

Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie

18163



COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc 25 cent. le Volume —

PAR LA POSTE. 1 FR. 50 CENT.

nt.

CHARLES DICKENS

— TRADUCTION AMÉDÉE PICHOT —

HISTORIETTES

ET

RÉCITS DU FOYER



PARIS

S, LIBRAIRES ÉDITEURS

BOULEVARD DES ITALIENS 15

RUE NOUVELLE

~~18763~~

B. P. im. L.

1000072886



COLLECTION MICHEL LÉVY

HISTORIETTES

ET

RÉCITS DU FOYER

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES



1293

OUVRAGES

DE

CHARLES DICKENS

TRADUITS PAR

AMÉDÉE PICHOT

Format grand in-18

LES CONTES DE NOEL.....	1 vol.
LES CONTES D'UN INCONNU.....	1 —
HISTORIETTES ET RÉCITS DU FOYER.....	1 —
LE NEVEU DE MA TANTE DAVID COPPERFIELD).....	2 —



Clichy. — Imp. MAURICE LOTHON et Cie rue du Bac-d'Asnières, 12.

145400
2217627

18163
80907-7547

HISTORIETTES

ET

RÉCITS DU FOYER

PAR

CHARLES DICKENS

TRADUCTION DE M. AMÉDÉE PICHOT

NOUVELLE ÉDITION



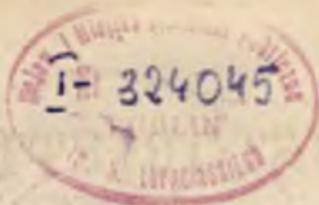
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés



820-3 = 40

AVANT-PROPOS

A l'exception du fragment de voyage qui commence le volume, les *Historiettes et Récits* de Charles Dickens ont été primitivement publiés dans les *Entretiens du foyer* (*Household words*), journal hebdomadaire, dont le titre s'est transformé en *All the year round* (*tout le long de l'année*). Un ou deux des collaborateurs de Charles Dickens sont parvenus à imiter si exactement son style et sa manière qu'il se pourrait bien que deux des récits que nous lui attribuons eussent été seulement revus et édités par lui. — Le fragment de voyage avait paru dans le *Daily News* avant d'être continué sous le titre de *Pictures from Italy* (*Tableaux d'Italie*).

A. P.

HISTORIETTES

ET

RÉCITS DU FOYER

SOUVENIRS DE VOYAGE

LETTRES D'UN VOYAGEUR ÉCRITES SUR LA ROUTE

I

DE PARIS A SENS. — L'HOTEL DE L'ÉCU D'OR.

Ce fut par une belle matinée d'été, un dimanche, en l'année mil huit cent quarante-cinq, mon cher ami, que... Ne vous alarmez pas ; je ne viens pas vous dire : — que deux voyageurs auraient pu être aperçus cheminant lentement à travers cette route pittoresque et accidentée par laquelle on arrive habituellement au

premier chapitre d'un roman moyen âge... non, c'était une voiture de voyage anglaise, construite sur des proportions considérables et sortant toute neuve des salles ombreuses de Pantechnicon, près de Belgrave Square, à Londres, qui fut remarquée (par un très-petit soldat français; car je le vis qui la regardait) lorsqu'elle sortait de la porte cochère de l'hôtel Meurice, rue de Rivoli, à Paris.

Je ne suis pas plus tenu d'expliquer pourquoi la famille anglaise qui voyageait avec cette voiture, en partie dans l'intérieur et en partie sur le siège, partait pour l'Italie ce dimanche-là, que je ne le suis de dire la raison pour laquelle en France tous les petits hommes sont soldats, et tous les grands sont postillons, — ce qui forme la règle invariable. Mais cette famille avait un motif quelconque sans doute, et vous le connaissez : elle allait habiter Gênes pendant une année, — Gênes la superbe, d'où le chef de ladite famille se proposait de faire çà et là des excursions, selon les caprices de son humeur inquiète.

A quoi m'aurait servi d'expliquer aussi à la population parisienne que j'étais le chef de cette famille? oui, moi, et non pas cette radieuse incarnation de la bonne

humeur, qui était assise à côté de moi en la personne d'un courrier français, — le meilleur des serviteurs et le plus florissant des hommes. A vrai dire, il avait l'air beaucoup plus patriarcal que moi, qui, à l'ombre de sa noble corpulence, m'amoindrissait à n'être plus que peu de chose ou rien.

Nous voyagions un dimanche, mais dans l'aspect de Paris il n'y avait pas le moindre reproche qui s'adressât à nous, lorsque nous franchîmes un pont, non loin de la lugubre Morgue. Les marchands de vin (un cabaret sur deux maisons) se livraient à leur bruyant commerce; les limonadiers tendaient leurs bannes ou arrangeaient leurs tables et leurs chaises devant les cafés, se préparant à débiter leurs glaces et leurs liqueurs fraîches plus tard dans la journée; les décrotteurs étaient en activité sur les ponts; les boutiques étaient ouvertes; voitures et charrettes ébranlaient le pavé; toutes les rues étroites, en entonnoir, qui viennent aboutir à la rivière offraient la même perspective d'une foule en mouvement, de bonnets de nuit en couleur aux fenêtres, de pipes, de blouses, de grosses bottes, de cheveux touffus! Rien n'indiquait à cette heure le jour de repos, si ce n'était çà et là une famille endimanchée qui s'é-

tait entassée dans une pesante voiture, ou bien quelque observateur plus calme des jours de fête, qui, dans son déshabillé du matin, s'appuyant à une fenêtre sous la mansarde, contemplait avec une calme anticipation — le cirage encore humide de ses souliers exposés sur le petit parapet extérieur (si c'était un *monsieur*), — ses bas séchant au soleil (si c'était une *dame*).

Une fois qu'on est débarrassé du pavé de la route royale, pavé qu'on ne saurait oublier ni pardonner jamais, les trois premiers jours de Paris à Marseille sont passablement monotones. De Paris à Sens, — de Sens à Avallon, — d'Avallon à Châlons : l'esquisse d'un jour les fait connaître tous les trois, et cette esquisse la voici :

Nous avons quatre chevaux et un postillon qui est armé d'un très-long fouet, et conduit son attelage à peu près comme le courrier de Saint-Pétersbourg au cercle d'Astley ou de Franconi, avec cette différence qu'il est assis sur son cheval au lieu de s'y tenir debout. Les immenses bottes portées par ces postillons sont quelquefois vieilles d'un ou de deux siècles, et si burlesquement proportionnées au pied qui les chausse, que l'éperon, placé à la hauteur du talon, se trouve géné-

ralement à mi-jambe de la botte. Le postillon sort souvent de l'écurie le fouet à la main et les souliers aux pieds : il prend une botte l'une après l'autre, et les plante auprès du cheval avec une gravité imperturbable. Quand tout est prêt... et, bonté du ciel ! quel bruit vous l'annonce, — le postillon entre dans les bottes, jambes, souliers et tout, ou il y est hissé par deux camarades ; il ajuste les harnais bosselés par le travail des pigeons de la poste, se huche sur sa selle, fait ruer ses quatre chevaux, claque son fouet comme un fou, crie : *En route*, hi ! et nous voilà partis. Le postillon est sûr d'avoir une querelle avec sa monture avant d'être bien loin ; il l'appelle alors : voleur, brigand, cochon, etc., je ne sais combien d'autres noms, et le frappe à la tête comme si c'était un cheval de bois.

Il n'y a guère de variété dans l'aspect du pays pendant les deux premiers jours. Vous passez d'une vaste plaine à une interminable avenue, et d'une interminable avenue à une vaste plaine. Les vignes sont abondantes dans les champs, des vignes basses, non dirigées en festons, mais fixées à des échaldas, ce qui charme peu la vue. Partout d'innombrables mendiants, mais une population rare, et nulle part je n'ai rencontré

moins d'enfants (je ne crois pas en avoir vu cent entre Boulogne et Châlons). Vous traversez de vieilles villes originales, où l'on entre par un pont-levis et entourées de leurs murailles démantelées, avec de petites tours aux angles, qu'on prendrait pour les têtes grotesques et masquées du rempart qui regardent dans le fossé ; — autres petites tours bizarres dans les jardins, les champs et les cours de ferme, tours solitaires, toujours rondes, avec un toit pointu, et ne servant à rien, bâtiments en ruines de toute sorte, quelquefois un hôtel de ville, quelquefois un corps de garde, quelquefois une maison d'habitation, quelquefois un château avec un jardin sans goût, fertile en pissenlits, flanqué de tourelles en forme d'éteignoirs. et éclairé par de petites fenêtres semblables à des yeux clignotants, ... tels sont les principaux objets qui se répètent sans cesse ; quelquefois aussi on passe devant une auberge de village, dont les murs sont près de tomber, véritable ville de dépendances, et sur la grand'porte de laquelle on lit : ÉCURIE POUR SOIXANTE CHEVAUX !... Certes, ce serait une écurie pour douze cents, s'il y avait réellement des chevaux à y loger, s'il y avait même un seul voyageur qui s'y arrêtât, ou si rien annonçait qu'il y eût quelqu'un

de vivant pour les recevoir, excepté le buisson indicateur du vin qu'on y débite, enseigne qui flotte à tous vents, emblème de l'oisiveté insouciant, et qu'on devrait bien renouveler quand elle tombe en pièces, privée de la verte vieillesse du sapin auquel on l'a dérobée.

Tout le long du jour cependant vous rencontrez de singulières et étroites charrettes en chapelets de six ou huit, qui apportent du fromage de la Suisse, sous la conduite généralement d'un seul homme ou d'un petit garçon, lequel le plus souvent dort sur la charrette d'avant-garde. Les chevaux secouent paresseusement les clochettes de leurs harnais, et vous regardent comme s'ils pensaient (ils le pensent certainement) que leur large et lourd appareil de laine bleue, avec une paire de cornes grotesques sortant du collier, est beaucoup trop chaud pour la saison de l'été.

Passé aussi la diligence deux ou trois fois par jour; les voyageurs poudreux de l'impériale, en blouse bleue comme des bouchers; ceux de l'intérieur, en bonnet de coton; la capote du cabriolet saluant comme une tête d'idiot; les jeunes-France se montrant aux portières avec leur menton barbu, d'imposantes lunettes

azurées sur leurs yeux belliqueux et de grosses cannes dans leurs mains nationales. La malle-poste à son tour paraît et disparaît aussitôt, emportant dans un galop diabolique les deux seuls voyageurs pour lesquels elle a place. De temps en temps, vous laissez derrière vous de bons vieux curés dans de vieilles carrioles plus usées, plus rouillées et plus bruyantes qu'un Anglais ne pourrait les imaginer. Puis ce sont de vieilles femmes osseuses, les unes qui tiennent par une corde des vaches paissant l'herbe du chemin, les autres qui bêchent, arrachent des herbes et travaillent plus péniblement encore à la terre, ou représentant de véritables bergères avec leurs moutons... Métier dont on peut se faire une idée, en prenant n'importe quel poème ou tableau pastoral, et se figurant tout le contraire de ce que le poète et le peintre vous décrivent ou vous peignent.

Enfin, vous voyagez depuis le matin, et vous éprouvez la sensation stupide qui vous attend à la dernière poste; les clochettes des chevaux, vingt et une par cheval, ont fini par vous endormir; ou, trouvant que le mouvement de la voiture commence à devenir passablement monotone, vous rêvez au dîner qu'on vous prépare à votre auberge de halte... lorsqu'au bout de la

longue avenue de la route vous apercevez les premiers indices d'une ville sous la forme de quelques chaumières éparpillées çà et là. Un pavé horriblement inégal vous procure une secousse à vous briser les os : tout à coup, comme si votre équipage était un gros brûlot qui s'est allumé à la simple vue de la fumée d'une cheminée, il commence à craquer avec un vacarme du diable : — Crack, crack, crack, crack, crack, crack, crack, crick, crack, crick, crack ; holà, eh ! vite, voleur, brigand ! hi, hi, hi ! en r-r-r-r-route, bruit du fouet, bruit des roues, bruit de pavé, bruit de mendiants et d'enfants : crack, crack, crak, holà, hé ! La charité pour l'amour de Dieu ! Crick, crack, crick, crack, crick, crick, crick, bomp, crack, bomp, crack, crick, crack ; nous tournons l'angle d'une rue étroite et montueuse ; nous en descendons une autre ; nous coupons le ruisseau, bomp, bomp ; cahot et craquement ; — crick crack, crick crack, crack crack ! nous manquons d'aller nous jeter dans l'étalage d'une boutique à gauche, puis nous tournons tout à coup à droite pour passer sous un portail : nouveaux cliquetis du fouet, click clack, crick crack, la voiture entre dans la cour de l'Écu d'Or comme une machine épuisée, fumante et agitée d'une

dernière convulsion, sans qu'il sorte encore rien de ses flancs.

L'hôtelière de l'Écu d'Or est là avec l'hôtelier de l'Écu d'Or, avec la fille de l'Écu d'Or et un monsieur en casquette vernie et à la barbe rousse qui vit dans l'hôtel en qualité d'ami : dans un coin solitaire de la cour va et vient M. le curé, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, vêtu d'une robe noire, son bréviaire à une main, son parapluie dans l'autre; et tout le monde, excepté M. le curé, ouvre une grande bouche et de grands yeux fixés sur la portière de la voiture. L'hôtelier de l'Écu d'Or est si pressé pour le courrier, qu'il n'attend pas que le dit courrier ait mis pied à terre et il lui embrasse les jambes pendant qu'il descend.

« Mon courrier! mon brave courrier, mon ami, mon frère. » L'hôtelière l'aime, la fille le bénit, le garçon l'adore. Le courrier demande si on a reçu sa lettre.

« Oui, oui. — Les chambres sont-elles préparées? — Oui, oui. Les meilleures chambres pour mon noble courrier. Les chambres d'honneur pour mon charmant courrier; toute la maison est au service de mon meilleur ami. » Le courrier pose la main sur la portière et fait quelques autres questions pour rendre l'attente plus

impatiente. Il porte à sa ceinture une bourse de cuir vert. Les curieux la regardent; il y a en un qui la touche. Elle est pleine de pièces de cinq francs. Les enfant font entendre des murmures d'admiration. L'hôtelier se jette au cou du courrier et le presse sur sa poitrine. « Oh! comme il a engraisié! dit-il; il a l'air si bien portant et si frais! »

La portière s'ouvre. L'attente et la curiosité sont haletantes. La dame descend. « La gracieuse dame! ô la belle dame! » La sœur de la dame descend. « Bon Dieu! comme mam'zelle est charmante! » Le petit garçon n° 1 descend. « Oh! quel joli petit garçon! » La petite fille n° 1 descend. « Oh! voilà une gracieuse petite fille! » La petite fille n° 2 descend. L'hôtelière, s'abandonnant au mouvement de son cœur, la prend dans ses bras. Le petit garçon n° 2 descend. « Oh! le gentil petit garçon! oh! l'aimable petite famille! » Le petit enfant paraît. « Oh! quel angélique enfant! » Le petit enfant l'emporte sur tout le reste. Tous les transports de ravissement s'adressent à lui; enfin les deux bonnes sautent à terre, et, l'enthousiasme allant jusqu'au délire, on entraîne toute la famille dans la maison en triomphe, tandis que les oisifs se pressent autour de la voiture.

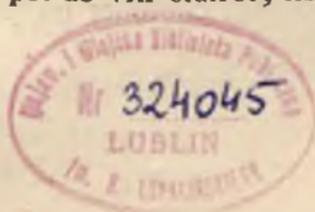
la regardent et la touchent. Car c'est quelque chose que d'avoir touché une voiture qui a contenu tant de monde. On en parlera pendant plusieurs générations.

Nos chambres sont au premier étage, excepté la chambre à coucher des enfants et des bonnes, qui est une grande pièce avec quatre ou cinq lits, à laquelle on se rend par un sombre corridor, en montant deux degrés d'escalier et en descendant quatre, au delà d'une pompe, en traversant un balcon, et au-dessus de l'écurie. Les autres chambres à coucher sont larges et élevées, chacune avec deux lits drapés de gracieux rideaux blancs et rouges, ainsi que les fenêtres. La salle à manger est magnifique ; la table est déjà mise pour trois et les serviettes disposées en tricornes sur chaque assiette. Le parquet est en carreaux rouges ; pas de tapis et peu de meubles dont on puisse parler, mais partout des glaces, des pendules et des vases à fleurs artificielles sous des cloches de verre. Tout le monde est en mouvement, et, plus que tout le monde, notre brave courrier qui va et vient sans cesse, examinant les lits, se faisant servir de grands verres de vin par son ami l'hôtelier et prenant des cornichons... encore et toujours

des cornichons... Dieu sait où il les loge, mais il en a un à chaque main, longs comme des sabres.

Le dîner est servi : Soupe claire, un gros pain pour chaque personne; un poisson; quatre plats, une volaille rôtie, puis le dessert... Vin en abondance. Les plats ne sont pas très-copieux, mais très-bons, et l'on n'attend pas après. Quand il fait presque nuit, le brave courrier — ayant mangé ses deux derniers cornichons taillés en tranches et trempés dans une sauce d'huile et de vinaigre — le brave courrier monte et nous propose d'aller visiter la cathédrale, dont les tours massives projettent leur ombre sur la cour de l'hôtel. Nous partons. Édifice vaste et solennel par le crépuscule. Le jour s'y éteint tout à fait; mais alors le vieux sacristain allume courtoisement un petit morceau de bougie pour nous éclairer parmi les tombes et les piliers sombres de la nef, où il ne ressemble pas mal à un spectre égaré qui se cherche lui-même.

Nous rentrons. Sous le balcon, les domestiques inférieurs de l'auberge soupent en plain air, autour d'une grande table. Leur repas consiste en une macédoine de viande et de légumes, servie dans le poëlon de fer où elle a cuit. Ils ont un pot de vin clair; ils parais-



sent très-gais — plus gais que le monsieur à la barbe rousse qui joue au billard dans une salle à gauche, où nous voyons, à travers la croisée, passer et repasser des ombres armées de queues et avec des cigares à la bouche. Le curé est encore là, le maigre curé, se promenant avec son bréviaire et son parapluie. — Il se promène encore, et le bruit des queues et des billes retentit longtemps après que nous sommes couchés et endormis.

Nous nous réveillons à six heures du matin. Délicieuse journée! Le soleil fait honte à notre voiture de la boue qui l'a souillée la veille... si toutefois une voiture pouvait avoir honte dans un pays où les voitures ne sont jamais nettoyées. Tout notre monde est reposé..... Nous finissons de déjeuner, lorsque les chevaux viennent de la poste, faisant tinter leurs clochettes. On remet sur la voiture tout ce qu'on en avait enlevé. Le brave courrier annonce que tout est prêt, — après qu'il a parcouru toutes les chambres et regardé partout pour vérifier si on ne laisse rien. Chacun prend sa place. Toutes les personnes appartenant à l'Écu d'Or sont encore enchantées. Le brave courrier va en courant chercher un paquet contenant une vo-

laille froide, une tranche de jambon, du pain et des biscuits pour le second déjeuner (*lunch*); puis, lorsqu'il nous l'a remis dans la voiture, il court encore chercher autre chose.

Qu'a-t-il à la main, cette fois-ci? Encore des cornichons? Non; une longue feuille de papier : c'est le mémoire.

Ce matin, le brave courrier a deux ceintures, une à laquelle est accrochée la bourse; une autre à laquelle pend une espèce de bouteille de cuir, remplie jusqu'au goulot du meilleur vin de Bordeaux de l'auberge. Il ne solde jamais le mémoire que cette bouteille ne soit pleine, et alors il le discute.

Il le discute avec véhémence ce matin. Il est toujours le frère de notre hôte, mais son frère par un autre père ou une autre mère. Il n'est plus son parent aussi proche que la veille. Notre hôte se gratte l'oreille. Le brave courrier lui montre certains chiffres dans le mémoire et lui déclare que s'ils restent là où ils sont, l'hôtel de l'Écu d'Or deviendra désormais un hôtel à l'Écu de Cuivre. Notre hôte entre dans un petit comptoir. Le brave courrier le suit, lui met de force dans la main le mémoire avec une plume et parle plus

rapidement que jamais. Notre hôte fait un changement; le courrier fait une plaisanterie. Notre hôte est affectueux, mais sans faiblesse; il garde sa dignité d'homme. Il touche la main à son brave frère le courrier, mais il ne l'embrasse plus. Il aime toujours son frère, cependant, car il sait qu'un de ces jours il retournera par la même route avec une autre famille, et il prévoit que son cœur s'attendrira encore pour lui. Le brave courrier fait le tour de la voiture pour l'examiner, il regarde le sabot, inspecte les roues, s'élance à sa place, donne le mot de départ et nous voilà partis.

C'est un jour de marché. On tient le marché sur une petite place en face de la cathédrale. Foule immense d'hommes et de femmes, en bleu, en rouge, en vert, en blanc. Les boutiques sont comme de petites tentes. Les gens de la campagne sont groupés çà et là avec leurs jolis paniers devant eux. Ici vous avez les merciers, là les marchands d'œufs et de beurre, puis les marchands de fruits et les marchands de souliers. La place ne ressemble pas mal à la scène pittoresque d'un grand théâtre, lorsque la toile vient d'être relevée et que le ballet va commencer. C'est aussi une belle dé-

coration que la cathédrale, sombre, presque en ruine, froide, mais jetant sur le pavé quelques rayons d'un rouge doré au moment où le soleil traverse de son regard matinal les vitraux peints d'une de ses ogives.

En cinq minutes nous avons dépassé la croix de fer, près de laquelle on a pratiqué un petit prie-Dieu en gazon. — Nous laissons la ville et nous soulevons la poussière de la route royale.

II

LYON. — LE RHONE. — LA DIABLESSE D'AVIGNON.

Châlons est une ville où vous faites halte volontiers, à cause de sa bonne auberge sur le bord de la Saône et des petits bateaux à vapeur, peints en vert et en rouge, qui parcourent la rivière, — spectacle qui repose et charme la vue, après le trajet d'une route poussiéreuse. Mais à moins que vous n'aimiez à habiter au milieu d'une vaste plaine, avec des rangées irrégulières de peupliers, de distance en distance, semblables à des peignes auxquels manquent plusieurs dents; —

à moins que vous ne renonciez à apercevoir une montagne et à gravir autre chose qu'un escalier, vous ne choisirez pas Châlons comme résidence.

Toutefois, vous préférerez probablement Châlons à Lyon, où vous pouvez arriver en huit heures dans un de ces bateaux à vapeur que je viens de mentionner.

Quelle ville est Lyon ! Il est certaines circonstances malheureuses où les gens vous disent qu'il leur semble être tombés des nues. Ici c'est une ville tout entière qui s'est laissé descendre de cette région là-haut, à la manière de ces pierres qui, avant de retomber, ont d'abord été ramassées dans quelque lande ou autre plaine stérile. Les deux grandes rues à travers lesquelles coulent les deux grands fleuves de Lyon et toutes les petites rues qui y cherchent une issue étaient brûlantes comme des ventouses, étouffantes, puantes, hideuses ; les maisons hautes et vastes, sales à l'excès, pourries comme de vieux fromages et aussi peuplées. Ces maisons ont un essaim d'habitants jusqu'aux collines qui enferment la ville dans leur ceinture : nous vîmes toutes ces larves humaines se montrer à leurs fenêtres, pour sécher leurs haillons sur des perches, se traîner sur leurs portes, les unes pour

sortir, les autres pour entrer, haletant sur le pavé, rampant entre des piles ou des ballots de marchandises, et vivant ou plutôt ne mourant pas, jusqu'à ce que leur heure fût venue, dans un récipient épuisé. Fondez toutes les villes manufacturières en une seule, vous aurez à peine une idée de Lyon tel qu'il s'offrit à mes impressions ; j'y vis ou crus voir toutes les misères de nos propres cités industrielles concentrées dans une ville étrangère. — L'effet en fut si désagréable sur mes yeux, mes oreilles et mon odorat, que je ferais un détour de plusieurs lieues plutôt que de rencontrer encore Lyon sur ma route.

Quand vint la fraîcheur du soir — ou plutôt la chaleur affadie du jour — nous allâmes visiter la cathédrale, où quelques vieilles femmes et quelques chiens étaient en contemplation. Nous ne vîmes guère de différence, sous le rapport de la propreté, entre le pavé de l'église et celui des rues. On nous y fit remarquer un saint de cire dans une petite botte, semblable à la case où l'on couche à bord d'un navire, mais fermée par une vitre. Madame Tussaud n'en voudrait pas parmi ses figures de cire, et l'abbaye de Westminster aurait honte de l'admettre parmi les siennes. Voulez-

vous connaître l'architecture de la cathédrale ou de toute autre église de France, ses dates, ses dimensions, ses dotations, son histoire, faites comme moi : consultez le *Guide du voyageur*, publié par Murray ; — comme moi vous en serez satisfait.

Grâce à ce livre, je m'abstiendrais de mentionner la curieuse horloge de la cathédrale de Lyon, si je ne devais avouer une méprise que je commis à l'endroit de cette mécanique. Le sacristain voulait absolument nous la montrer, en partie pour l'honneur de l'église et de la ville, en partie aussi peut-être parce qu'il percevait tant pour cent sur la rétribution additionnelle qu'on lui donne. Quoi qu'il en soit, l'horloge fut mise en mouvement : une multitude de portes s'ouvrirent, d'innombrables petites figures en sortirent toutes vacillantes et rentrèrent en tressaillant, par l'effet de cette incertitude de démarche qui distingue ordinairement les figures mises en mouvement par des ressorts d'horloge. Pendant ce temps-là, le sacristain nous expliquait toutes ces merveilles et nous les montrait une à une avec une baguette. Il y avait au milieu une poupée de la sainte Vierge, et tout près d'elle une petite porte de colombier par laquelle parut tout à coup

une autre figure qui, après avoir fait le plus burlesque de tous les plongeurs, se retira aussitôt comme étourdie à la vue de la Mère du Christ, et rentra en refermant violemment sa petite porte. Je crus voir un emblème de la victoire de la Vertu sur le Pêché, et n'étant pas fâché de prouver à notre démonstrateur que je n'ignorais pas le texte de cette légende : « Ah! ah! m'écriai-je témérairement, voilà le diable, certainement : il a bientôt battu en retraite. — Pardon, monsieur, répondit le sacristain avec un geste poli vers la petite porte, comme s'il eût accompagné quelqu'un; c'est l'ange Gabriel! »

Le lendemain matin au point du jour, nous descendîmes le cours rapide du Rhône, à raison de vingt milles par heure, sur un très-sale bâtiment à vapeur chargé de marchandises, et ayant pour compagnons trois ou quatre passagers. Dans le nombre, le plus remarquable était un vieux chevalier de la Légion d'honneur idiot, grand mangeur d'ail et d'une excessive politesse, qui portait à sa boutonnière un ruban rouge qu'il y avait noué comme il eût fait d'un signe pour se rappeler quelque chose, à la manière dont Tom Noody, dans une farce anglaise, fait des nœuds à son

mouchoir. Depuis deux jours nous avons aperçu de sombres et grandes collines, les premières indications des Alpes qui se perdaient dans la perspective. En descendant le Rhône, nous longions ces hauteurs ; quelquefois nous les touchions presque et quelquefois nous n'en étions séparés que par une pente couverte de vignobles. Le paysage variait sans cesse. C'étaient des villages et des petites villes suspendus à mi-côte avec des bois d'oliviers qu'on distinguait à travers les tours ouvertes des églises ; des nuages qui s'abaissaient lentement sur la déclivité des collines ; des châteaux en ruines perchés sur toutes les éminences, et des maisons abritées çà et là dans les gorges ; on eût dit des habitations en miniature qui sur cette échelle prenaient des proportions élégantes, contrastant par leur blancheur avec la couleur brune des rochers ou le vert terne et grisâtre de l'olivier. Grâce au même effet d'optique, les habitants nous rappelaient par leur taille la population du royaume de Lilliput. Nous passâmes sous des ponts en fil de fer et sous des ponts en pierre, entre autres le fameux pont de Saint-Esprit, avec je ne sais combien d'arches. Nous laissâmes à droite et à gauche des villes célèbres par leurs vins : Valence, où

où Napoléon étudia l'artillerie, et une succession de beaux sites qui changent à chaque détour du noble fleuve.

Enfin, dans l'après-midi, nous vîmes le pont brisé d'Avignon et la ville elle-même qui achevait de cuire au soleil dans la croûte dorée de ses remparts, admirable pâté qui cuit là depuis des siècles.

C'étaient partout des grappes de raisins et partout des lauriers en fleurs. Les rues sont vieilles et très-étroites, mais assez propres et ombragées par des toiles tendues d'une maison à l'autre. Sous ces abris, les marchands étalent leurs curiosités, leurs vieilles bordures de tableaux, leurs tables et chaises antiques, leurs portraits enfumés de saints, d'anges, de vierges... longue galerie de bazar dont le spectacle et le mouvement vous amusent. De temps en temps aussi, vous pouvez jeter un coup d'œil à travers des portes entrebâillées dans des cours silencieuses où dorment des maisons tristes comme des tombes. Je me rappelai l'une des descriptions des *Mille et une Nuits*. Je n'aurais pas été surpris de voir les trois calenders borgnes frapper à ces portes et être introduits auprès des trois dames de Bagdad par le porteur curieux qui le matin,

avec une d'elles, avait rempli son panier de provisions si exquises.

Le lendemain après le déjeuner nous sortîmes pour voir les curiosité de la ville. Il soufflait une brise du nord si délicieuse, que la promenade était vraiment fort agréable, quoique la chaleur des pavés et celle des murs fût telle qu'on n'aurait pu y poser longtemps la main.

Nous allâmes d'abord par une rue montante à la cathédrale, où l'on célébrait la messe pour un auditoire très-semblable à celui de Lyon, savoir : quelques vieilles femmes, un petit enfant et un chien très-sûr de lui même, qui s'était tracé constitutionnellement les limites de la promenade qu'il fit pendant tout le service, allant et revenant avec une régularité méthodique de la grille de l'autel à la porte, et de la porte à la grille de l'autel. La cathédrale est une vieille église : les peintures des voûtes sont cruellement ternies par le temps et les jours humides ; mais le soleil brillait splendide à travers les rideaux rouges des fenêtres, illuminait les ornements de l'autel et répandait la douce et belle lumière convenable à l'édifice.

Tout proche de la cathédrale est l'ancien palais des

papes, dont une partie est aujourd'hui convertie en prison, et une autre en bruyante caserne. De sombres enfilades de salles d'apparat fermées et désertes survivent encore à leur antique magnificence, comme un squelette royal survit à un grand monarque; mais nous n'allâmes voir ni les pompeuses salles, ni la caserne, ni la prison — quoique nous eussions laissé tomber quelques pièces de monnaie dans le tronc extérieur des prisonniers, tandis que les prisonniers nous regardaient avidement à travers leurs hautes fenêtres grillées. Nous préférâmes aller voir les ruines des redoutables salles où siégeait l'inquisition.

Une vieille petite femme à la peau tannée vint à nous du cabaret de la caserne, armée d'un trousseau de clefs, et offrit de nous servir de guide. Dans cette vieille figure flamboyaient deux yeux noirs qui témoignaient que le monde n'avait pas encore conjuré le diable qui vivait en elle depuis soixante ou soixante et dix ans. Elle nous raconta en chemin qu'elle était un fonctionnaire public, le concierge du palais apostolique; qu'elle avait dans le cours de ses fonctions, qui dataient de loin, montré ces cachots à des princes; qu'elle était le meilleur des ciceroni de cachot; qu'elle avait habité

enfant le palais, qu'elle y était née, etc., etc. Si ma mémoire ne me trompe, jamais je ne vis une diablesse si farouche, si vive, si énergique, si étourdissante. Elle était tout feu et toute flamme. L'action de ses gestes était d'une violence extrême ; elle ne parlait jamais sans s'être arrêtée pour fixer notre attention ; elle frappait du pied, nous saisissait par les bras, se carrait en orateur emphatique, tapait sur les murs avec les clefs comme sur une enclume, puis tout à coup parlait bas comme si l'inquisition était là encore, criait comme si elle était elle-même sur le chevalet de torture, et posait mystérieusement un doigt sur la bouche, en vraie sorcière ; quand elle approchait d'une nouvelle scène d'horreur, elle tournait la tête avec épouvante ; elle marchait d'un pas furtif, et bref faisait de si affreuses grimaces, qu'elle aurait pu remplacer à elle seule toutes les effrayantes figures qui assiègent la chambre d'un malade pendant le délire de la fièvre.

Après avoir traversé la cour, où nous vîmes des groupes de soldats oisifs, la diablesse nous ouvrit une grande porte qu'elle referma sur nous, et nous nous trouvâmes dans un passage encombré de pierres et d'autres débris qui bloquaient l'entrée d'un souterrain, com-

muni quant autrefois (à ce qu'on prétend) avec un autre château situé sur le bord opposé du fleuve. Quelques minutes après, nous étions dans la lugubre tour des oubliettes où Rienzi fut emprisonné et attaché par une chaîne de fer au mur encore debout, mais dont le ciel aujourd'hui est l'unique voûte. Nous passâmes de là aux cachots où les prisonniers de l'inquisition étaient enfermés pendant les quarante-huit heures qui suivent leur arrestation, sans boire ni manger, pour ébranler leur courage avant de les confronter avec leurs sombres juges. La lumière n'a pas pénétré là encore; ce sont toujours de petites cellules, toujours quatre murs étroits et impitoyables, toujours une obscurité profonde, toujours des portes massives qui semblent s'ouvrir à regret pour des visiteurs libres.

La diablesse, tournant les yeux derrière elle, entra d'un pas furtif dans une salle voûtée qui sert de magasin, et qui fut jadis la chapelle du saint-office. La place où siégeait le tribunal était simple. Il semblerait que c'est hier qu'on a enlevé la plate-forme. Concevez-vous qu'on eût peint la parabole du bon Samaritain sur la muraille ? elle y était cependant, on en voit encore les traces.

Dans l'épaisseur de cette jalouse muraille, sont des niches où l'on pouvait entendre et noter les réponses hésitantes des accusés. Plusieurs devaient être amenés de la dernière cellule d'où nous sortions nous-mêmes, et par le même passage où nous avions laissé nos traces sur leurs traces. Je regardais autour de moi avec l'horreur que le lieu inspire, lorsque soudain la diablesse, me saisissant par le poignet, posa... non pas son doigt osseux, mais l'anneau d'une clef sur ses lèvres et m'invita par une secousse à la suivre. Je la suis ; elle me conduit dans une pièce contiguë, une chambre délabrée dont le toit en entonnoir s'ouvre à la clarté du jour. Je lui demande ce que c'est : elle croise les bras et cligne des yeux d'une manière hideuse. Mais qu'est-ce donc ? lui demandai-je encore. Elle promène autour d'elle son regard pour voir si nous sommes tous là, s'assied sur un tas de pierres, jette les bras en l'air et crie d'une voix infernale : LA SALLE DE LA QUESTION !

La salle de la torture ! le toit était en entonnoir pour étouffer les cris des victimes : oh ! diablesse, diablesse, laisse-nous réfléchir un peu en silence ! — Chut ! diablesse ; croise les bras sur tes genoux, et reste assise

sur ce tas de pierres cinq minutes seulement, et puis tu rallumeras tes flammes.

Cinq minutes ! L'aiguille de l'horloge du palais n'avait pas marqué cinq secondes, que déjà la diablesse se redressait au milieu de la salle, les yeux étincelants ; et elle nous décrivait, avec la gesticulation de ses bras brûlés du soleil, la roue du supplice : « Voilà comment la roue tournait, s'écriait la diablesse, voilà comment elle faisait tomber une grêle de coups de marteau sur les membres de la victime. » Ici sa voix imitait le bruit de la roue. « Ah ! voici l'auge de pierre pour la torture par l'eau : — Glouglou, glouglou. » ... Avale, enfle-toi, crève pour l'honneur de notre Rédempteur, introduis le linge sanglant dans ta gorge d'hérétique, mécréant que tu es, le bourreau se charge de l'en retirer pour t'empêcher d'étouffer avant que tu aies reconnu en nous les serviteurs choisis de Dieu, les vrais fidèles du sermon sur la montagne, les disciples bien-aimés de Celui qui ne fit jamais de miracle que pour guérir, de celui qui jamais ne frappa un homme de paralysie, de cécité, de surdité, de mutisme, de démence, d'aucune infirmité humaine ; de Celui qui ne tendit la main que pour soulager et secourir.

« Voyez où était la fournaise, s'écria encore la diablesse; c'est là qu'on faisait rougir les fers. Ces trous soutenaient le chevalet sur lequel on faisait peser les torturés de tout le poids de leur corps... Mais monsieur a entendu parler de cette cour? ajoute tout à coup la diablesse en se penchant à mon oreille. — Oui. — Eh bien, que monsieur regardedonc! »

Un air froid chargé d'une émanation terreuse se fait sentir au visage de monsieur; car elle a ouvert en parlant une trappe dans le mur.

Monsieur regarde de haut en bas, et de bas en haut l'intérieur d'une tour sombre et profonde. La diablesse y introduit aussi sa tête et dit : « Le bourreau de l'inquisition précipitait ici ceux qui ne pouvaient plus être torturés... Mais, regardez bien! Monsieur voit-il ces taches noires sur la muraille? » Et la diablesse les indique à monsieur à l'aide de son bras armé d'un clef, après lui avoir lancé par-dessus l'épaule un coup d'œil qui eût bien suffi pour les lui montrer : « Que sont ces taches? — Des taches de sang. »

Au mois d'octobre 1791, lorsque la révolution était ici à son apogée, soixante prisonniers, hommes, femmes « et prêtres, dit la diablesse, et prêtres, » furent mas-

sacrés ici, et poussés pêle-mêle, les vivants et les morts, dans cet horrible gouffre, où une quantité de chaux vive fut répandue sur leurs cadavres. Ces affreux vestiges du massacre n'existeront bientôt plus; mais tant qu'il restera une pierre de l'édifice où cet acte fut commis, il sera gravé dans la mémoire des hommes... ineffaçable comme ces taches de sang.

Était-ce comme une des scènes nécessaires des représailles générales décrétées par la Providence que cet acte atroce fût commis dans ce lieu? était-ce le produit final de ces institutions monstrueuses qui, depuis des siècles, tendaient à dépraver la nature humaine? et cette tour, qui avait servi à tant de forfaits judiciaires, venait-elle fatalement s'offrir à une multitude furieuse comme un moyen facile d'assouvir sa rage bestiale en profitant des leçons d'un tribunal solennel et légal? Qui trouverons-nous la plus barbare, de l'inquisition ou de la population révolutionnaire? La populace fit usage de la tour des *oubliettes* au nom de la liberté, — mais de sa liberté à elle, d'une liberté terrestre, qui, née et nourrie dans la noire boue des fossés de la Bastille, devait nécessairement trahir cette origine impure; mais l'inquisition... elle, c'était au nom du ciel!

La diablesse lève le doigt, et elle nous précède dans la chapelle du saint-office. La voilà qui s'arrête sur une certaine dalle : le moment de la grande scène approche. Elle attend que nous soyons tous là. Le brave courrier expliquait quelque chose; elle fond sur lui, et, avec sa plus grosse clef, frappant un coup sonore sur son chapeau, lui ordonne de se taire. Elle nous assemble tous autour d'une trappe comme autour d'un tombeau : puis, saisissant un anneau de fer et enlevant avec son énergie de diablesse cette trappe qui pèse cependant : « Voilà les oubliettes ! s'écrie-t-elle, voilà les oubliettes, ce souterrain ténébreux, épouvantable, mortel ! les oubliettes de l'inquisition ! »

Je sentis mon sang se glacer en plongeant un regard dans les caveaux où les créatures *oubliées*, descendues là avec tous leurs souvenirs de ce monde, — leurs souvenirs d'une femme, d'un ami, d'un fils ou d'une fille, d'un frère ou d'une sœur, — étaient condamnés à mourir de faim, et faisaient retentir de leurs cris les pierres insensibles. Mais en voyant ces maudites voûtes bouleversées, en voyant le soleil luire à travers leurs dalles disjointes, j'éprouvai aussi un sentiment de victoire et de triomphe. Je m'exaltai de l'orgueilleuse joie

de vivre dans notre siècle dégénéré pour être témoin de cette ruine, comme si j'étais le héros de quelque grand exploit ! Ce soleil qui illuminait enfin ces lamentables souterrains m'apparaissait comme l'emblème de cette lumière céleste qui doit tôt ou tard dévoiler toute persécution dirigée contre l'homme au nom de Dieu calomnié. — lumière qui ne brille encore que de quelques rayons, mais qui doit aussi resplendir à son midi. Le jour ne saurait être plus doux à l'œil de l'aveugle qui renait à la vue que le soleil le fut pour moi lorsque j'admirai sa flamme majestueuse et calme dans les ténèbres de ce souterrain infernal.

III

D'AVIGNON A GÈNES.

La diablesse nous ayant montré les *oubliettes*, comprit qu'elle avait frappé le grand coup ! Elle laissa retomber la trappe bruyamment, et resta debout les bras croisés, aspirant l'air avec emphase.

Lorsque nous eûmes tout vu, je l'accompagnai jus-

qu'à sa maison par le portail extérieur de la forteresse, pour acheter une petite histoire de l'édifice. Son cabaret était une pièce basse et sombre, éclairée par de petites fenêtres; sa cheminée ressemblait à celle d'une forge; son comptoir, près de la porte, était couvert de bouteilles, de pots et de verres; ses ustensiles de ménage et sa garde-robe garnissaient les murs, et (singulier contraste avec la remuante diablesse) une femme à l'air tranquille tricotait sur la porte. Tout cet ensemble rappelait un tableau de Van Ostade.

En faisant le tour du palais extérieurement, j'étais comme un homme qui marche dans un rêve, et cependant j'éprouvais la sensation délicieuse du réveil, grâce à cette lumière du soleil que j'avais vue éclairer les voûtes souterraines. L'épaisseur énorme et l'extraordinaire élévation de ces remparts, qui en plus d'un endroit continuent le rocher, la force des tours massives, l'étendue de l'édifice, ses proportions gigantesques, son aspect menaçant, sa barbare irrégularité, inspirent l'étonnement et la crainte. Le souvenir de ses destinations contradictoires vous trouble par moment : forteresse inexpugnable, palais de fêtes, horrible prison, lieu de tortures, tribunal de l'inquisition; — la guerre, le plai-

sir, la religion et le sang ont donné à cet entassement de pierres un bizarre intérêt, une inexplicable légende. Mais pendant longtemps mon imagination m'a surtout rappelé l'effet du soleil dans ses cachots. C'était déjà quelque chose qui humiliait assez cet odieux château, que sa transformation en caserne de soldats oisifs et bruyants, dont les paroles grossières et les jurements était répétés par son écho, dont le linge lavé prenait l'air à ses sales croisées; mais sa véritable défaite se manifestait surtout par l'éclat du jour admis enfin dans ses cellules et ses salles de torture. Je l'aurais vu enveloppé des feux d'un incendie depuis ses fossés jusqu'aux derniers créneaux de ses remparts, — cette flamme vengeresse eût moins frappé mon imagination que ce soleil qui m'éclairait paisiblement sous ses voûtes et ses prisons les plus secrètes.

Avant de quitter le palais des papes, je veux citer une anecdote que je trouve dans la petite histoire que j'achetai à la diablesse; elle est tout à fait caractéristique :

Une ancienne tradition raconte qu'en 1441, un neveu de Pierre de Lune, le légat du pape, insulta quelques dames d'Avignon, dont les parents, pour se venger, se

saisirent de ce jeune homme et le mutilèrent horriblement. Pendant plusieurs années, le légat dissimula sa propre vengeance; il feignit même une réconciliation complète dont il fit les avances, et quand on fut bien persuadé de sa sincérité, il invita diverses familles à un splendide banquet. La plus vive gaieté régna dans ce repas. Au dessert, un messenger se présente, et annonce qu'un ambassadeur étranger sollicite une audience extraordinaire. Le légat s'excuse auprès de ses hôtes et se retire suivi de ses officiers. Quelques moments après, cinq cents personnes n'étaient plus que cendres, toute l'aile du château où le banquet les avaient réunies ayant sauté en l'air avec une explosion terrible.

Après avoir vu les églises (je ne vous ennuierai aujourd'hui d'aucune description d'église), nous quittâmes Avignon dans l'après-midi. La chaleur était très-grande; il y avait au dehors des remparts je ne sais combien d'hommes endormis à l'ombre, là où il y avait un peu d'ombre, et des groupes oisifs, moitié endormis, moitié éveillés, qui attendaient que le soleil fût assez bas pour leur permettre de jouer aux boules entre quelques arbres brûlés sur le chemin poudreux. Dans les champs, la moisson était déjà faite, et des mules ou des che-

vaux foulaient le blé sur l'aire. Nous arrivâmes vers le soir dans un pays de collines sauvages jadis fameux pour ses brigands, et puis nous montâmes lentement une route escarpée. A onze heures du soir, nous nous arrêtâmes à Aix (à deux postes de Marseille) pour y passer la nuit.

Le lendemain matin, nous nous réveillâmes dans un hôtel assez confortable et frais, grâce aux jalousies et aux volets des fenêtres, tenues soigneusement fermées pour en exclure la lumière et la chaleur. La ville nous parut propre ; mais à midi, en sortant du demi-jour de l'hôtel pour nous promener, nous crûmes entrer dans une vaste fournaise : l'air était si chaudement éclairé que les hauteurs lointaines et les pointes des rochers nous paraissaient n'être qu'à la distance d'une lieue, et la ville elle-même, où régnait un vent léger, nous faisait l'effet de nous envelopper d'une haleine de feu.

Nous quittâmes Aix aux approches du soir, et prîmes la route de Marseille, — route aride s'il en fut. Toutes les maisons étaient closes ; les vignes étaient poudrées à blanc, et, à presque toutes les portes des maisons, les femmes pelaient et découpaient en tranche des oignons pour leur souper. Nous avons vu préparer le même

repas de la même manière depuis Avignon. Nous aperçûmes un ou deux sombres châteaux entourés d'arbres et ornés de bassins pleins d'eau, spectacle d'autant plus rafraîchissant pour nos yeux que de pareilles résidences nous avaient bien rarement apparu dans tout notre voyage. Aux environs de Marseille, la route se couvrit de gens endimanchés, et à la porte des cabarets se formaient des groupes qui fumaient, buvaient, jouaient aux dames et aux cartes. Une fois, nous vîmes une danse, mais de la poussière partout. Nous fîmes notre entrée par un long et sale faubourg très-populeux, ayant laissé à notre gauche un revers de montagne sur lequel sont construites les blanches bastides ou maisons de campagne des négociants marseillais, qui nous montraient tantôt leurs façades, tantôt le côté opposé, tantôt se dessinaient à angle aigu; bref, éparpillées et assises çà et là sans la moindre régularité.

J'ai revu depuis Marseille deux ou trois fois, par le beau et par le mauvais temps : je puis donc dire sans me tromper que c'est une ville qui pourrait être plus propre et plus agréable. Mais la perspective de la belle Méditerranée avec ses rochers et ses flots est vraiment délicieuse. Les hauteurs fortifiées d'où l'on jouit de ce

panorama vous appellent à elles par des raisons moins pittoresques, car c'est une retraite où l'on peut échapper à l'extrême puanteur qui émane perpétuellement d'un port rempli d'eau stagnante, où se déchargent toutes les ordures des navires et celles des maisons voisines.

Nous vîmes dans les rues de Marseille des matelots de toutes les nuances, en chemises rouges, en chemises bleues, en chemises chamois, en chemises orange — avec des bonnets rouges, des bonnets bleus, des bonnets verts, — avec de grandes barbes, ou sans barbes, — en turbans, en chapeaux vernis d'Angleterre ou coiffés à la napolitaine. Les habitants s'asseyaient en groupes sur les trottoirs ou montaient sur leurs toits pour prendre l'air, ou se promenaient dans le plus étroit et le plus étouffé des boulevards. Nous rencontrions enfin des bandes d'hommes du peuple à l'air forouche, qui nous bloquaient sans cesse le passage. C'est au centre de ce mouvement et de cette agitation qu'on a construit l'hospice des aliénés, bâtiment très-bas, très-étroit, misérable, qui regarde sur la rue, sans la moindre cour intermédiaire, et par les grilles rouillées duquel les fous et les folles cherchaient à voir au dehors, tandis

qu'un ardent soleil dardant ses feux sur leurs cellules semblait dessécher leurs cerveaux et les irriter comme s'ils eussent été exposés à une meute de chiens.

Nous fûmes assez bien logés et assez bien servis à l'hôtel du Paradis, situé dans une rue étroite, aux maisons hautes, avec une boutique de coiffeur vis-à-vis. Derrière une des fenêtres du coiffeur, deux dames en cire tournaient sur elles-mêmes, ce qui enchantait tellement l'artiste et sa famille, qu'ils étaient tous assis en frais déshabillé dans des fauteuils placés sur le trottoir, jouissant avec une dignité paresseuse de l'admiration des passants. Lorsqu'à minuit nous rentrâmes à l'hôtel, la famille était allée se coucher sans doute, mais le perruquier (homme corpulent) était toujours là en pantoufles, les jambes étendues, et ne pouvant, je crois bien, se décider à fermer ses volets sur ses charmantes poupées.

Le lendemain nous descendîmes au port, où des matelots de toutes les nations chargeaient et déchargeaient leurs navires. C'était un mouvement de toute sorte de marchandises et de denrées, soieries, étoffes, fruits, comestibles, grains et huiles. Nous prîmes un des nombreux jolis petits bateaux qui bordent les quais, et

nous voguâmes le long des carènes des gros bâtiments, sous les câbles et les cordages, nous croisant avec d'autres esquifs parés comme le nôtre d'un tendelet pour s'abriter du soleil. Nous nous rendîmes ainsi à la *Marie-Antoinette*, joli paquebot à vapeur en partance pour Gênes, à l'ancre près de l'issue du port. Pendant ce temps-là, notre voiture, cette lourde bagatelle du Pantehnicon de Londres, cheminait stupidement après nous sur un bateau plat, se heurtant contre tout ce qu'elle rencontrait, et provoquant une prodigieuse quantité de jurements et de grimaces. Vers cinq heures nous étions en pleine mer. Le paquebot était magnifiquement propre : on nous servit le dîner sur le pont, à l'abri d'une tente : la soirée était calme et transparente; il y avait dans le ciel et la mer une beauté dont je ne saurais exprimer la douceur.

Le lendemain matin de bonne heure, nous avions dépassé Nice et longions la côte à quelques milles de la Corniche, route dont je parlerai plus tard. Avant trois heures de l'après-midi, nous pûmes apercevoir Gênes. Son splendide amphithéâtre se développait devant nous graduellement, terrasse sur terrasse, jardin sur jardin, palais sur palais, hauteur sur hauteur. Ce fut un spec-

tacle qui nous occupa jusqu'à ce que nous eussions pénétré dans le port. Là, en Anglais nouveaux débarqués, après avoir bien regardé des capucins qui s'amusaient eux-mêmes du mouvement du quai, nous partîmes pour Albaro, à deux milles plus loin, où nous avions loué une maison.

Nous traversâmes les principales rues de Gênes, mais non la Strada Nuova ou la strada Balbi, qui sont les fameuses rues des palais. Jamais de ma vie je ne fus plus désolé ! J'étais comme étourdi par la singulière nouveauté de toutes choses, par les odeurs inaccoutumées, la saleté inexplicable de cette ville qui passe pour la plus propre des villes d'Italie, par le pêle-mêle confus de ces laides maisons juchées l'une sur le toit de l'autre, ces ruelles plus étroites et plus dégoûtantes qu'aucune de Saint-Gilles de Londres et du vieux Paris, d'où sortaient et où entraient non des vagabonds, mais des femmes bien vêtues avec des voiles blancs et de larges éventails. Rien qui ressemblât à ce que j'avais vu dans d'autres pays, ni dans les maisons, ni dans les piliers ou les angles des murs ; bref, tout dans cette ville de boue, de désordre et de déconfort, sinon de misère, contribuait à m'abattre et à me confondre. Je

tombai dans une lugubre rêverie. Je voyais comme dans une vision de la fièvre les madones et les saints dans leurs niches au coin des rues; les moines, les capucins et les soldats, les vastes rideaux rouges flottant aux portes des églises, les rues montantes, auxquelles succédaient d'autres rues montantes encore, — les étalages des fruitières où les citrons et les oranges étaient suspendus à des guirlandes de pampre, un corps de garde, un pont-levis, des marchands de glaces et de limonades, etc., jusqu'à ce que je fusse déposé dans une sombre cour remplie de mauvaises herbes et qui précédait une espèce de prison rouge, où l'on me dit : C'est ici que vous allez habiter.

Je ne songeais guère, ce jour-là, que je contracterais jamais une affection pour les pavés mêmes des rues de Gênes, et que je me rappellerais cette ville avec la reconnaissance qu'inspire le souvenir de nombreuses heures de repos et de bonheur; mais j'ai dû raconter d'abord franchement mes premières impressions, et je dirai de même comment elles firent place à d'autres. A présent, respirons après ce long voyage.

IV

MA RETRAITE D'ALBARO.

Les premières impressions d'un lieu semblable ne peuvent guère être que tristes et désolantes, je m'imagine. Il faut du temps et de l'habitude pour surmonter le sentiment de découragement qui s'empare de vous à l'aspect de cette ruine et de cet abandon. La nouveauté, qui plait à tous en général, me plaît particulièrement à moi. Je ne me laisse pas facilement abattre, pour peu que j'aie les moyens de poursuivre mes fantaisies d'esprit et mes occupations. Je crois avoir en vérité une certaine aptitude naturelle à m'accommoder aux circonstances. Eh bien ! jusqu'à présent, je ne fais qu'errer et fureter dans tous les environs, sans pouvoir secouer ma continuelle surprise, et je reviens toujours aussi désappointé à ma villa — la villa Bagnerello, nom poétique et romanesque ; mais le signor Bagnerello est un boucher qui demeure tout proche. Mon occupation et ma distraction consistent à réfléchir à mes décou-

tes, et à les comparer à mon attente; puis je recommence mes excursions.

La villa Bagnerello, ou la Prison-Rouge, qui, vanité à part, est un nom beaucoup plus expressif, se trouve dans une des plus belles situations imaginables. Vous avez à votre portée la noble baie de Gênes, avec les vagues bleues de la Méditerranée; çà et là vous apercevez de vieux palais et de vieilles maisons désertes; à gauche, de hautes montagnes qui cachent souvent leurs sommets dans les nuages, et dont des forts hérissent le revers; devant nous, depuis les murs de la villa jusqu'à une église en ruine qui s'élève sur les roches pittoresques du rivage, des vignes décorent un grossier treillage de leurs pampres verts, et forment de petites allées à perte de vue où vous pouvez vous promener sans trop redouter le soleil qui mûrit les grappes.

On gravit ce site isolé par des ruelles si étroites, que lorsque nous arrivâmes à la douane, nous vîmes des hommes qui avaient *pris la mesure* de la plus large, et nous attendaient pour l'appliquer à la voiture. Cette grave cérémonie eut lieu dans la rue pendant que nous étions dans l'émotion de l'incertitude. Par bonheur, le

passage était possible, mais bien juste, comme je m'en aperçois tous les jours aux trous qu'ont fait les roues de chaque côté du double mur entre lequel nous montâmes jusqu'à la villa Bagnerello. On m'a félicité d'être plus heureux qu'une vieille dame qui, ayant loué une habitation dans les mêmes parages, eut sa voiture arrêtée tout à coup au milieu d'une ruelle, et comme il fut impossible d'ouvrir l'une ou l'autre portière, elle se trouva réduite à subir l'indignité d'être extraite par une des ouvertures du devant, à peu près comme Arlequin quand il sort du trou du souffleur.

Enfin, lorsque vous êtes hors de ces ruelles étroites, vous arrivez devant un portail, imparfaitement fermé par une vieille grille rouillée... La vieille grille rouillée a une sonnette que vous ébranlez tant que cela vous plait, mais à laquelle personne ne répond, parce qu'elle n'a aucune relation avec la maison. Heureusement il y a encore un vieux marteau, rouillé aussi comme la grille, et si lâchement attaché qu'il glisse et tourne dans vos mains dès que vous le touchez; mais une fois que vous en avez compris le mécanisme, si vous frappez longtemps, quelqu'un vient. Généralement c'est mon brave courrier qui vous ouvre. Vous

traversez un petit jardin tout hérissé de mauvaises herbes. Vous êtes admis dans un vestibule carré semblable à une cave; vous gravissez un escalier de marbre dégradé, et passez dans une énorme pièce voûtée dont les murs blanchis à la chaux vous rappellent une grande chapelle méthodiste; c'est ce qu'on nomme la *sala*. Elle est percée de cinq fenêtres et de cinq portes. Les peintures qui la décorent réjouiraient le cœur de ces restaurateurs de tableaux à Londres, dont l'enseigne est une toile partagée en deux, comme la Mort et la Dame au frontispice d'une antique ballade — vous laissant douter si l'ingénieux artiste a nettoyé une des deux moitiés ou sali l'autre. Le meuble de cette salle est recouvert de brocart rouge. Tous les fauteuils sont immobiles, défiant l'effort qui tenterait de les remuer, tant ils sont lourds : — le sofa pèse plusieurs quintaux.

Sur le même étage, et communiquant avec cette grande pièce, sont la salle à manger, le salon et diverses chambres, ayant chacune une multiplicité de portes et de fenêtres. Au-dessus sont d'autres chambres délabrées et une *cuisine*; mais il y a aussi en bas une autre cuisine, qui, avec toutes sortes de fourneaux pour brûler du charbon, a l'air d'un laboratoire d'al-

chimiste. Nous avons encore cinq à six petits salons, qui, dans ce mois brûlant de juillet, offrent aux domestiques un asile pour échapper à la chaleur du feu. C'est là que le brave courrier passe la soirée, jouant de toutes sortes d'instruments de sa fabrique. Bref, ma villa est un vaste et triste édifice dont les échos font peur, et où vous ne seriez pas très-surpris de l'apparition d'un spectre.

Le salon s'ouvre sur une petite terrasse ombragée par une treille. Sous cette terrasse on a pris sur le jardin de quoi faire ce qui était l'écurie, qui est aujourd'hui une étable à vaches, où vivent trois de ces quadrupèdes, de manière que nous pouvons avoir du lait par seaux. Aucun pâturage n'est près de là ; les vaches ne sortent jamais, toujours cachées, toujours broutant des feuilles de vigne, et, en vraies vaches italiennes, jouissant toute la journée du *dolce far niente*. Elles ont pour gardien, et la nuit pour camarade de litière, un vieillard nommé Antonio et son fils — deux Siennois brûlés du soleil, jambes nues, pieds nus, portant chacun une chemise, une paire de culottes, une ceinture rouge, et autour du cou une relique ou quelque maulette qui ressemble à ces bonbons en papillottes

détachés d'un gâteau des rois. Le vieil Antonio est très-jaloux de me convertir à la foi catholique. Il m'exhorte fréquemment. Quand vient le soir, nous nous asseyons quelquefois ensemble sur un banc près de la porte, comme Robinson Crusôé et Vendredi, avec cette différence que c'est le valet qui prêche le maître. Il me raconte volontiers, pour ma conversion, un abrégé de l'histoire de saint Pierre... Mais je crois que c'est surtout à cause de l'inexprimable bonheur qu'il éprouve à imiter le chant du coq.

La vue, ai-je dit, est charmante; mais dans le jour. il faut tenir les volets fermés, ou le soleil vous donnerait le transport au cerveau; puis, quand le soleil descend à l'horizon, il faut encore fermer toutes les fenêtres, ou les moustiques vous provoqueraient au suicide; de sorte qu'à cette saison de l'année vous ne jouissez guère de la vue. Quant aux mouches, il importe de s'y accoutumer, ainsi qu'aux puces, dont la taille est prodigieuse, dont le nom est légion, et qui peuplent la remise à ce point que je m'attends tous les jours à voir notre voiture s'en aller tirée par un attelage de mille puces industrieuses. Par bonheur, les rats sont tenus à l'écart, grâce à une vingtaine de chats

maigres qui rôdent sans cesse dans le jardin pour leur faire la chaase. On s'inquiète peu des lézards qui jouent au soleil et ne mordent pas. Les petits scorpions ne sont qu'une curiosité entomologique. Les escarbots sont en retard et n'ont pas encore paru ; les grenouilles sont en nombre ; il en existe un bassin tout rempli dans une villa voisine, et à la nuit tombante, vous croiriez que des multitudes de femmes vont et viennent éternellement en patins sur les dalles d'un trottoir humide. C'est exactement l'effet du chant des grenouilles.

Sur les ruelles étroites s'ouvrent de grandes villas dont les murailles (je veux parler des murs extérieurs) sont peintes à fresque, et représentent toutes sortes de sujets — sombres et religieux. Mais le temps et l'air de la mer les ont dégradés, et l'on dirait de l'entrée du jardin du Vauxhall de Londres un jour de soleil. Les cours de ces villas sont encombrées de chiendent et de mauvaises herbes. Les plus hideuses taches souillent les socles des statues comme si elles étaient affligées d'une lèpre ; les grilles sont rouillées, les barreaux des fenêtres sont ébranlés et tombent. On enferme du bois à brûler dans des appartements où l'on

pourrait mettre le plus riche ameublement. Les jets d'eau sont arrêtés et arides ; les fontaines, dont le filet paresseux tombe sans bruit dans une vase épaisse, ne conservent de leurs propriétés élémentaires que celle d'exhaler chaque nuit une atmosphère humide dans le voisinage. Voilà le tableau sur lequel souffle le siroco depuis deux jours. On se croirait près d'un four gigantesque allumé pour une fête.

Justement vendredi dernier nous avons eu une cérémonie religieuse, *una festa* en l'honneur de la mère de la Vierge, et les jeunes gens du voisinage formèrent une procession en portant des thyrses de pampre. C'était une scène assez pittoresque, quoique je sois forcé d'avouer (ignorant alors la fête du jour) que je crus que ces guirlandes vertes leur servaient comme aux chevaux pour chasser les mouches.

Hier, seconde fête, en l'honneur, je crois, de saint Nazaire. Un des jeunes gens d'Albaro apporta deux gros bouquets après le déjeuner, et montant dans notre grande salle les présenta lui-même. C'était une façon polie de quêter quelque chose pour subvenir aux frais d'une musique. Nous payâmes notre tribut de bonne grâce, et le messenger partit très-content. A six heures

de l'après-midi, nous nous rendîmes à l'église — qui est tout près — brillante église parée de festons et de draperies, remplie de femmes assises. Les femmes ne portent pas de chapeau, mais simplement un long voile blanc, le *mezzero*, qui est d'un effet noble et gracieux. Peu d'hommes dans l'église, et ceux que nous y vîmes s'agenouillaient dans les ailes latérales, où l'on était exposé en passant à les fouler aux pieds ou à tomber sur eux. D'innombrables cierges formaient une riche illumination qui envoyait des reflets sur tous les ornements d'argent et d'étain qu'on prodigue ici aux saints et surtout à la Vierge, qui avait un beau collier de diamants. Les prêtres étaient assis autour du maître-autel; l'orgue mêlait ses accords solennels à la musique d'un orchestre conduit par un chef qui frappait sur son pupitre avec un rouleau. Un ténor se mit aussi à chanter, mais sans voix; il était difficile de deviner si le chef d'orchestre était satisfait ou furieux du concert au milieu duquel il se démenait en véritable possédé. Quant à moi, jamais je n'ai rien entendu de plus discordant; et pendant tout ce temps la chaleur était intense.

En dehors de l'église, les gens du peuple célé-

braient la fête d'une autre manière, en jouant aux boules et achetant des friandises. Ces joueurs avaient des bonnets rouges et portaient leur veste sur l'épaule, car ils ne la mettent jamais. Quand six d'entre eux avaient fini une partie, ils entraient dans l'église, se signaient après avoir trempé leurs doigts au bénitier, faisaient une gémflexion et retournaient faire une partie nouvelle.

Nous sommes voisins d'un vaste palazzo appartenant autrefois à quelque membre de la famille Brignole, mais qui vient d'être loué pour servir de résidence d'été à un collège de jésuites.

Je parcourus l'autre soir, après le coucher du soleil, l'enceinte extérieure de ce palais, me laissant aller à la rêverie que fait naître l'aspect des ruines. Une colonnade forme les deux côtés d'une grande cour dont la maison forme le troisième, le quatrième étant une terrasse qui domine le jardin et d'où vous voyez se dresser devant vous les montagnes voisines. Je ne crois pas qu'il y eût dans cette cour une seule pierre du pavé qui ne fût brisée. Au milieu était une statue mélancolique, si dégradée, qu'il serait difficile de dire quelle fut sa forme première. Les écuries, les remises, les of-

fices étaient également vides; les portes, privées de leurs gonds, ne tenaient plus en place que par leurs loquets; les croisées étaient toutes brisées, et çà et là le pied heurtait des tas de décombres provenant du plâtre qui se détachait sans cesse des murs. Les oiseaux de basse-cour et les chats avaient si bien pris possession des bâtiments extérieurs, que je ne pus m'empêcher de me rappeler le conte de fées et de les regarder d'un air soupçonneux comme les victimes de quelque enchantement qui attendaient la fin prochaine de leur triste métamorphose. Un vieux matou en particulier, animal au poil hérissé, aux yeux verts, à l'air affamé (quelque parent pauvre, je pense, de l'ancien châtelain), vint rôder autour de moi, comme s'il pensait que je pouvais bien être le héros prédestiné à épouser la jeune princesse et à dénouer tout l'enchantement; mais découvrant sa méprise, il poussa tout à coup un miaulement de mauvaise humeur et s'en alla avec une queue si haute et si roide que pour rentrer dans le trou qui lui servait de demeure, il fut obligé d'attendre que son indignation se fût apaisée et sa queue assouplie.

Il y a cependant dans la colonnade quelques pièces

habitables où quelques Anglais avaient tenté de passer l'été comme des vers dans une noix ; mais les jésuites leur ayant fait signifier l'avis de déloger du palais, ils étaient partis, et toute cette colonnade était livrée de nouveau à la solitude ; ma voix n'y réveilla qu'un lugubre écho. La porte était restée ouverte, et je crois bien que j'aurais pu pénétrer dans l'intérieur, m'y installer, y vivre et y mourir sans que personne y trouvât à redire. Tout à coup une voix jeune et fraîche se fit entendre dans une chambre de l'étage supérieur, une voix de femme vocalisant un air de bravoure. Ce palais avait donc encore un habitant de ce monde... à moins que ce ne fût une fée mystérieuse que j'avais failli surprendre.

Je descendis d'un pas discret dans le jardin. Là aussi, il n'y avait plus que les vestiges d'une ancienne magnificence. Les avenues étaient encore tracées, les statues ornaient silencieusement les terrasses, les orangers conservaient leurs feuilles lustrées, l'eau dormait dans ses bassins de pierre ; mais une nature luxuriante accusait çà et là l'oubli de l'homme ; la plante parasite disputait le terrain à la fleur ; toutes sortes de créatures rampantes et visqueuses se traînaient paresseuse-

ment d'un sentier à l'autre; il n'y avait de brillant dans ce tableau qu'une mouche à feu — une lampyris solitaire qui allait et venait par bonds irréguliers comme une étoile mourante et égarée sur la terre, ou, si vous voulez, comme le dernier rayon de la splendeur éteinte de ce palais et de ces jardins.

V

PREMIER CROQUIS DE GÈNES. — LES RUES. — LES BOUTIQUES.
LES MAISONS.

Dans le cours de deux mois, les ombres fugitives de cette sombre rêverie se sont peu à peu changées en formes palpables et familières. Déjà je commence à penser qu'avec le temps, au bout d'une année, par exemple, lorsqu'il faudra terminer ces longues vacances et retourner en Angleterre, je pourrai bien ne quitter Gènes qu'avec un serrement de cœur.

C'est une ville qui se révèle à vous jour par jour. Il semble qu'il y a sans cesse quelque chose à y découvrir. Combien de rues extraordinaires et de singulières ruelles! Vous pouvez vous y perdre vingt fois du

matin au soir, si vous voulez (quel charme quand vous n'avez rien à faire !), puis vous y perdre encore en revenant sur vos pas, et en faisant les détours les plus capricieux. Gênes abonde en contrastes, vous offrant à chaque nouveau point de vue tout ce qu'il y a de plus pittoresque, de plus laid, de plus vulgaire, de plus magnifique, de plus délicieux et de plus repoussant.

La plupart des rues sont aussi étroites qu'une rue peut l'être, même en Italie, dans une ville qui a des habitants pour y vivre et la parcourir, car ce sont de vraies traverses ou passages, avec une issue çà et là, une sorte d'ouverture ou de soupirail. Les maisons sont immensément hautes, peintes de toutes couleurs, et chaque étage est en état de ruine, sale, comme abandonné. On les loue communément par étage, comme les maisons du vieil Edimbourg. Il y a peu de portes sur la rue. Les vestibules sont presque tous considérés comme propriété publique... Ah ! quelle fortune ferait un balayeur tant soit peu entreprenant qui voudrait de temps en temps les balayer ! Attendu qu'il est impossible aux voitures de pénétrer dans ces rues, on trouve aux diverses stations des chaises à porteurs,

dorées ou autres, qu'on loue pour faire ses visites. La noblesse et la bourgeoisie ont aussi leurs chaises particulières, qu'on rencontre le soir allant et venant dans toutes les directions, précédées par des domestiques armés de grandes lanternes faites avec de la toile. Les chaises à porteurs et les lanternes sont les successeurs légitimes des mules, animaux patients et bien calomniés, qui continuent pendant le jour à agiter leurs sonnettes, et à être remplacés par les chaises et les lanternes aussi régulièrement que le soleil par les étoiles.

Non, je n'oublierai jamais les rues des palais — la Strada Nuova et la Strada Balbi. Ah! que la première était belle, lorsque je la vis pour la première fois sous un ciel si brillant et si bleu, avec son étroite perspective d'immenses maisons, réduite à une ligne de lumière qui ressortait en relief sur la ligne d'ombre parallèle — lumière plus rare qu'on ne le penserait même aux mois de juillet et d'août, car, s'il faut dire toute la vérité, nous n'avons pas eu depuis deux mois plus d'un beau ciel par semaine — excepté, toutefois, le matin de bonne heure, où lorsque j'ai voulu voir la mer j'ai admiré les vagues et le firmament, comme

un double miroir d'azur. Mais quelques heures après les nuages s'épaississent sur un ciel qui donnerait de l'humeur à un Anglais dans son propre climat.

Que de détails dans l'architecture de ces riches palais! Vous avez d'abord les balcons de pierre, balcons énormes, lourdement suspendus les uns au-dessus des autres par rang d'étage, et quelquefois surmontés par un dernier balcon plus vaste que les autres, véritable plate-forme de marbre. Pénétrez-vous sous le vestibule : c'est une grande pièce sans portes, à fenêtres basses armées de barreaux en fer massif, avec un escalier gigantesque où l'on monte sans qu'un concierge vous arrête; ce sont d'épais piliers de marbre, des arcades semblables à des voûtes de donjon, et des chambres à plafonds cintrés, où votre pas réveille un écho mystérieux et mélancolique, — chambres qui sont toutes à peu près sur le même modèle dans les divers palais que vous visitez. Souvent aussi, d'une maison à l'autre, un jardin en terrasse s'élève à vingt, trente et quarante pieds au-dessus de la rue, portant dans les airs ses treilles vertes, ses bosquets d'orangers, ses lauriers-roses en fleur. Là où la dégradation et la moisissure n'ont ni effacé ni recouvert l'œuvre de l'artiste, des sa-

lons peints à fresque vous rappellent la date de l'antique opulence génoise. Ces fresques ont laissé encore quelques traces de figures nobles ou voluptueuses jusque sur les murs de façade ; là, un bras qui survit au reste du corps a retenu une guirlande ou une couronne ; là, une forme tout entière, pudiquement nue ou gracieusement drapée, monte ou descend encore comme cherchant ses ailes, ou bien semble vouloir se réfugier dans la niche qu'occupe la statue mutilée, triste et honteuse comme elle. Quelquefois enfin, ces peintures paraissent encore plus pâles et moins distinctes par l'effet du contraste, quand un pinceau plus moderne a osé colorier quelques frais Cupidons qui ont l'air de déployer une large couverture, laquelle se trouve être un cadran solaire. Gênes a aussi sa collection de palais comparativement plus petits, mais très-vastes encore, et qui forment les deux côtés de ses rues montantes avec leurs terrasses situées sur d'autres rues de traverse : — ville où toutes les contradictions se rencontrent et se heurtent ; ville où, d'une rue de pompeux édifices, vous tombez tout à coup dans un labyrinthe de sales ruelles, exhalant les plus puantes odeurs, peuplées d'un essaim de marmots à demi nus

et d'une populace dégoûtante; spectacle tout à la fois si splendide et si sombre, si plein de vie et si mort, si bruyant et si paisible, si provoquant et si humble, si éveillé et si endormi, que le vertige s'empare facilement de l'étranger qui, en allant au hasard tantôt devant lui, tantôt à droite et à gauche, — subit une sorte de fantasmagorie avec toutes les inconséquences d'un rêve, toutes les peines et tous les plaisirs d'une extravagante réalité !

Les différents usages auxquels quelques-uns des palais de Gênes sont livrés aujourd'hui sont tout à fait caractéristiques. Par exemple, le banquier anglais (mon excellent, mon hospitalier ami) a ses bureaux dans un palazzo de la Strada Nuova. Dans le vestibule (curieusement orné de peintures à fresque, mais aussi sale qu'une station de police à Londres) une grosse tête de Sarrasin, au nez crochu, avec une abondante chevelure noire (tête sur les épaules d'un homme), vend des cannes. De l'autre côté de la porte d'entrée, une femme coiffée d'un beau mouchoir (la femme de la tête de Sarrasin, je pense), vend des articles tricotés par elle, et quelquefois des fleurs. Un peu plus loin, deux ou trois aveugles demandent l'au-

même; quelquefois à eux vient s'adjoindre un jeune homme cul-de-jatte, qui circule sur sa petite voiture, mais qui a si bonne mine, les joues si fraîches, et, sauf les jambes, le corps en si bon état, qu'on dirait qu'il s'est tout à coup enfoncé dans la terre jusqu'à la ceinture, ou qu'il est sorti à moitié d'une trappe pour parler à quelqu'un. Un peu plus loin encore, si c'est vers le milieu du jour, vous apercevez quelques hommes endormis, ou peut-être quelques porteurs qui attendent leurs maîtres absents, et que vous reconnaissez à leurs chaises. A gauche, dans ce vestibule, est une petite pièce qui sert de boutique à un chapelier. Au premier étage, vous avez, outre la banque anglaise, les appartements d'une famille entière. Dieu sait tout ce qu'il peut y avoir plus haut dans les autres étages, et quand vous redescendez en y pensant, si, au lieu de retourner tout de suite dans la rue, vous poussiez au fond du vestibule une vieille porte vermoulue et criarde, vous vous trouveriez dans une cour silencieuse où les mauvaises herbes poussent entre les dalles brisées. Aucun bruit humain ne succède à l'écho discordant qu'a réveillé la vieille porte. Devant vous est un géant de pierre incliné sur une

urne que couronne une espèce de rocher artificiel. De cette urne sort un bout de tuyau de plomb qui versait naguère un petit torrent, mais depuis longtemps tari. Le géant fixe ses yeux secs et creux sur cette source aride. On dirait qu'il a essayé d'imprimer une dernière secousse à l'urne, qui est presque renversée, et qu'après avoir crié comme un enfant : *Il n'y a plus d'eau*, il est resté pétrifié de désespoir.

Dans les rues à boutiques, les maisons de Gênes sont beaucoup moins vastes, mais très-élevées; elles sont très-sales, sans égouts, à en croire mon odorat, qui y est désagréablement affecté par une émanation particulière que je ne puis comparer qu'à celle d'un très-mauvais fromage qu'on tiendrait dans des couvertures chaudes. Malgré la hauteur des maisons, il semblerait que la ville a eu autrefois besoin de plus d'habitations qu'elle n'en contenait dans son enceinte. Partout où il a été permis de bâtir on a bâti. Si l'architecte a laissé un coin ou un angle dans les murs extérieurs d'une église, si une niche est restée ouverte dans n'importe quel mur abandonné, vous êtes sûr d'y voir une habitation qui a poussé là comme un champignon. Contre le palais du gouvernement, contre celui de l'ancien

sénat, autour de tout autre édifice public, sont venues s'incruster de petites boutiques comme des coquillages parasites sur la coque d'un vieux navire. D'ailleurs ce sont les maisons irrégulières qui sont en plus grand nombre à Gênes, celle-ci avançant sur la voie publique, celle-là reculant en arrière ou se penchant lourdement sur la maison voisine, toutes empiétant les unes sur les autres, se disputant le jour, l'air et le terrain à qui mieux mieux, jusqu'à ce qu'une dernière, la plus irrégulière de toutes, vous bouche tout à fait le passage... et vous ne voyez plus rien.

Un des plus sales et des plus difformes quartiers de la ville est je crois, celui qui conduit au quai; peut-être aussi le trouvai-je ainsi par la profonde impression qu'il me fit le jour de notre débarquement. Là encore, les maisons sont très-hautes, très-irrégulières, et comme la plupart des maisons génoises elles ont toujours quelque chose qui est suspendu à leurs nombreuses fenêtres, tantôt un rideau qui flotte à tous les vents, tantôt un tapis, tantôt toute une literie ou toute une garde-robe, mais toujours quelque chose. Devant le seuil de ces maisons est une sorte d'arceau bas et sombre qui recouvre une manière de vieille crypte.

Les pierres ou le plâtre dont cet arceau se compose sont devenus noirs, et toute espèce d'ordure et de débris d'aliments semblent s'accumuler là spontanément. C'est généralement là-dessous que s'établissent les marchands de macaroni et de polenta. Je vous laisse à deviner si la vue de ces échoppes aiguise l'appétit. A la décoration de ce quartier contribuent deux marchés, la poissonnerie et le marché aux légumes : le premier n'est à proprement parler qu'une rue d'impasse où les poissonnières s'asseyent les unes par terre, les autres contre une borne et vendent du poisson quand elles en ont à vendre. Le marché aux légumes est construit sur le même principe. Comme la population y afflue du matin au soir, l'air n'y est pas embaumé. Enfin, près de là encore est le port franc, où les marchandises importées des pays étrangers ne payent de droit que lorsqu'on les vend et les enlève, comme dans nos magasins d'entrepôt en Angleterre. A la porte stationnent deux douaniers en costume, et coiffés du tricorne officiel, qui peuvent vous fouiller s'ils le veulent, et qui écartent les moines ainsi que les dames; car l'expérience a appris que Sainteté et Beauté cédaient facilement à la tentation de la contre-

bande et la pratiquaient par le même moyen, c'est-à-dire en cachant les denrées prohibées sous leurs robes... C'est donc à cause de leur robe que Sainteté et Beauté en peuvent entrer au *porto franco* de Gènes.

Quelques métiers affectionnent plus particulièrement certaines rues : il est une rue des bijoutiers, une rue des libraires ; mais bien peu de ces marchands ont l'idée d'étaler les objets de leur commerce ou seulement de les classer dans un certain ordre. Si l'étranger entre dans une boutique pour y acheter quelque chose, il faut qu'il cherche ce qu'il désire, le trouve, le saisisse et s'enquière du prix. Plusieurs articles sont débités enfin là où vous ne vous aviseriez guère de les aller demander : le café chez les pâtisseries, par exemple ; — ou si vous avez besoin de viande, vous en trouverez peut-être derrière un vieux rideau, dans quelque réduit obscur ou écarté, comme si la viande était un poison et si la loi génoise punissait de mort le boucher.

Quelques boutiques d'apothicaire sont des rendez-vous d'oisifs. Vous rencontrez là de graves personnages qui, appuyés sur leur canne à corbin, se passent de l'un à l'autre la maigre gazette de Gènes et s'entre-tiennent des nouvelles. Quelques-uns de ces graves

personnages sont de pauvres médecins, prêts à se proclamer tels en un cas pressant et à suivre tout messager qui viendra de la part d'un malade. Vous les reconnaissez à la façon dont ils allongent le cou pour écouter quand vous entrez, et au soupir qu'ils poussent en retombant dans leur repos dès qu'ils voient que vous ne venez chercher que le remède sans le docteur. Il est peu d'oisifs qui aillent flâner dans les boutiques de barbier, quoique très-nombreuses, presque personne ne se rasant soi-même ; mais l'apothicaire a son cercle d'habituez assis tranquillement dans l'enfoncement de la boutique, où vous ne sauriez les apercevoir pour peu que le jour soit nuageux. Au milieu de ces figures indistinctes, vous êtes exposé à commettre la même erreur que je commis l'autre soir en prenant un membre de la docte faculté pour une énorme bouteille de verre contenant quelque médecine de cheval.

The first of these is the fact that the revolution was not a sudden event, but a process that unfolded over a long period of time. It was the result of a series of events, each of which contributed to the final outcome. The second is the fact that the revolution was not a purely domestic affair, but one that had international dimensions. The third is the fact that the revolution was not a purely military affair, but one that involved a wide range of social and political forces. The fourth is the fact that the revolution was not a purely economic affair, but one that had a strong ideological component. The fifth is the fact that the revolution was not a purely political affair, but one that had a strong cultural component. The sixth is the fact that the revolution was not a purely social affair, but one that had a strong economic component. The seventh is the fact that the revolution was not a purely cultural affair, but one that had a strong political component. The eighth is the fact that the revolution was not a purely economic affair, but one that had a strong social component. The ninth is the fact that the revolution was not a purely social affair, but one that had a strong cultural component. The tenth is the fact that the revolution was not a purely cultural affair, but one that had a strong economic component.

SOUVENIRS

D'UN ENFANT PERDU

J'étais un bien petit enfant, petit par ma taille, petit par mon âge, lorsque je me perdis un jour dans la Cité de Londres. Quelqu'un... (Ombre de *Quelqu'un*, pardonne-moi de ne pas avoir gardé un souvenir plus caractéristique de ton identité!) Quelqu'un m'avait pris avec lui pour me montrer, — grande partie de plaisir, — l'extérieur de l'église Saint-Gilles. Il faut vous dire que je m'étais fait une idée romanesque relativement à cet édifice religieux, situé dans le quartier général des mendiants, espèce de Cour des miracles de la capitale britannique. Je croyais fermement que tous les pauvres qui, pendant la semaine, prétendaient être

aveugles, sourds et muets, boiteux, manchots, ou éclopés de toute autre manière, laissant de côté ces infirmités fictives le samedi soir, se paraient le lendemain de leurs habits de dimanche et assistaient au service divin dans le temple de leur saint patron. J'avais entendu parler de la vieille royauté des mendiants, et je m'imaginai vaguement que le successeur du fameux Bamfyld Moore Carew exerçait en cette occasion les fonctions d'un marguillier couronné, trônant au milieu de ses sujets sur un banc élevé avec une décoration de rideaux rouges.

Nous étions au printemps : l'influence de la saison peut-être exaltait encore ma jeune imagination. Voilà pourquoi Quelqu'un s'offrit de lui-même à me montrer l'église de Saint-Gilles, espérant par là calmer un peu ma fièvre romanesque et me ramener à la prosaïque réalité. Après le déjeuner, nous partîmes. Je crois me rappeler que Quelqu'un avait un costume très-remarquable, — des culottes courtes blanches, de longues guêtres qui s'arrêtaient aux genoux, un frac vert à boutons de métal, et un monstrueux col de chemise. Il devait être fraîchement arrivé des houblonnières du comté de Kent, d'où j'avais été moi-même, quelques

années auparavant, importé à Londres. Je le considérais comme le miroir et le modèle de l'élégance et de la mode,

The glas of fashion and mould of form ¹,

un autre Hamlet, en un mot, tel qu'il était aux yeux d'Ophélie avant que ses affaires de famille eussent dérangé sa raison et sa toilette.

J'étais tout fier de faire la conversation avec Quelqu'un, et je vis l'architecture extérieure à Saint-Gilles avec les sentiments d'une satisfaction d'autant plus vive qu'un drapeau flottait au faite du clocher. Si je ne me trompe, nous descendimes ensuite dans la longue rue du Strand jusqu'à l'hôtel du duc de Northumberland pour y voir le célèbre lion placé sur la porte. A tout événement, je suis sûr que ce fut pendant que j'ouvrais de grands yeux et contemplais avec une admiration respectueuse ce lion de pierre, que je perdis Quelqu'un ou que Quelqu'un me perdit.

La première impression de vague terreur qu'éprouve l'enfant qui s'aperçoit qu'il a perdu son guide, me fait

1. Shakspeare, *Hamlet*, acte III, scène II.

encore frissonner en ce moment. Je crois, en vérité, que si je m'étais trouvé égaré dans les régions du pôle nord, au lieu de la rue étroite, populeuse et encombrée sur laquelle présidait en ce temps-là le lion de l'hôtel Northumberland, je n'aurais pas frémi de plus d'horreur ; mais ce fut un premier mouvement qui s'épuisa de lui-même après quelques larmes et une vive agitation : il y succéda un sentiment de dignité sombre, et, entrant dans une cour, je m'assis sur un degré d'escalier pour réfléchir à ce que j'allais devenir.

Si ma mémoire est exacte, il ne me vint pas à l'idée de demander mon chemin pour retrouver la maison. Je crois même que, pendant quelque temps, je préfèrai fièrement rester perdu ; mais ce dont je suis convaincu, c'est que, dans les vastes plans que je fis pour l'avenir, je ne cherchai pas la voie la plus prochaine et la plus courte. J'étais un enfant très-ingénu et très-romanesque, ne l'oubliez pas... Je devais avoir de huit à neuf ans.

Pour toute fortune, je possédais dans ma poche un schelling et quatre pence, avec une bague de laiton au petit doigt, une bague dont le chaton contenait un fragment de verroterie rouge. Ce bijou m'avait été

donné par la dame de mes pensées au dernier anniversaire de ma naissance, mémorable jour où nous nous étions juré, elle et moi, de nous épouser, tout en prévoyant plus d'un obstacle à notre union et les objections de nos deux familles, car elle était du culte méthodiste (notez que la dame de mes pensées avait six ans) et moi fidèlement attaché à l'Église anglicane. Quant au shelling et aux quatre pence, c'était le restant d'une demi-couronne qui m'avait été donnée le jour dudit anniversaire par mon parrain... Mon parrain était un homme qui connaissait son devoir de parrain et qui s'en acquittait consciencieusement.

Armé de ce talisman et de ce trésor, ma petite tête se monta, et je me décidai à chercher fortune. « Quand je l'aurai trouvé, me disais-je, je veux rentrer chez mon père en carrosse à six chevaux et réclamer la main de ma fiancée! » Je pleurai encore un peu tout en voyant en perspective un pareil triomphe; mais j'eus bientôt séché mes larmes. Je sortis de la cour pour commencer la poursuite de mes plans, et, Don Quichotte de huit ans, courir les aventures.

Comme début, je songeai d'abord à aller voir les Géants de Guildhall : je me figurai qu'il pourrait bien

m'arriver là quelque chose d'heureux ; puis, si j'étais déçu dans cette première espérance, j'irais, à travers la Cité, comme Richard Whittington, qui partit mousse et revint lord-maire ; enfin, en cas d'insuccès, j'avais la ressource de m'engager dans l'armée comme tambour.

Je demandai donc d'abord le chemin de Guildhall, — nom qui signifiait pour moi GOLD-HALL, le PALAIS DE L'OR. J'étais trop rusé pour demander le chemin des *Géants*, car je sentais qu'en m'exprimant ainsi je ferais rire les gens. Combien les rues me parurent larges à présent que j'étais seul ! Que les maisons me parurent hautes ! Comme tout, en un mot, me semblait grandiose et mystérieux ! Lorsque je fus devant la barrière du Temple, où commence la Cité, je passai une demi-heure à la regarder. J'avais lu dans mon histoire élémentaire qu'on exposait autrefois les têtes des traîtres et des rebelles sur cette porte antique ; mes yeux ne pouvaient se détacher de ce monument maudit, que je supposais être d'une noble architecture et d'une merveilleuse utilité. Lorsque enfin j'en eus franchi la voûte, je me trouvai devant l'horloge de Saint-Dunstan, où deux figures de sauvages viennent frapper

les quarts. Je m'arrêtai émerveillé. Comment se lasser de voir ces monstres obligeants venir et s'en aller de quinze minutes en quinze minutes alternativement. Dans l'intervalle de leurs apparitions, n'avais-je pas là d'ailleurs une boutique de joujoux, — qui y est encore aujourd'hui sous une forme nouvelle? — Au bout d'une heure, j'étais donc encore dans ce lieu d'enchantement. Puis ce fut Saint-Paul qui s'éleva devant moi. Saint-Paul ! comment ne pas contempler, pendant une autre heure, son magnifique dôme et la croix d'or qui le surmonte ? Mon voyage aux Géants devint ainsi un assez long voyage, et je n'avançais que lentement.

A la fin, je m'introduisis dans Guildhall et me vis en présence de Gog et de Magog ! Vous devinez ma vénération pour ces deux figures colossales ; Gog et Magog me parurent d'ailleurs d'une physionomie plus bienveillante et d'un aspect plus agréable que je n'aurais cru ; mais c'étaient deux géants, deux vrais géants ! Je calculais que leurs piédestaux devaient avoir quarante pieds de hauteur environ, et je me disais qu'ils seraient eux-mêmes d'une fière taille à côté de moi s'ils en descendaient pour se promener sur les dalles du

vestibule où ils montent la garde. Je me faisais de ces deux géants la même idée que doivent s'en faire à peu près tous les enfants. Je savais bien qu'ils n'étaient que des images et qu'il n'y avait ni la chair ni le sang des hommes sous leur brillante armure; mais je leur prêtai aussi certains attributs de la vie, — comme, par exemple, le sentiment de ma présence et la faculté de la vision pour surveiller de leur regard tous mes mouvements. Étant fatigué, je me réfugiai dans le coin où est Magog pour me reposer et pour échapper à son œil soupçonneux : je m'endormis là en toute sécurité.

Je me réveillai en sursaut après un assez long somme, pensant entendre les géants rugir... mais ce n'était que le bruit de la Cité. Rien de nouveau au lieu où je m'étais endormi; rien, ni la tige de fève de Jack le tueur de géants, ni fée, ni princesse, ni dragon, pas le moindre germe d'aventure. Aussi, me sentant appétit, je me dis que je ferais bien d'aller acheter quelque chose pour revenir le manger avant de chercher fortune à l'imitation de Whittington.

Je ne fus pas honteux d'acheter un petit pain d'un penny dans la boutique d'un boulanger; mais je passai et repassai devant plusieurs gargottes sans avoir le

courage d'y entrer. A la fin, je remarquai à une fenêtre un amoncellement de saucisses cuites avec cette étiquette : « *Petites saucisses allemandes à un penny pièce.* » Je m'enhardis, ne sachant que demander, et je dis aux gens de cette boutique : « Voulez-vous, je vous prie, me vendre une petite allemande ? » Ils m'en vendirent une ; je la glissai dans ma poche enveloppée de papier, et repris le chemin de Guildhall.

Les géants étaient toujours à leur poste, faisant semblant de ne pas voir, et je m'assis dans un autre coin... Tout à coup survient un chien dressant les oreilles. C'était un chien noir, avec une tache de blanc sur un œil, les pattes mouchetées de brun, qui avait envie de jouer, se trémoussant devant moi, se frottant le museau contre mon genou, me regardant d'un œil oblique, secouant la tête, faisant comme s'il allait courir à reculons, bref, m'adressant toutes sortes d'avances et de drôleries, sans avoir peur d'être ridicule et comme s'il eût voulu relever mes esprits. Tout naturellement ce chien me rappela Whittington et son chat : « Allons, pensai-je, cela va bien ! » A mon tour je donnai des encouragements au chien en lui disant : « Gentil petit chien ! bon petit chien ! » et je

me persuadai que désormais il allait devenir mon chien pour toujours, le compagnon avec lequel je chercherais fortune.

Je puis bien avouer à présent que j'avais encore pleuré une fois ou deux depuis que j'étais perdu ; mais ici, parfaitement consolé, je tirai de ma poche la « petite allemande » et commençai mon dîner en mordant un morceau que je jetai au chien, qui ne le laissa pas tomber par terre et l'avalait comme une pilule. Pendant que j'en mâchais un second morceau pour mon compte, il me regardait, s'attendant à une nouvelle part, et moi je réfléchissais au nom que je lui donnerais : « Chance-Heureuse ! » me parut un nom expressif et en harmonie avec ma rencontre. Tandis que je me félicitais d'avoir inventé un si heureux nom, Chance-Heureuse se mit à gronder après moi d'un air assez farouche.

« — N'as-tu pas de honte ! » lui dis-je ; mais lui, sans se préoccuper de la remontrance, grondait de plus belle : La gueule humide, l'œil étincelant, obliquant la tête, il tourna une ou deux fois sur lui-même avec une menace impatiente, et soudain s'élança sur la « petite allemande, » qu'il m'arracha de la main pour s'enfuir

avec. Il ne revint pas pour m'aider à chercher fortune. Depuis ce moment-là, jusqu'à celui-ci où je suis âgé de quarante ans, je n'ai plus revu mon fidèle Chance-Heureuse.

Je me sentis bien triste... non pas tant de la perte de la « petite allemande, » quoiqu'elle fût délicieuse (j'ignorais alors tout ce qu'on dit de ces saucisses, qui seraient fabriquées avec de la chair de cheval très-poivrée), qu'à cause de la cruelle déception que m'infligeait Chance-Heureuse, car j'avais espéré qu'il serait pour moi un ami auquel il ne manquerait que la parole, et que peut-être même... Oh! oui, ce fut là une bien cruelle déception qui me fit encore pleurer, et je commençai à regretter que la dame de mes pensées ne se fût pas perdue avec moi. Je n'aurais pas été seul du moins... Mais je réfléchis qu'*elle* ne pourrait pas s'engager dans l'armée comme tambour, si j'en étais réduit là; j'essuyai mes larmes et mangeai mon pain sec. Mon pain mangé, je sortis de Guildhall et rencontrai une laitière de qui j'achetai un sou de lait. Tout à fait restauré par ce complément à mon repas, je me mis à errer dans la Cité et à chercher fortune à l'imitation de Whittington.

Lorsque je vais aujourd'hui dans la Cité, cela me chagrine, je vous l'assure, de savoir tout ce que je sais : en vérité, j'ai honte d'être si perfidement instruit. Errant dans la Cité en enfant perdu, je pensais que j'étais au milieu des marchands anglais et des futurs lord-maires. Cette idée me remplissait de vénération. Aujourd'hui, je souris en voyant la livrée sacrée de la municipalité de Londres et je m'indigne contre la corporation des aldermen, que je considère comme une des plus mauvaises bouffonneries de l'époque actuelle. J'ignorais alors le perpétuel désappointement de ceux qui vont à la Cité, soit pour un rendez-vous d'affaires, soit pour de l'argent à toucher ; j'ignorais l'histoire de ce merveilleux ami qu'on a dans la Cité, cet ami qui doit faire tant de choses pour tant de personnes, procurer une place à l'un et une place à l'autre ; terminer les comptes de vos créanciers ou de vos débiteurs, pourvoir votre fils, ou qui, lui-même, est toujours sur le point de devenir le directeur d'une entreprise par actions ou le membre influent du comité d'une compagnie d'assurances. Comment aurais-je su que ce précieux ami n'est que l'intermédiaire de ces arabes ou de ces juifs qu'on retrouve à toutes les courses de che-

vaux, et qui ne peuvent jamais vous escompter tout le montant de votre billet, mais ont toujours quelque pièce d'excellent vin de Xérès, un nécessaire de toilette et une Vénus du Titien pour parfaire la somme? Où aurais-je appris à me défier de ses confidences et à me bien garder de lui faire les miennes? Qui me l'aurait dénoncé comme un requin de terre ferme ou un mystificateur, vivant de la rareté du numéraire, de la baisse des fonds publics, de l'exportation de l'or et de la cherté des céréales? Avais-je le moindre soupçon de ce que c'était que le renouvellement d'une lettre de change, le dividende d'une faillite, les billets de circulation et autres mythes de la Cité? Non, certes, la Cité était pour moi un vaste dépôt de pierres précieuses et de lingots, de vins exquis en barriques, de balles de coton, — des fruits et des épices de l'Inde, — de l'honneur commercial et de la générosité. Tout marchand et tout banquier était pour moi un composé de M. Fitzwarren, le premier protecteur de Whittington, et de Sinbad le marin. Quand le vent était bon pour mettre le cap sur les côtes d'Afrique et que le capitaine venait annoncer son départ à ses armateurs, je croyais que la maison Smith, Payne et Smith rassemblait habituelle-

ment tous ses commis et ses domestiques (la vieille cuisinière grognon de la ballade y comprise), et les invitait à exhiber leur petite pacotille. Glyn, Halifax et C^o avaient personnellement couru de grands dangers dans la vallée des Diamants. Baring frères avaient vu des œufs de rocs et voyagé avec les caravanes ; Rothschild avait commencé sa fortune en détaillant de riches étoffes au bazar de Bagdad, et une dame voilée du harem de Sa Hautesse le kalife était devenue amoureuse de lui !

C'est ainsi que je voyageais à travers la Cité, comme un enfant dans ses rêves, admirant les marchands anglais et inspiré par une foi robuste au monde merveilleux. J'errai toute la journée avec mes illusions, de square en square, de rue en rue, de passage en passage, jetant un coup d'œil curieux à la porte des comptoirs et puis me mettant à courir, hasardant un pas timide dans la cour de l'hôtel de la Mer du Sud, m'arrêtant à l'abbaye des Vieux-Augustins, voyant partout des marchands anglais et flânant à l'étalage de toutes les boutiques. Je composais une histoire explicative de chaque lieu et j'y croyais aussi dévotement qu'à la Cité elle-même : je me souviens entre autres

que lorsque, pénétrant dans la Bourse, j'y vis ces gens en habits râpés qui se tiennent habituellement sous le tableau du mouvement des ports, je me persuadai que c'étaient des avarés qui avaient embarqué tout leur avoir pour aller acheter de la poudre d'or ou tout autre denrée précieuse, et qui attendaient que le capitaine de leur navire vint les avertir qu'il était temps de s'embarquer parce qu'il allait mettre à la voile. Je remarquai qu'ils grignottaient tous des biscuits secs et je me dis que devait être pour prévenir le mal de mer.

Je faisais vraiment un voyage délicieux ; cependant il ne produisait aucun résultat qui fût d'accord avec le précédent de Whittington. On préparait un grand dîner à l'hôtel du lord-maire : lorsque je regardai à la fenêtre grillée de la cuisine et vis les cuisiniers à leurs fourneaux avec leurs bonnets blancs, je sentis battre mon cœur de l'espoir secret que le lord-maire, la lady-maïresse ou l'une des jeunes princesses, leurs filles, m'apercevaient d'une fenêtre du premier étage et allaient envoyer un laquais à livrée pour m'engager à entrer. Rien de cela n'arriva. Je regardais toujours quand un des cuisiniers me cria :

« — Voulez-vous décamper, mon petit monsieur ! »

apostrophe qui m'effraya tellement à cause de ses gros favoris noirs, que je ne me le fis pas répéter deux fois et m'éloignai au plus vite.

Après cela, je vins à l'hôtel de la Compagnie des Indes et, pour savoir ce que c'était que cet édifice, je m'adressai à un petit garçon à peu près de mon âge qui, avant de me répondre, me fit la grimace, me tira les cheveux et se conduisit avec une discourtoisie tout à fait grossière. Cependant le directeur lui-même, sir James Hogg, aurait pu être content de mon respect pour la Compagnie des Indes : je ne doutais pas que ce ne fût l'établissement le plus étonnant de l'univers, le plus magnanime, le plus incorruptible, le plus désintéressé, le plus extraordinaire. Je savais combien un serment est chose sainte, et j'aurais juré moi-même que la Compagnie était pure comme l'or qui sort de la fournaise.

Tout en rêvant aux jeunescadets qui vont aux Indes et qui, immédiatement, sans avoir mal au cœur, fument une longue pipe qui se roule et déroule comme un serpent et va se terminer dans un grand vase de cristal, je me mis à examiner les boutiques où l'on s'équipe pour le voyage d'outre-mer. Là, je lus la liste des ar-

tibles nécessaires à un cadet qui se rend à Madras ou à Calcutta, et voyant qu'une paire de pistolets en faisait partie, je ne pus m'empêcher de penser au bonheur réservé à ces bien-aimés de la fortune. Cependant aucun marchand anglais ne semblait disposé à me prendre dans sa maison. Je n'en excepte qu'un ramoneur qui m'examina d'un air qui disait : « Ce garçon-là ferait un bon apprenti... » Mais je me mis à courir de peur qu'il ne me mit la main sur l'épaule.

Je souffris beaucoup, toute la journée, des petits polissons de la Cité ; ils me poursuivaient dans les passages ; ils m'acculaient aux embrasures des portes et en agissaient envers moi en vrais sauvages, quoique je sois bien sûr que je n'en provoquai aucun. Un de ces mauvais garnements avait dans sa poche un crayon de mine de plomb ; il m'ôta mon chapeau de feutre blanc et inscrivit sur la forme ce qu'il prétendit être le nom et l'adresse de sa mère : « MISTRESS BLORE, RUE DE LA JAMBE-DE-BOIS, QUARTIER DE LA CAROTTE-DE-TABAC, A WAPPING. » J'eus beau vouloir l'effacer, je n'y pus parvenir.

Cette dernière persécution me fit entrer dans un de ces cimetières autour des églises, alors plus communs

à Londres qu'aujourd'hui : je m'assis sur une dalle et j'eus un accès d'humeur noire, en souhaitant d'être enterré là avec l'objet de mes affections. Mais un autre petit somme, l'achat d'un gâteau et une grande affiche-tableau surtout me rendirent mon courage avec toute ma curiosité.

Je devais être dans le quartier de Goodman-Fields ou aux environs, quand cette affiche frappa soudain ma vue. L'artiste y avait figuré la scène principale d'une pièce qu'on représentait dans un petit théâtre qui n'existe plus. Je résolus de finir ma journée par le plaisir du spectacle : « Il paraît, me dis-je, qu'il faut renoncer à imiter Whittington. Après le spectacle, je demanderai le chemin des casernes, je frapperai à la porte et m'enrôlerai comme tambour! » On m'avait dit qu'il y avait nuit et jour, derrière la porte des casernes, un soldat recruteur, avec un shelling à la main, pour tout enfant qui, de lui-même ou attiré n'importe comment, acceptait ce gage de son enrôlement. Une fois reçu tambour, il ne pouvait plus se dédire à moins que le père ne le rachetât en payant 400 livres; on me l'avait dit et je le croyais comme tant d'autres choses.

Je ne saurais décrire très-exactement la façade du théâtre : je me souviens seulement qu'on en avait décoré le frontispice des initiales de Georges Roi, G. R., peintes à l'ocre jaune. Une foule faisait queue : je pris mon rang et j'attendis comme les autres l'ouverture des portes de la galerie. La majeure partie de ces curieux se composait de matelots et de gens plus vulgaires encore dont la conversation n'était rien moins qu'édifiante ; mais je ne comprenais rien ou peu de chose aux mauvaises expressions dont elle était épicée, et je pus ainsi en braver impunément l'influence funeste. Je me suis demandé quelquefois depuis s'il faudrait longtemps pour corrompre et dépraver, dans une société pareille, un enfant élevé comme je l'avais été et aussi innocent que moi.

Chaque fois que je voyais l'attention fixée sur mon petit individu, je faisais semblant de chercher des yeux quelqu'un dont j'étais momentanément séparé et d'échanger des sourires ou des signes d'intelligence avec ce protecteur imaginaire. Cela me réussit à la queue, et plus tard encore dans la salle. Je tenais ma monnaie de six pence serrée dans la main, prêt à payer mon billet, et quand les portes s'ouvrirent, je fus entraîné

comme un fêtu de paille par le courant. J'imitai, d'ailleurs, de mon mieux celui qui me précédait, et ce fut ainsi que, mon billet pris, je me trouvai sur l'escalier intérieur conduisant à la galerie où je faillis reculer en entrant, car il y avait encore peu de monde, et je crus que j'allais être précipité la tête la première dans le parterre, qui ressemblait à un gouffre béant : je me cramponnai par instinct à un banc ; mais un brave boulanger et sa femme, ayant pitié de ma peur, me tendirent la main : je me plaçai avec eux à l'un des angles du premier rang. Le boulanger était fort amoureux de sa jeune femme, qu'il embrassa plus d'une fois dans le cours de la soirée. Quant à moi, me voilà très-confortablement installé. Grâce à l'affiche et à ce que j'avais entendu raconter en faisant queue, je savais d'avance, à peu près, ce que j'allais voir au lever du rideau. Or, justement, cette connaissance anticipée me causa une horrible inquiétude que je dois expliquer. C'était une représentation à bénéfice, — au bénéfice du comique de la troupe, — un petit homme gras, à grosse tête et coiffé du plus drôle petit chapeau qu'on pût voir... — Pour gratifier ses amis du public, ce comédien avait annoncé qu'il chanterait une chanson burlesque à cheval sur

un âne, et qu'après avoir chanté il mettrait le boudet en loterie. Chaque billet de parterre et de galerie pris à la porte donnait une chance. En payant mes six pence, j'avais reçu le numéro 47. Si le numéro 47 sortait, ce serait donc moi qui aurait l'âne. C'était cette perspective qui m'effrayait au point de me causer une transpiration fébrile. Comment faire si j'allais gagner ?

J'avais déjà montré mon numéro 47 au boulanger. Il n'y aurait plus moyen de dissimuler ma bonne fortune, quand bien même mon embarras et ma confusion ne me trahiraient pas ! Je tremblai en me voyant d'avance proclamé l'heureux vainqueur, puis appelé sur la scène et condamné à y prendre possession de mon âne. Quels cris on pousserait à l'aspect d'un si petit garçon ! Puis, comment conduirais-je l'animal qui, certainement, refuserait de marcher ? Et s'il se mettait à braire ! Et s'il se mettait à ruer ! Je me voyais sur son dos, et lui, obstiné à ne pas bouger, s'acculant à la porte du théâtre : mais supposé qu'il consentit à se laisser conduire, qu'en faire ? dans quelle écurie le loger ? comment le nourrir ? C'était déjà bien assez de m'être égaré moi-même ; mais être égaré avec un âne... C'était là une calamité qui m'épouvantait...

Cette préoccupation m'empêcha de jouir de la première pièce comme j'en aurais pu jouir; quelle admirable pièce, cependant, un drame maritime! La mer sur la scène, la mer avec un vaisseau de guerre, un vrai vaisseau, comme disait l'affiche! La vague se soulevait soudain! Quel spectacle imposant! Si j'avais pu oublier la loterie, comme j'aurais partagé la terreur de la tempête avec les matelots! mais la terreur de l'âne l'emportait encore dans mon imagination. Ces braves gens étaient dans une agitation incessante, armés de porte-voix pour appeler au secours, et de télescopes pour voir si le secours ne venait pas. Le navire était réellement en grave péril, d'autant plus qu'il m'était bien permis de soupçonner le pilote de trahison, lorsque je le vis moi-même arracher le grand mât de ses propres mains tout en criant : « Nous sommes perdus! au radeau! au radeau! le tonnerre a frappé le grand mât! » et c'était lui qui jetait le grand mât par-dessus bord! Il y avait, sur cet infortuné navire, un bon matelot et un mauvais matelot : le bon matelot était bien bon, et il finissait par être heureux; le mauvais matelot était bien méchant, et il finissait par se précipiter dans l'Océan du haut d'un rocher curieux qui ressemblait assez

à un escalier...; je tremblai et je pleurai à chaque péripétie de la catastrophe; mais je voyais toujours l'âne à travers mes larmes.

Le moment vint où les violons de l'orchestre jouèrent l'air de la chanson burlesque, et le redouté baudet, ferré à neuf, comme je le devinai au bruit de ses pieds sur les planches, parut avec l'acteur comique sur son dos. Il était décoré de rubans (c'est l'âne que je veux dire); comme il persista de tourner la queue vers les spectateurs, le comédien descendit, remonta, et, se mettant en selle le visage de notre côté, chanta trois fois sa chanson, applaudi à faire crouler la salle. Mon anxiété était loin de se calmer, et elle parvint à son paroxysme quand deux hommes du parterre, tout souillés de la boue des rues, furent invités à surveiller le tirage de la loterie. Pendant que tout le monde les saluait d'un éclat de rire, moi je leur aurais volontiers crié : « Ayez pitié de moi, et ne laissez pas sortir le numéro 47, je vous en conjure ! »

Mais je fus bientôt tiré de peine; car à l'énoncé du numéro gagnant répondit un individu assis derrière moi, en veste de laine et en cravate jaune, qui, avant qu'éclatât la tempête, avait mangé deux soles frites

avec plein sa poche de noisettes! il s'ouvrit un passage et alla prendre possession de son lot; cet individu avait paru reconnaître l'âne dès son entrée en scène, et s'intéresser particulièrement à son rôle, comme s'il eût contribué à le dresser, l'encourageant même à demi-voix quand il avait l'air de faire quelque surprise : « Attention, mon ami Moke! » lui disait-il, comme je pouvais l'entendre distinctement, placé comme il était, la tête penchée sur mon oreille. Je soupçonne que ce fut encore d'accord avec l'âne que celui-ci le jeta par terre quand il voulut l'enfourcher pour la première fois, ce qui excita un éclat de rire universel dont je pris ma part franchement. Après cette incartade, l'animal se laissa docilement emmener, et notre ânier revint s'asseoir, dans l'entr'acte, sur son banc de la galerie, où il jouit, comme tout le monde, du reste de la représentation.

A mon tour, parfaitement rassuré, je goûtai vivement tout ce qui suivit, les chants et la danse; car il y eut un ballet dont les danseuses étaient les unes enchaînées, les autres couronnées de roses, et, parmi elles, la plus divine petite créature, qui fit même un peu pâlir la dame de mes pensées. Dans la pièce finale, elle reparut

en petit garçon. Ce petit garçon avait beaucoup d'ennemis et beaucoup de défenseurs, qui se livraient, à son sujet, d'éternels combats. Je crois me rappeler qu'un vieux baron voulait le noyer, et qu'il en fut empêché quatre fois : la première par l'acteur comique ; la seconde par un spectre ; la troisième par un chien de Terre-Neuve ; la quatrième par le son d'une cloche ! Le baron était un de ces tyrans qui sont sûrs d'aller en enfer, et il y alla au milieu d'une pluie d'étincelles. Les lumières se trouvèrent éteintes quand cette explosion fut terminée... Il me sembla que tout le spectacle, — vaisseau, âne, acteurs, danseuses et la divine petite créature, — n'avait été aussi qu'un merveilleux feu d'artifice qui venait de s'évanouir, ne laissant plus autour de moi que ténèbres et poussière.

Il était tard quand je regagnai les rues ; point de clair de lune, point d'étoiles, et la pluie tombait à grosses gouttes. En me dégageant de la foule, qui se dispersa rapidement, je me sentis isolé ; le méchant baron et le spectre m'auraient fait peur s'ils m'étaient apparus alors... Pour la première fois depuis le matin, mon cœur s'attendrit sincèrement au souvenir de ma couchette et des visages amis de la maison paternelle. Pen-

dant le jour, j'avais pu ne pas trop penser au chagrin causé par mon absence, j'avais même oublié ma mère. Je n'avais songé qu'à me tirer d'affaire de mon mieux, qu'à réaliser mon petit roman, et à aller chercher fortune... Maintenant, je pleurais, je criais : « Oh ! je suis perdu ! » Comment, avec la conscience de cette faiblesse, aurais-je pu persister dans mon projet de m'enrôler sous les drapeaux du roi ? J'abandonnai donc l'idée de demander le chemin des casernes, ou cette idée m'abandonna, et je me mis à courir tout troublé jusqu'à ce que je trouvasse un watchman dans sa guérite. La police de Londres, en ce temps-là, était encore confiée à ces veilleurs de nuit, armés d'une lanterne et d'une crécelle, qui s'en allaient par les rues, criant l'heure et ramassant les ivrognes, quand ils n'étaient pas ivres eux-mêmes. Heureusement celui auquel je m'adressai ne l'était pas. Ce vénérable vieillard me conduisit au poste le plus voisin... Il serait plus exact de dire que je l'y entraînai moi-même ; car, lorsque je me souviens de nos deux figures se suivant à travers la pluie, je crois que nous aurions pu servir à composer le pendant de cette vignette où l'on voit l'Enfance guidant les pas de la Vieillesse. Mon watchman avait une effrayante toux

dont chaque accès le forçait de s'appuyer contre la muraille. Nous arrivâmes ainsi, de halte en halte, au corps de garde de cette police cacochyme, salle décorée de crécelles et de manteaux. Il y régnait une chaleur assoupissante. Quand j'eus répondu à l'interrogatoire du chef de poste, et qu'il eut envoyé un de ces paralytiques messagers pour découvrir et prévenir ma famille, je ne tardai pas à m'endormir auprès du feu... Je me réveillai dans les bras de mon père.

Telle est l'histoire exacte et littérale des aventures de l'enfant perdu, c'est-à-dire les miennes. On prétendait que j'étais un enfant bizarre, et je suppose qu'on avait raison. Peut-être me trouve-t-on encore un homme bizarre...

Ombre de Quelqu'un, pardonne-moi l'inquiétude que je dus te causer! Toutes les fois que je passe sous le lion de l'hôtel Northumberland, je crois te voir encore allant et venant, refusant d'être consolé. Je me suis égaré plusieurs fois depuis ce temps-là dans ma vie, et plus loin, hélas! Puissé-je n'avoir pas causé à d'autres le chagrin que tu éprouvas ce jour-là à cause de moi!

Non-seulement dans l'esquisse qui précède, mais encore dans une foule d'articles et de livres anglais, il est continuellement fait allusion à la légende ou à la ballade de Richard Whittington. Nous croyons donc que nos lecteurs nous saurons gré de leur donner cette histoire traditionnelle, extraite de la légende et de la ballade populaire.

WHITTINGTON ET SON CHAT

Au-dessus de la porte de Newgate, la prison de Londres, on voyait encore il y a quelques années un bas-relief qui représentait un lord-maire avec un chat à ses pieds. Cette sculpture, du commencement du quinzième siècle, faisait contraste au blason des princes et des chevaliers de la même époque, l'un avec un lion royal, l'autre avec un noble levrier; mais le peuple de Londres n'en saluait pas moins respectueusement le chat de Newgate; et aujourd'hui que la pierre, usée par les siècles, laisse à peine deviner les figures de ces armoiries populaires, une ballade célèbre encore Whittington et son chat; le chat, parce qu'il enrichit son maître, et celui-ci parce qu'il se montra digne d'être

riche, en dotant son pays d'établissements charitables ou utiles.

Vers la fin du quatorzième siècle, un chevalier du comté de Lancastre ruiné dans les guerres d'Édouard III, sir William Whittington, mourut en recommandant un orphelin à la générosité de ses parents et de ses amis; mais sir William avait oublié que les parents et les amis des chevaliers qui meurent pauvres ne sont ni généreux ni en grand nombre. Le petit Dick ou Richard, son fils, n'en trouva bientôt plus qui voulassent le reconnaître, et surtout le nourrir. Sans pain et sans asile, errant sur le grand chemin, il vit passer une charrette de roulier qui allait à Londres, et, se rappelant tout ce qu'on lui avait dit de la splendeur de cette capitale, persuadé que là où il y avait tant de riches palais et de banquets royaux il y aurait bien un gîte et un morceau de pain pour l'enfant d'un officier ruiné au service du roi, il supplia le roulier de lui permettre de suivre à pied sa lourde voiture. Cet homme le lui permit très-volontiers, le laissa même de temps en temps monter sur ses ballots de marchandises, et comme le petit Richard sut se rendre utile en veillant à la garde des chevaux pendant que le roulier entraît

au cabaret ou s'arrêtait un moment de trop avec une connaissance, il fut nourri sans frais jusqu'à Londres, où ils arrivèrent un soir à la nuit tombante.

Richard dormit encore cette nuit sur la charrette, espérant bien se réveiller le lendemain citoyen de la grande ville, c'est-à-dire bon bourgeois pour le moins comme les autres, et non plus le pauvre orphelin d'un pauvre village d'une province située à cent longues lieues du soleil de la cour. Le lendemain, Richard, sans penser à déjeuner, se mit à parcourir les rues de Londres, ouvrant de grands yeux chaque fois qu'il faisait une halte, tantôt pour admirer ce qu'il n'avait jamais vu, tantôt pour se laisser inviter à entrer dans les maisons qui lui paraissaient si hautes et si vastes. Mais quand il eut bien couru ainsi, sans qu'on fit attention à lui dans cette foule d'allants et de venants, le pauvre Richard, à demi mort d'admiration, de faim et de lassitude, fut trop heureux d'imiter un autre enfant plus déguenillé que lui, de tendre la main et de recevoir l'aumône de quelques sous, avec lesquels il acheta de quoi faire ses quatre repas à la fois; puis, la nuit survenant, il se coucha sur un banc, et dormit peut-être mieux... que ceux qui le laissèrent à leur porte; cepen-

dant ses rêves, s'il en fit, ne furent plus aussi dorés que ceux de la veille.

Le second jour et le troisième, Richard continua son voyage dans Londres, de plus en plus triste, presque découragé, et forcé encore de s'étendre le soir sous les gouttières d'une de ces maisons, dans les vastes appartements desquelles il lui semblait qu'il tiendrait si peu de place, si on daignait seulement lui dire d'entrer. Cette fois même il se vit disputer son lit de pierre par une servante de mauvaise humeur, qui, l'apercevant de la fenêtre de sa cuisine, le traita de petit fainéant, et le menaça, s'il ne se retirait, de lui verser sur la tête le contenu de son écumoire.

— Doucement, bonne dame, dit le pauvre orphelin un peu effrayé, je suis bien habitué à la pluie du ciel et à la rosée du matin, mais pas encore à l'eau bouillante.

Cette réponse fut entendue du maître de la maison, qu'elle fit sourire. C'était un riche marchand, M. Fitz-waren, qui, s'interposant entre la cuisinière maussade et l'enfant ainsi repoussé, le questionna, s'amusa de sa naïveté, lui dit d'entrer, et lui fit servir à souper. La servante gronda bien encore, mais entre ses dents, et

fut forcée, le souper fini, de donner un lit à notre orphelin, qui lui pardonna de grand cœur, se croyant enfin arrivé à ce droit de cité dans Londres, objet de sa petite ambition. Le lendemain, M. Fitzwaren lui demanda ce qu'il savait faire, comment il pourrait se rendre utile, et autres questions qui l'embarrassèrent un peu. Il ne put offrir que sa bonne volonté. Le marchand ne le garda pas moins chez lui, et le traita avec bienveillance; mais Richard se trouva le souffre-douleur de la maison. Sous prétexte qu'il n'était bon à rien, chacun cherchait à l'utiliser dans sa sphère, même la cuisinière, tout en le traitant de fainéant. Richard comprit qu'il n'échapperait à ce tyran de la cuisine qu'en se rendant propre à figurer dans le comptoir de M. Fitzwaren. Il fit sa cour comme il put à un vieux commis; puis, quand il crut lui avoir inspiré de l'intérêt, il lui demanda comme faveur des leçons de lecture et d'écriture que le vieux commis ne lui refusa pas.

Un soir il y eut grand tumulte dans la maison; chacun courait à travers le jardin; on entendait pleurer miss Alice, fille de M. Fitzwaren, et tous les yeux étaient fixés sur les branches d'un grand tilleul, où s'était perché un perroquet. L'oiseau malin riait, disait

par dérision tout ce qu'il savait, et semblait se moquer de tout ce monde, qui désespérait de le rattraper; — c'était le perroquet de miss Alice qui venait de s'envoler, plutôt par une espièglerie de perroquet malicieux que pour s'enfuir; car ces oiseaux, fantasques et gourmands, s'accoutument bientôt des douceurs de la captivité, et préfèrent leur bâton et leur cage à la vie errante et incertaine de l'air. Richard n'hésita pas; il se mit à grimper à l'arbre. Il ne redescendit qu'avec le prisonnier, qu'il ne lâcha pas malgré plusieurs morsures. Miss Alice fut touchée de cet acte de dévouement pour elle, et, voulant remercier Richard, lui donna un beau shelling tout neuf.

Qu'en fit Richard? — Lorsque, couché sur une meule de foin ou sur un banc, Richard rêvait autrefois qu'on devait bien mieux dormir dans une grande et belle maison couverte en tuile ou en ardoise, il ne se doutait pas que la partie du logis qu'il était destiné à habiter d'abord, le grenier, avait quelquefois l'inconvénient de servir de refuge aux rats; or, dans le grenier où était relégué Richard, ces animaux incommodes faisaient toutes les nuits un sabbat infernal qui troublait souvent son sommeil. Avec le shelling de miss Alice,

Richard acheta un jeune chat qu'on lui vanta comme de bonne race, et qui, en effet, devint en peu de temps un rival de Rominagrobis, de Grippeminaud et de tous les chats que notre fablier la Fontaine a immortalisés dans ses vers. Avec ce fidèle et brave allié pour compagnon de mansarde, Richard dormit tranquille désormais.

Cependant, quelque temps après, M. Fitzwaren rassembla tous les gens de sa maison ; il était sur le point de faire faire un voyage de long cours à l'un de ses navires ; et, selon un antique usage, voulant que tous ceux qui le servaient eussent une part dans ses chances, il les invita à remettre chacun sa petite pacotille au capitaine. Comme le vaisseau devait visiter les îles d'Afrique peuplées par des habitants encore sauvages, le moindre objet pouvait avoir sa valeur. Les uns remirent des aiguilles, les autres des couteaux et des verroteries que les bons sauvages préféraient dans ce temps-là aux perles fines et aux diamants de leur pays. Mais quand ce fut le tour de Richard Whittington, honteux d'avouer qu'il ne possédait rien que son chat, et poussé par un petit mouvement d'ambition, il remit au capitaine la pauvre bête comme marchandise de pacotille. Ce fut à

qui rirait le plus haut; mais M. Fitzwaren s'était fait une règle de laisser tous ses gens faire le commerce comme ils l'entendaient. « Qui sait! » dit-il, et il voulut que le capitaine mit le chat de Richard à son bord.

Le lendemain, chacun riait encore de l'idée du pauvre Dick; il n'y avait que lui qui ne riait pas; il pleura même, en s'apercevant qu'il s'était séparé de son meilleur ami. Il éprouvait un regret si vif, que, quoiqu'il fût déjà reconnu capable d'être commis chez M. Fitzwaren, apprenant que le navire était retenu à Gravesend, dans la Tamise, il résolut d'aller s'embarquer lui-même pour tenter la fortune avec son chat. Il ne dit rien à personne; son paquet fut bientôt fait, comme on pense, et il partit de grand matin, espérant que le capitaine le recevrait comme mousse. Cet instinct de la mer et des voyages, naturel aux Anglais, était bien pour quelque chose peut-être dans cette résolution d'aller rejoindre un chat. Dick marcha lestement jusqu'à Halloway; mais là il s'assit sur une pierre, qu'on appelle encore la pierre de Whittington, et il éprouva cette tristesse sans laquelle riches ou pauvres ne quittent jamais leur pays. — Qui sait, pensait-il, où va me conduire ce vaisseau? il y a plus loin de

Londres aux îles sauvages que de Lancastre à Londres ; je ferais peut-être mieux de laisser mon chat où il est. — C'était le jour de la Toussaint. En ce moment les cloches de l'église de Bow donnèrent le signal de la fête aux autres cloches de Londres, et, dans le carillon, Richard entendit distinctement ces mots :

Di-din-don, di-din-don,
 Courage Whittington,
 Di-din-don, di-din-don,
 Tu seras maire de London !

— Je serai maire de Londres ! se dit Richard ; voilà qui m'encourage à partir ; pour être maire de Londres, il faudra bien que je revienne, et que je revienne riche. La fortune m'appelle loin ; mais si les honneurs m'attendent ici, qu'importe ? le voyage sera heureux ; merci, bonnes cloches !

Di-din-don, di-din-don,
 Courage Whittington,
 Di-din-don, di-din-don,
 Tu seras maire de London !

Et Richard se mit à courir ; puis, quand il fut essoufflé, il ralentit le pas, mais sans cesser d'aller en avant, comme quelqu'un qui croit à une étoile.

Arrivé à Gravesend, il fut agréé par le capitaine et caressé par son chat, qui avait déjà fait son métier dans la soute aux provisions.

Le vaisseau mit à la voile le lendemain et parcourut les mers pendant une année ou deux, jusqu'à ce qu'il abordât une île de Barbarie où il se faisait des échanges fort avantageux; car dans cette île on trouvait une poudre d'or, et les habitants payaient en cette monnaie tout ce qui leur était apporté d'Europe. Mais cette fois, au lieu de recevoir un accueil hospitalier, le capitaine vit venir dans sa pirogue le roi noir lui-même, qui s'excusa de ne pouvoir laisser entrer le vaisseau anglais dans la baie. Il faut vous dire que, quelques années auparavant, un navire européen avait, sans le savoir, importé dans cette île un cruel fléau. Deux rats s'étaient échappés du navire à terre, et y avaient pullulé au point de menacer d'une famine les habitants, qui ne savaient comment se délivrer de ces hôtes incommodés et voraces.

Le roi fut donc indifférent à tout ce que lui offrit le capitaine, jusqu'à ce qu'on lui montrât, en désespoir de cause, le chat de Richard. Dès que Sa Majesté sauvage sut à quoi servait un chat dans les maisons d'Eu-

rope, il s'écria que là d'où lui était venu le mal le ciel lui envoyait un remède, et il découvrit aux Anglais le sujet de sa défiance et de sa mauvaise grâce. Le roi eût acheté à tout prix le précieux animal ; mais Richard, moitié affection, moitié esprit de commerce, ne voulut pas le vendre ; il s'engagea seulement à faire le tour de l'île en se contentant d'une petite prime d'or pour chaque rat qu'étranglerait *Puss* ; — c'est le nom qui en anglais répond à *Minet*. Le marché fut conclu ; le vaisseau entra dans la baie, Richard descendit à terre, et commença son expédition par le palais du monarque. Ce fut un carnage horrible que fit *Puss* dans chaque maison ; je ne vous dirai pas combien de rats lui passèrent par les dents , parce qu'on ne s'amusa pas à les compter ; mais il ne quitta pas l'île sans emporter une tonne pleine d'or, et, en faveur de la promesse que fit le capitaine au roi de lui apporter une centaine de chats à son prochain voyage, toute la pacotille du navire fut achetée par Sa Majesté noire les yeux fermés.

A quelque temps de là, M. Fitzwaren était tranquillement assis à table avec sa fille, lorsqu'on frappa à la porte ; c'était le capitaine, accompagné de Richard. M. Fitzwaren commençait à s'inquiéter de ne pas avoir

de nouvelles de son navire, qui n'était jamais resté si longtemps en mer ; et quant à Richard, on ignorait ce qu'il pouvait être devenu depuis sa disparition. M. Fitzwaren eut même quelque peine à le reconnaître. Plus d'une année d'absence en avait fait presque un homme ; et avant de se rendre de Plymouth à Londres, il s'était donné un bel habit qui faisait ressortir avantageusement sa taille. Par modestie toutefois, il se fit encore annoncer comme le petit Dick. M. Fitzwaren fut enchanté de le revoir, ainsi que miss Alice, et quand le bon négociant vit la tonne d'or : « Mon enfant, lui dit-il, vous êtes plus riche que moi. — Non pas, dit Richard, je sais trop bien ce que je vous dois, et je veux payer ma dette : ces richesses vous appartiennent. — Mon ami, dit M. Fitzwaren trop honnête pour abuser de cette reconnaissance naïve, en donnant tout, tu es ingrat envers quelqu'un. » — Richard rougit. — « Je veux dire envers ton chat, continua M. Fitzwaren en souriant. — Ah ! reprit Richard, oublierai-je donc que c'est avec l'argent dont me fit présent miss Alice que j'achetai la pauvre bête ? — Monsieur Richard, dit miss Alice rougissant à son tour, vous l'aviez bien gagné ; vous auriez pu vous casser

un bras, ou vous tuer même en montant à l'arbre, au lieu de me plaindre et de crier tranquillement au perroquet de redescendre.

» — Enfin ! dit Richard qui ne voulait pas être refusé, si nous partageons ? » Et en parlant ainsi, il ne regardait plus Alice avec l'air d'un pauvre enfant recueilli par la charité, mais avec cette timidité plus courtoise que honteuse d'un jeune homme qui se sent digne par le cœur et la naissance des réparations tardives que lui fait la fortune.

« — Ma foi, dit M. Fitzwaren, je ne vois qu'un moyen d'arranger cela ; je prends l'or de Richard, je le verse dans ma caisse ; mais, à compter de ce jour, Richard est associé à toutes mes affaires. » L'arrangement fut ainsi conclu. Richard fit des cadeaux à tout le monde, même à la cuisinière grondeuse, mais surtout au commis qui lui avait appris à lire. Aussi personne ne s'avisa d'être jaloux. Dick, désormais M. Richard Whittington, se vit saluer comme s'il eût toujours été riche, et son chat fut caressé comme la perle des chats. Le chat botté du marquis de Carabas n'avait pas mieux fait pour son maître. On eût dit que Puss comprenait son importance, à lui voir faire le gros dos et

l'érissier sa fourrure quand on l'appelait familièrement. Ce ne fut plus, il est vrai, un chat de grenier et de gouttières, mais un chat de salon, le Benjamin de miss Alice, qui le caressa tant que son perroquet en serait mort de chagrin, si Richard, à son tour, n'avait rendu à l'oiseau toutes les caresses que prodiguait Alice à l'heureux matou.

Quelques années se passèrent encore, et la poudred'or, qui se fût en allée comme à travers un crible si Richard était resté oisif, se fit or monnayé, qui doubla de valeur par le travail de Richard. Un jour, M. Fitzwaren le fit venir avec Alice et leur dit : « Mes enfants, c'est assez être frère et sœur ; me voilà vieux, je veux vous marier avant que de mourir, » et il les maria. Ce jour fut le plus beau de la vie de Richard, car le petit ambitieux s'était dit, la première fois qu'il avait vu Alice, que si jamais il était riche, il la demanderait pour femme. Tous ses vœux étaient réalisés. Alice embrassa son père comme une fille qui obéit avec plaisir. La noce fut brillante. Le chat, devenu un peu vieux, y eut cependant une place d'honneur. Cette année-là, on en a conservé la date, c'était en 1360, Richard Whittington fut nommé aussi shérif de Londres, et, l'année d'après,

il fut lord-maire, comme les cloches le lui avaient promis. Les cloches sonnèrent tous leurs carillons le jour de l'installation à Guildhall, et le chat eut part au triomphe dans le beau carrosse de la municipalité. — Au bout de deux ans, Puss mourut, et fut précieusement empaillé. En sa qualité de premier magistrat de la capitale, Richard Whittington donna un grand banquet au roi Henri V, qui revenait victorieux dans son royaume. Richard Whittington, en homme qui sait le bon usage de l'argent, avait prêté au roi une somme considérable pour ses guerres ; et, quand le monarque voulut la lui rendre, il en jeta au feu les billets en sa présence. Les banquiers de nos jours n'en agissent point ainsi, mais ils n'en sont que plus généreux, parce qu'aujourd'hui ce n'est plus seulement un roi, mais deux, mais trois, mais tous qui ont besoin d'emprunter, et il faut bien les obliger les uns après les autres. Quoiqu'il en soit, Richard Whittington et sa femme vécurent fort heureux, laissant une postérité riche comme eux, et qui perpétue leur reconnaissance pour le chat en le portant figuré dans leur blason.

PETIT BONHOMME VIT ENCORE

ou

CENT CINQUANTE ANS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

Le 22 du mois d'août de l'an de grâce 1485, date mémorable, une pauvre femme, partie la veille de la ville de Leicester, cheminait à pied, tenant à la main un paquet de hardes pliées dans un mouchoir, et portant sur son dos un petit enfant de trois ans, fixé à ses épaules au moyen d'une courroie. De distance en distance ils rencontraient des détachements d'hommes armés, dont la marche rapide indiquait qu'il s'agissait d'une grave affaire.

« Où allez-vous donc ainsi ? demanda la pauvre femme, sa curiosité l'emportant sur la peur.

— Passez votre chemin et retenez votre langue ! »
répondit un des soldats.

La pauvre femme remarqua un sergent qui lui parut devoir être plus communicatif, et elle réitéra sa question. Le sergent fut plus courtois en effet.

« Où nous allons, ma brave femme? eh ! par Dieu, nous allons nous battre. Le prétendant Richmond marche sur Londres, et Richard nous conduit en personne pour lui couper le chemin. »

Richmond ! Richard ! la pauvre femme ne connaissait ni Richard ni Richmond. Il n'y avait pas en ce temps-là de journal pour aller semer dans le plus humble village les nouvelles publiques. Elle continua bravement sa route jusqu'à ce que, arrivée aux abords d'une grande plaine, elle vit deux armées rangées en bataille. C'était la plaine de Bosworth. Impossible à la pauvre femme de la traverser, quand déjà les deux partis en venaient aux mains. Trop lasse pour faire un détour, elle s'arrêta et fit halte à l'ombre d'un gros buisson d'aubépine qui bordait un fossé. Après avoir bien recommandé à l'enfant de ne pas s'écarter d'elle, la mère le mit sur ses jambes. Ils assistèrent alors tous les deux à une des grandes scènes de l'histoire, spec-

tateurs parfaitement désintéressés, et qui auraient pu la raconter avec une rare impartialité, s'ils avaient pu la comprendre et savoir précisément de quoi il s'agissait. Ce ne fut pour eux qu'une suite de mouvements en sens divers, de chocs sanglants, de cris d'alarme, d'ardents hurrahs ; puis tout à coup ils virent accourir de leur côté un fugitif. Cavalier et cheval auraient eu besoin de se reposer, mais ils étaient poursuivis. L'homme ayant jeté quelque chose dans les hautes branches du buisson où la mère et l'enfant s'étaient blottis, il piqua sa monture de l'éperon et disparut au galop.

« Tommy, qu'est-ce que ce cavalier a jeté là ? demanda la pauvre femme.

— Mère, balbutia le marmot, je crois que c'est le beau chapeau qui coiffe saint Thomas dans l'église de Leicester.

— Tommy, ne pourrais-tu pas le reprendre ?

— Si fait bien, mère, si vous voulez me tenir en l'air pour que je puisse y atteindre... — Le voilà, mère ! »

Mais à peine l'enfant avait-il saisi de ses deux petites mains le prétendu chapeau de saint Thomas, que survenait un gros de cavaliers. L'un d'eux sautait à bas

de son cheval et, s'élançant impétueusement vers le buisson, arrachait à l'enfant sa prise précieuse.

« La couronne d'Angleterre ! par Notre-Dame ! » s'écria-t-il.

Et allant fléchir un genou devant un autre cavalier, au teint pâle et plombé, qui avait aussi mis pied à terre :

« C'est moi qui ai l'honneur de la remettre à Votre Altesse, » dit-il.

L'autre cavalier sourit et répondit : — « Stanley, vous savez si mon front en est digne ! »

Et, ce disant, il inclinait sa tête, dépouillée de son propre casque.

Lord Stanley mit donc la couronne sur ce front si résigné d'avance aux grandeurs de la terre, et, l'instant d'après, une grande acclamation retentit dans la plaine.

« Vive le roi ! vive le roi Henri ! »

Ainsi fut couronné le vainqueur de Richard III, le roi Henri VII.

La femme, à ce spectacle, commençant à comprendre quel trésor venait de lui échapper, se mit à crier :

« O roi ! ne m'oubliez pas ; car c'est mon petit Tommy

qui avait trouvé ce beau chapeau avant qu'on le mit sur votre tête.

— Est-ce la vérité, mon petit homme ? demanda Henri, trop heureux pour s'offenser facilement.

— Par saint Thomas ! oui, messire, reprit Tommy dans son jargon enfantin.

— En ce cas, messeigneurs, dit Henri, débutant avec ce mélange d'économie et de générosité qui signala son règne, je dois avoir recours à vous pour indemniser l'enfant. »

Les compagnons du prétendant victorieux étaient déjà des courtisans empressés de devenir les créanciers du nouveau roi : on jeta de tous côtés des bourses dans le tablier de la pauvre femme.

Le monarque et les seigneurs se retiraient :

« Encore quelque chose, dit la pauvre femme ; on m'a assuré, dans le comté de Shrops, que le roi guérissait les écrouelles rien qu'à les toucher... Que Votre Altesse touche donc mon petit Tommy, car il mourra de ce mal, si votre main royale ne l'en délivre. »

Henri ne pouvait se refuser à entrer ainsi dans les attributions de sa dignité nouvelle. Moitié plaisantant, moitié sérieux :

« Veux-tu être guéri, mon garçon ? dit-il.

— Par saint Thomas ! oui, » balbutia Tommy.

Le roi le caressa sous le menton : l'opération était complète.

L'enfant, avons-nous dit, n'avait que trois ans ; mais son visage était déjà ridé et couturé des cicatrices de ce mal, nommé le mal du roi. Il avait l'air prématurément vieux, et, quoique bégayant encore, son jargon dévot et les invocations fréquentes à son patron attestaient qu'on l'avait accoutumé à l'idée d'une fin prochaine. Très-petit, très-faible sur ses jambes, il remonta sur le dos de sa mère, s'y laissa de nouveau attacher avec la courroie, et ils se remirent en route vers le Shropshire. Les poches de la pauvre femme étaient si bien garnies, qu'elle n'avait jamais trouvé son fardeau plus léger... Elle se sentait riche ; aussi à peine aperçut-elle le clocher de son endroit que, dans son exaltation, elle se jeta à genoux ; et comme l'enfant qui s'était soulevé au-dessus de ses épaules fut surpris par cette prosternation soudaine, il sauta ou plutôt tomba violemment sur le sol, où il resta étourdi.

« Tommy, dit la mère, peu sensible de sa nature et plus occupée du trésor qu'elle portait dans sa poche

que de celui qui faisait une telle culbute par-dessus sa tête, Tommy ! mon petit bonhomme, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Si tu joues ainsi à saute-mouton avec ta mère, tu ne jouiras pas longtemps de notre bonne fortune... Et bien ! tu ne réponds pas?... Serais-tu déjà mort ?

— Non, non, mère, répondit Tommy ; par saint Thomas ! *petit bonhomme vit encore !*

— A la bonne heure, dit la mère en le relevant, mais tu n'iras pas loin, si tu continues. Tu n'as pas la chance, mon garçon : un coup de pied d'âne t'a presque rendu boiteux ; tu t'es brisé une ou deux côtes ; tu as eu une coqueluche qui t'a laissé au moins un poumon malade, et le mal du roi (fasse Dieu qu'il t'ait touché de sa bonne main !) non-seulement t'enlève l'appétit, mais encore le sommeil. Tâche d'avoir un peu plus de soin de toi pendant le peu de jours que doit durer ta triste vie.

— Par saint Thomas ! dit le petit invalide, mère, je ne suis pas mort encore ; mais aidez-moi à remonter sur vos épaules, mère, car je veux mourir dans ma couchette ; et, si vous me trouvez si malade, retournons vite au logis. »

Tommy ne mourut ni de cette chute, ni des suites de ses écrouelles, ni de sa coqueluche, ni de quelques autres accidents. Il survécut même vingt ans à la bataille où étaient morts tant de nobles seigneurs. Vingt ans après, il avait toute sa taille, ce qui n'est pas beaucoup dire, et il se portait assez bien, malgré son air délicat. Sa mère le précéda dans le tombeau, et comme, avant de fermer les yeux, elle lui indiqua entre une solive et le chaume du toit la cachette où elle avait dérobé à tous les curieux la rançon de la couronne d'Angleterre, il se trouva assez riche pour vouloir rester indépendant et oisif. — Indépendant et oisif, il fit nécessairement quelques folies, celle, entre autres, de devenir amoureux.

Il rencontra un soir, revenant de la fontaine du village, à travers la prairie, une fille jeune, fraîche, avenante, et trouva que ce n'était pas à tort que, dans tout le canton, chacun la proclamait *la belle blonde*. Elle se nommait Suzanne Proddy, et Tommy se dit en lui-même : Voilà celle que j'aimerai.

Ce fut aussitôt fait que dit, et, ne croyant pas avoir de temps à perdre, il ne remit pas sa déclaration au lendemain.

« Bonsoir, Suzanne Proddy ! Par saint Thomas ! que vous êtes belle ! Voulez-vous m'accorder la faveur d'un baiser à compte sur le mariage ?

— Tommy le mauvais plaisant, arrière, s'il vous plaît. Y pensez-vous ? Si je vous voyais près du cimetière, je vous prendrais pour un mort, tant vous êtes pâle. Que vous ferait un baiser, je vous prie ?...

— Il me ressusciterait peut-être, répliqua Tommy.

— Pour longtemps ?

— Non, non, soyez tranquille, j'ai la poitrine trop faible. Si vous voulez de moi, je puis, au bout de l'année, faire de vous une veuve riche.

— C'est tentant, monsieur Tommy, dit Suzanne en riant, et je vous promets d'y réfléchir. En attendant, écartez-vous, je vous prie, ou je vous arrose avec l'eau de ma cruche.

— Bonsoir donc, belle Suzanne ; je n'aimerai jamais que vous. »

Et il laissa passer Suzanne Proddy, puis se dit tristement :

« Je ne puis lui en vouloir, et je mourrais avec trop de regret après avoir joui d'un an de bonheur avec une si charmante créature. Ce serait mal à moi d'en faire

une garde-malade. Le docteur ne me l'a pas dissimulé : je n'ai ni le cœur assez calme, ni le foie assez libre, ni la moelle épinière assez saine pour qu'une grosse maladie ne m'enlève pas au premier jour. On ne guérit pas deux fois d'un lumbago comme celui qui m'a perclus à peu près tout l'hiver, ni d'une fièvre comme celle qui m'a tenu des semaines au lit ce printemps. Je suis menacé à la fois d'un anévrisme, d'une néphrite et de je ne sais combien d'infirmités mortelles. Je resterai fidèle à Suzanne jusqu'à la mort, mais je ne l'épouserai pas, dût le miracle grâce auquel je vis se prolonger au delà des probabilités que m'a si franchement expliquées le docteur. »

Vingt ans s'écoulèrent encore sans que le miracle eût cessé : pendant ces vingt ans Tommy fut un catalogue ambulante de toutes les infirmités humaines. Il était resté fidèle à son unique amour, quoique Suzanne Proddy eût abandonné le village natal, en devenant la femme de Dodger, le meunier de Wakefield, et eût oublié Tommy, « le mauvais plaisant, » comme elle l'avait appelé quand il lui avait proposé le mariage. Son image brillait seule à ses yeux, au milieu des maux et des souffrances de son existence, vrai soleil

qu'il entrevoyait derrière les plus sombres nuages. Jamais il ne négligea de s'informer de tout ce qu'elle faisait ; quand on parlait d'elle de loin en loin, Tommy était tout yeux et tout oreilles, comme s'il s'attendait à la revoir et à l'entendre elle-même. Une fois il s'absenta pendant trois semaines ; on crut savoir qu'il était allé à Wakfield. Puis la mère de Suzanne Proddy apprit qu'un inconnu avait arrêté sa petite-fille encore en nourrice, l'avait embrassée et lui avait passé au cou une chaîne d'or avec un médaillon orné d'une couronne, et au doigt une bague de prix. La mère de Suzanne, toute glorieuse de cette aventure, s'en allait répétant dans tout le village qu'un grand seigneur pour le moins, un prince peut-être, avait fait ce cadeau princier, et que c'était un présage de fortune pour l'enfant. Au retour de son voyage, Tommy avait été contraint de se mettre au lit, avec une attaque de goutte compliquée d'une angine de poitrine.

« Allons ! se disait-il entre deux accès de fièvre, cette fois-ci je n'en réchapperai pas ; mais je suis bien heureux qu'on ait estimé si haut quelques-uns des bijoux que m'a laissés ma mère. Suzanne a refusé d'en faire sa parure de fiancée : c'est la fille de Suzanne, dont

j'aurais pu être le père, qui s'en parera un jour. Ah! Suzanne! Suzanne Proddy! le meunier ne t'aime pas comme je t'aurais aimée, comme je t'aime toujours! Si je vivais vingt ans de plus, regret insensé! au lieu de mourir avant la fin du mois, j'aurais été ravi de voir si ta fille te ressemblera et d'assister incognito à son mariage. Ah! quels battements de cœur quand la nourrice m'a dit que la petite s'appelait Suzanne comme toi! »

Deux ans s'étaient alors passés depuis que Suzanne avait épousé le meunier. Dix-huit ans après, Tommy, qui n'était pas mort, se rendit à Warwick, où l'on devait célébrer un riche mariage dans l'église de Sainte-Marie. Stephen Honeydew reçut à l'autel le cœur et la main de la fille de Suzanne Proddy, de l'aimable Suzanne Proddy-Dodger. Dans une des galeries latérales, notre ami le valétudinaire assistait à la cérémonie. Suzanne Proddy, ou plutôt madame Dodger, avait perdu une partie de ses charmes, car elle avait un peu plus de la quarantaine, et, si elle eût voulu aller à la fontaine avec une cruche sur la tête, comme le jour où nous la vîmes la première fois, à Tommy seul elle eût semblé digne de la bibliqué Rebecca; telle, en effet,

elle lui sembla encore, malgré ses quarante ans et son dos un peu voûté. Quand la noce défila sous le porche, il s'arrangea de façon à être coudoyé par celle pour qui il entretenait le feu sacré de ses premières amours. Le seul contact d'une de ses manches lui donna une vie nouvelle. Il oublia un moment de tousser; son artère précipita les battements de son sang appauvri; ses yeux, animés d'une ardeur inaccoutumée, ne pouvaient plus se détacher de cette divinité, — quand un brutal, à qui il obstruait la sortie du temple, le poussa, intercepta sa vue, et, au bout de quelques minutes, il s'aperçut qu'il était resté seul sur le seuil sacré. Celui qui l'avait poussé était le meunier de Wakefield en personne, gros homme, endimanché comme un opulent bourgeois.

• Que saint Thomas me pardonne! se dit Tommy; j'ai toujours haï ce lourdaud qui croit jeter de la poudre aux yeux avec son air triomphant; mais quelle démenche de haïr... quand on n'a plus qu'à aller prendre mesure de sa bière. Cette dernière attaque de colique m'a achevé; j'ai les articulations nouées et une cataracte s'épaissit de plus en plus sur un de mes yeux. Profitons de ce dernier avis de ma mauvaise

santé, et allons mourir dans mon lit. J'aurais pourtant été curieux de savoir ce que deviendra cette jolie fiancée sous son nouveau nom de Suzanne Honeydew. »

Peut-être toutes ces infirmités se neutralisaient-elles l'une par l'autre ; car, à vingt ans de là, grâce à ce singulier antidote, Tommy n'était plus jeune depuis longtemps, mais il se portait bien, ou plutôt il se portait mal impunément, comme dans son premier âge. Avant de quitter Warwick, il avait fait mystérieusement parvenir à la fiancée une autre bague, avec une pierre de prix et cette devise : « Honni soit qui mal y pense. » C'était encore un joyau du trésor de Bosworth, peut-être la bague de Richard III lui-même, ou tout au moins celle d'un chevalier de la Jarretière.

Tommy ne put suivre aussi exactement qu'il l'aurait voulu les phases de la vie de Suzanne Dodger, femme Honeydew ; car il survint une période d'agitations dont tous les incidents ne parvinrent pas dans le village du Shropshire, où la mort trompa vingt ans encore tous les pronostics de la Faculté à l'égard du vieil invalide. M. Honeydew, époux de Suzanne II, était un constable qui, d'abord ultra-catholique et suppléant du shérif, sut se rendre très-utile au roi

Henri VIII. Ce monarque avait fini par se brouiller avec la cour de Rome. Quand il entreprit de réformer, c'est-à-dire de dépouiller toutes les abbayes en octroyant leurs domaines à ses courtisans, ou en les réunissant à son propre domaine, M. Honeydew devint un vrai chien de chasse pour faire déguerpir les moines de leurs terriers... les moines et les nonnains. Il ne se faisait aucun scrupule de pendre un abbé réfractaire, et de puiser pour son compte dans le trésor des monastères. Il aurait pu, à l'avènement de Marie, la reine catholique, être exposé à restitution, mais il prévint ce désagrément par l'à-propos de son revirement. Il afficha un tel remords et un tel zèle de pénitence, qu'il n'y eut pas moyen de mettre en doute son retour à l'orthodoxie. Ainsi maintes fois alluma-t-il lui-même les fagots des auto-da-fé de Smithfield. Ce fut lui qui frappa Latimer sur le crâne, et perça la langue de Cranmer avec un fer rouge. « Je suis, disait-il, le serviteur aveugle du trône, et j'obéis à tous les ordres émanés du pouvoir souverain. Je percerais ma propre langue et je me jetterais au feu pour plaire à Sa Majesté. » Il aurait fait sa fortune sous la fille, s'il ne l'avait déjà faite sous le père. Il ne fut pas plus em-

barrassé pour apostasier une seconde ou une troisième fois sous Élisabeth : avec ces hommes-là on ne peut même pas dire qu'il n'y a que la première apostasie qui coûte. Les traîtres et les conspirateurs vinrent doubler le capital gagné aux dépens des catholiques et des protestants. M. Honeydew prit, en effet, sa part de toutes les confiscations, et, quand il décéda, on l'ensevelit sous les voûtes de l'abbaye de Westminster comme un grand personnage. Tommy, disons-nous, ignore toutes ces révolutions et ces évolutions. Il avait vu, non sans surprise, arriver au village certains commissaires royaux, chargés de purifier les églises entachées de papisme, puis, quelques années après, de nouveaux commissaires chargés de réinstaller le papisme dans la chaire et sur l'autel. Les uns avaient brisé les croix, les autres les rétablirent. Mais un nom seul l'intéressait dans cette succession d'apostasies.

« Par saint Thomas ! avait-il demandé à un membre de la première commission, qui donc vous envoie pour briser la châsse de sainte Brigitte et nous enlever les reliques de saint Edward le Confesseur ?

— Et qui serait-ce donc, lui avait-on répondu, sinon le grand sir Stephen Honeydew, sincère protestant,

et qui vit en haute faveur auprès de notre seigneur le roi ?

— Ce n'est pas le mien, » s'était-il dit.

Mais lorsqu'en l'an de grâce 1557 il demanda encore :

« Par saint Thomas ! qui donc vous envoie pour nous rendre cette sainte Brigitte mal dorée, bien inférieure à l'autre qui était toute d'argent ? »

Et qu'on lui répondit :

« Je suis envoyé par sir Stephen Honeydew, sincère et ardent catholique, en haute faveur auprès de notre dame la reine ;

— Par saint Thomas ! avait repris Tommy, ce sir Stephen serait-il l'époux de la fille de Suzanne Proddy ? »

On ne put le satisfaire là-dessus ; mais il prit des informations et découvrit que la fille de Dodger, le meunier de Wakefield, était devenue lady Honeydew, une des grandes dames de la cour.

« A-t-elle un fils ? » demanda-t-il.

» Elle avait un fils, un enfant de dix ans, dont on vantait la gentillesse, l'esprit précoce..., qui était tout le portrait de sa mère.

» Ah ! se dit Tommy, un enfant dont j'aurais pu

être le grand-père... que dis-je ! l'arrière-grand-père... Si je pouvais le voir avant de mourir ; mais quelle chance ? aucune... Je n'ai plus de dents, plus de cheveux..., je suis plié en deux..., j'ai perdu l'appétit..., j'entends des bourdonnements dans les oreilles ; j'ai une congestion dans la rate ou un ramollissement du cerveau, ou plutôt les deux..., mes jambes s'enflent, l'hydropisie s'est déclarée... Je n'ai pas vingt-quatre heures à vivre. Je dois aller me mettre au lit, et je ne sortirai plus de ma maison que dans mon cercueil. »

Tommy se trompait encore.

Lorsque le cimetière fut rempli de cinq ou six générations de ses contemporains, lorsque la reine Élisabeth eut pour successeur légitime un pédant écossais, qui aurait dû trôner sur un fauteuil de magister, lorsque le fils de ce pédant fut couronné à la place de son père, lorsque l'Angleterre du seizième siècle fut arrivée à ne plus parler de la bataille de Bosworth que comme d'une bataille presque aussi ancienne que la bataille de Marathon, un gentilhomme descendit au petit village du Shropshire et se fit indiquer la demeure de Tommy.

« Je vous salue, vieux père, dit le gentilhomme en

se découvrant, et laissant traîner jusqu'à terre la plume de son chapeau à l'espagnole. On a parlé de vous à la cour, et le roi Charles désire vous voir. Voulez-vous venir avec moi à Londres, et toucher la main de Sa Majesté ?

— Si je le veux ? Par saint Thomas ! oui, répondit le vieillard. J'ai vu des rois d'assez bonne heure, par ma foi ! et j'en vis même deux en un jour, le roi Richard et le roi Henri. Mais, par saint Thomas ! mon gentilhomme, dépêchons-nous, car je n'ai pas longtemps à vivre à présent.

— Partons donc, vieux père, dit le gentilhomme. Vous serez l'hôte de lord Bemerly, qui vous présentera lui-même à Sa Majesté. »

Lord Bemerly reçut courtoisement le patriarche du Shropshire. Lady Bemerly, jeune lady pleine de charmants caprices, un de ces enfants gâtés de la fortune à qui tous les enfantillages vont si bien, échangea aussi de galantes paroles avec lui :

« Faites-moi donc une déclaration, lui dit-elle, je veux que mon noble seigneur devienne jaloux... Faut-il vous faire les avances?... On dit que vous ne fûtes jamais marié...

— Jamais, milady...

— Je gage que vous avez une maîtresse. Qu'elle prenne garde à elle; je veux vous rendre infidèle.

— Peut-être ne le serais-je qu'à moitié en vous aimant, milady.

— Vrai...? je vous la rappelle, sans doute...? Ah! c'est cela, nous sommes compatriotes. Mes ancêtres étaient originaires du Shropshire... Il y a longtemps..., bien longtemps avant les croisades, je suppose..., avant que vous fussiez né... Regardez..., voilà une bague et une chaîne qui me viennent d'eux... Avez-vous jamais rien vu de plus original et de plus antique? »

Tommy regarda la bague; il regarda la chaîne... Il semblait fasciné à cette vue.

« Par saint Thomas! s'écria-t-il, ces bijoux et moi nous nous connaissons. Dites-moi, belle et noble lady, quel était votre nom avant d'épouser milord? »

— Mon père était le comte de Boshfield, répondit-elle en souriant, le petit-fils du fameux sir Stephen Honi d'Eux, une des illustrations des règnes de Henri VIII et de Marie, sa fille. Il épousa, — car j'ai là son arbre généalogique, — oui, il épousa Suzanne

Proddy, qui descendait d'une noble famille normande, venue en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, et qui tirait son nom de la devise de sa maison : *Pro Deo et rege*. Voyez la devise qui accompagne les armoiries de cette bague.

— C'est cela même, milady, poursuivit Tommy; c'était la fille de Suzanne Proddy, qui épousa Dodger, le meunier de Wakefield. »

La comtesse partit d'un éclat de rire.

« Vous prononcez mal les noms, maître Thomas; ma bisaïeule épousa Reginald d'Ozier, chef de la grande famille des d'Ozier de Coutances, qu'on nommait les *Meuniers* à cause de leur force prodigieuse, et vous voulez les dégrader en faisant de vils Dodgers de ces chevaliers qui datent de la croisade... Regardez, voici une autre bague avec l'explication de ce nom *d'Honi d'Eux*, que vous appelez *Honeydew* !

Elle prit dans une coupe un second anneau qu'elle montra à son hôte.

« Par saint Thomas ! reprit celui-ci, de mieux en mieux ! Je reconnais encore ce joyau ; c'est moi qui l'envoyai à votre bisaïeule le jour où elle épousa, à Warwick, votre ancêtre le constable, et, je vous le ré-

pète, milady, l'un s'appelait Stephen Honeydew, et l'autre Suzanne Proddy. J'assistai à la messe des fiançailles, et j'aurais pu moi-même épouser votre trisaïeule, si je n'avais eu une si faible santé.

— Mon cher Mathusalem, dit lady Bemerly en faisant la moue, vous survivez à votre bon sens. On raconte quelquefois à un âge moins avancé. Allez à l'office, et noyez-y dans un pot de bière mousseuse le souvenir de vos Honeydews et de vos Dodgers. »

Tommy alla rejoindre le sommelier et s'attabla avec lui jusqu'à ce que lord Bemerly vint le chercher pour le conduire chez le roi. La présentation eut lieu, et il amusa beaucoup Sa Majesté avec son histoire de la bataille de Bosworth. Mais le roi voulut régaler aussi ce doyen de son royaume, et le vieillard fit pendant toute la semaine de si bons repas, que le huitième jour il mourut d'indigestion. La famille illustre d'HONT D'EUX le fit ensevelir à ses frais, et l'on grava cette épitaphe sur la dalle de sa tombe :

A
LA MÉMOIRE
DE
THOMAS PARR
QUI
MOURUT L'AN DU SEIGNEUR MDCXXXV,
AGÉ DE CENT CINQUANTE-TROIS ANS.

Avant qu'il fût enseveli, le roi, curieux de savoir par quel secret ce personnage, si souvent malade, avait doublé le nombre d'années que le psalmiste¹ assigne à la vie humaine, ordonna que son corps serait ouvert par le plus savant anatomiste de son royaume : ce fut au grand Harvey, à celui qui avait découvert la circulation du sang, qu'échut l'honneur de disséquer Thomas Parr.

1. Psaume LXXXIX, Hébr. xc, intitulé : *Prière de Moïse, homme de Dieu.*

LA

VIEILLE ARMOIRE DE CHÈNE

ÉPISE DE L'HISTOIRE DE MON ONCLE

La paisible ville d'Abbeylands allait s'abandonner au sommeil. Déjà plus d'un réverbère de ses antiques rues avait cligné de l'œil, et les autres suivaient successivement cet exemple, au risque de faire dénoncer au conseil municipal le fournisseur de l'huile d'éclairage. Les boutiquiers de la grand'rue fermaient à l'envi les volets de leurs magasins; car la pluie, tombant à torrents, leur interdisait d'espérer qu'un chaland attardé se hasarderait sous leur gouttière. Les gueules de loup qui surmontent les cheminées tour-

naient comme des girouettes, selon le caprice du vent. Les trois agents de police chargés de la sûreté publique étaient allés se coucher, persuadés que, par une nuit semblable, les voleurs, s'il y en avait à Abbeylands, n'oseraient sortir de leur repaire de peur de s'enrhumer. Le chirurgien, de retour d'une visite à un malade de la banlieue, faisait rentrer son cheval à l'écurie et se proposait de laisser tous ses autres patients mourir sans sa permission, s'ils ne pouvaient attendre jusqu'au lendemain matin pour faire le voyage de l'autre monde. Il était près de dix heures, et l'on aurait pu croire qu'il était minuit, tant les places et les rues étaient solitaires. Mais dans l'auberge des Trois-Pigeons, personne ne semblait disposé à se mettre au lit. Toutes les salles étaient pleines, et les garçons couraient de l'une à l'autre, portant sur leur plateau des soupers substantiels, des thés complets, des petits verres de liqueur, des cigares, etc. Seul, un voyageur, jeune encore, s'était retiré dans sa chambre, et, debout, les bras croisés sur la poitrine, il contemplait le contenu d'une malle qu'il venait d'ouvrir :

« — Allons, dit-il, on peut encore tirer parti de ce qui me reste là... Oui, de cette malle il m'est

possible d'évoquer un génie non moins puissant que celui des *Mille et une Nuits*, le génie de la vengeance... et peut-être aussi celui de la richesse... Qui sait ? commençons d'abord par l'autre. »

Si vous aviez pu voir le contenu de la malle, vous auriez plutôt pensé que son possesseur n'avait rien de mieux à faire que de la porter chez le fripier ; car il consistait en hardes qui, la plupart, appartenaient par la forme et l'étoffe aux modes d'un autre siècle, excepté un ou deux costumes de femme ; mais que pouvait faire, d'un costume de femme, le jeune homme dont l'imagination s'exaltait ainsi devant cette garde-robe hétéroclite ? On n'était pas en carnaval... « Chut ! l'horloge sonne dix heures, dit-il tout à coup. Il faut que je me hâte, ou le vieux coquin aura fermé sa boutique ! »

En se parlant ainsi à lui-même, il boutonne son frac, jette sur ses épaules un manteau de chasse, descend, franchit la porte, suit la grand'rue jusqu'aux deux tiers de son parcours, prend le détour d'une ruelle, et s'arrête devant les vitraux d'une boutique.

Cette boutique était peut-être la seule encore ouverte dans toute la ville. Derrière la vitre de l'étalage

on apercevait les marchandises les plus diverses : des meubles, des livres, des lorgnettes, des pièces d'argenterie, des bijoux, des montres, de la vieille ferraille et des articles de toilette. La plupart de ces objets avaient une étiquette qui en indiquait le prix. Derrière un comptoir grillé était assis un homme, la plume dans les cheveux, comme un calculateur qui venait d'interrompre une opération mathématique pour moucher sa chandelle; car, au milieu de toutes ces richesses, l'homme du comptoir s'éclairait économiquement avec une prosaïque lumière de suif plantée dans une vieille bouteille vide.

Lui aussi, comme le jeune homme de l'auberge, il charmait sa solitude par un monologue ou un de ces dialogues solitaires dont on fait tout seul les demandes et les réponses : « — On a bien raison de le dire, il y a un million dans un shelling, comme il y a dans un grain de blé tout une moisson à remplir une grange, le secret consiste à bien placer son shelling et à semer son grain de blé en bonne terre. L'intelligence et l'économie donnent une valeur aux zéros en les mettant à la suite des chiffres; la folie et la prodigalité mettent le chiffre à la suite des zéros. Voici encore une excel-

lente semaine. Les deux cents livres sterling que me prêta Thomas Evans il y a dix ans, ont bien fructifié. L'imbécile perdit mon billet : il n'en faisait jamais d'autres avec sa négligence habituelle. Il aurait tout aussi bien perdu l'argent, s'il s'était présenté à l'échéance, au lieu de mourir en laissant son héritage à son fils Georges, encore plus dissipateur que lui. Je crois vraiment que Thomas Evans a eu l'intention de me faire ce legs, quoique le jeune homme m'ait écrit autrefois pour réclamer ses deux cents livres sterling, en prétendant que je n'avais pas payé son père. « — Mon cher monsieur, lui ai-je répondu, qu'on me présente mon billet, je ferai honneur à ma signature; je n'invoque pas de prescription; je suis solvable, monsieur; venez vous-même, si vous n'avez pas confiance à votre homme d'affaires! » Ah bien oui! le jeune homme a mieux aimé courir le monde avec une actrice et manger son blé en herbe en Amérique, d'où j'espère bien qu'il ne reviendra pas. On prétend qu'il s'est fait lui-même comédien... Comédien! que le théâtre lui rende ce que le théâtre lui a coûté! Notre ministre, le révérend M. Mac-Holy, n'a pas tort d'appeler le théâtre l'école de Satan. Si Thomas Evans avait su que

son fils achèverait son éducation à cette école-là, non-seulement il m'eût légué le billet de deux cents livres sterling, mais encore tout le petit pécule dont le jeune réprouvé a fait un si coupable placement. Manger l'héritage de Thomas Evans avec une actrice, et finir par monter lui-même sur les planches !... Ce jeune homme est perdu. Ce n'est pas moi qui irais le voir jouer, m'envoyât-il un billet gratis ! »

M. Benson, l'orateur de ce soliloque, qui exerçait un double métier comme marchand d'articles d'occasion et prêteur sur gages, était peut-être aussi ingrat envers le théâtre qu'envers feu son ami Thomas Evans, car une partie des articles qui garnissaient sa boutique provenaient de ces pauvres comédiens dont il faisait des écoliers de Satan, et il les avait récemment acquis au tiers de leur valeur, par suite de la faillite du directeur de la salle d'Abbeylands. Sa dernière phrase, prononcée avec la verve d'un dévot sectateur du révérend M. Mac-Holy, avait pu être entendue par le jeune homme de l'auberge des Trois-Pigeons, qui, après avoir jeté un coup d'œil curieux à travers les vitres, entra en ce moment dans la boutique même.

« — Serviteur, monsieur, dit-il à M. Benson, je suis

charmé que vous n'avez pas encore fermé. J'ai à traiter avec vous d'une petite affaire.

» — Vous avez une montre de trop et quelques guinées de moins, n'est-ce pas? demanda M. Benson en ouvrant un petit tiroir.

» — Non, monsieur, je n'ai ni deux montres ni une; quant aux guinées, j'en ai heureusement encore assez pour pouvoir vous acheter un meuble que j'ai vu ce matin en passant devant votre boutique : une petite armoire avec ses tiroirs... en chêne, je crois.. Ah! justement, la voilà!

» — Pardon! reprit M. Benson en voyant qu'il avait mal jugé le chaland qui, pour faire une emplette, arrivait à l'heure indue que l'on choisit ordinairement pour retrancher quelque chose de son mobilier. Pardon, si cette armoire vous convient, elle est parfaitement à votre service... Joli meuble, en effet... en chêne... oui... et en chêne de première qualité, avec des tiroirs d'une utilité et d'un agrément incontestables! Cette armoire m'est revenue assez cher à la vente du fermier Merrywood, mort la semaine dernière, le brave homme! Mais je me contenterai d'un faible bénéfice, quoique ces vieux meubles soient re-

devenus à la mode. Le fermier Merrywood disait que celui-ci était dans sa famille depuis deux siècles au moins. Je puis vous le céder pour deux livres sterling.

» — Je ne me pique pas d'être un connaisseur en vieux meubles, répondit le jeune homme; mais j'ai une tante à qui je crois que celui-ci fera plaisir, et c'est un présent que je veux lui faire pour compléter notre ameublement. Je ne marchandrai pas : voici les deux livres sterling. Je paye comptant à deux conditions : la première, que l'article sera remis ce soir sans frais, et que si par hasard ma tante ne le trouvait pas à son goût vous me le changeriez contre un autre article demain matin, auquel cas les frais du retour seraient à ma charge.

» — Volontiers, volontiers, dit M. Benson qui s'attendait au rabais de quelques shellings pour le moins... mais comment puis-je vous l'envoyer ce soir?

» — Cela ne me regarde pas, reprit l'acheteur; je désire aussi un reçu de l'argent, et sur ce reçu vous voudrez bien spécifier que vous me vendez le meuble avec tout ce qu'il contient; car on trouve souvent une fortune dans ces vieux bahuts, ajouta-t-il avec un sou-

rire. On cite des fauteuils que le propriétaire avait rembourrés avec des billets de banque.

» — Oh ! j'en cours la chance sans regret, dit M. Benson en écrivant le reçu... et quant au transport... l'armoire n'est pas trop lourde... je m'en charge... A quelle adresse faut-il la laisser ?

» — Mistress Truman, n° 2, Salisbury-Street, dans le faubourg. Ce n'est pas le beau quartier ; mais on se loge où l'on peut quand les loyers sont chers.

» — C'est une rue bien sombre et qui n'a pas un bon renom, dit le prêteur sur gages. Ne pourriez-vous attendre jusqu'à demain matin ? Je suis seul dans ma maison avec une servante, et comme à cette heure-ci je ne trouverai pas le commissionnaire du coin à son poste, je ne vous cache pas que je vais être forcé de porter l'armoire moi-même. Un homme fut volé et assassiné dans cette rue-là il y a une vingtaine d'années.

» — Oh ! s'il y a vingt ans ! dit le jeune homme en riant, la rue de Salisbury s'est bien améliorée depuis cette date. D'ailleurs, quel voleur se laisserait tenter par une armoire vide qui est restée deux ou trois siècles dans la famille du fermier Merrywood ? »

M. Benson jeta un regard soupçonneux sur son acheteur ; il fut rassuré par la physionomie franche et ouverte d'un jeune homme de vingt-quatre ans à peine. Que pouvait-il craindre en effet ? et puis quelle excellente occasion pour économiser la course du commissionnaire ! « En vérité, se disait-il, je devrais inviter ce jeune homme à se rafraîchir !..... » Mais cette bonne intention s'évanouit comme tant d'autres.

« — Si vous arrivez chez ma tante avant moi, dit l'acheteur, je vous prie de lui dire seulement que c'est de la part de son neveu ; mais j'espère être rentré à temps pour vous recevoir moi-même. Je ne m'arrêterai qu'un quart d'heure dans la grand'rue et il se fait tard. » — Ce disant, le jeune homme s'entoura de son manteau et prit congé de M. Benson.

Celui-ci promena des regards satisfaits autour de lui : « Allons, dit-il, voilà une affaire qui complète ma journée par un assez joli bénéfice. Ce brave jeune homme ! il faut qu'il aime bien sa tante pour ne pas marchander quand il s'agit de lui faire un cadeau. Hâtons-nous de lui porter ce bahut qui menaçait de m'encombrer ici pendant longtemps. » Et ayant appelé sa servante pour l'avertir de son absence, M. Benson

prit le petit meuble sur son épaule, ferma la porte de la boutique et se dirigea d'un pas rapide vers Salisbury-Street. La pluie avait cessé : ayant reconnu le n° 2, il agita le marteau une première fois sans recevoir de réponse : « Eh ! eh ! se dit-il, c'est, je crois, la maison qui est restée si long-temps vide. Je ne savais pas qu'il y fût venu des locataires. A qui donc se seront-ils adressés pour se meubler ? » A un second coup de marteau, on donna enfin signe de vie : un pas retentit dans le couloir et une vieille femme ouvrit, paraissant étonnée d'une visite si tardive. « — J'allais me coucher, dit-elle, et je n'attendais plus que mon neveu. J'ai cru que c'était lui.....

» — Il sera bientôt ici, répondit M. Benson, et il m'a chargé de vous porter de sa part cette jolie armoire. Tout est payé... à moins que vous ne vouliez ajouter quelque chose pour boire, ajouta-t-il sans le moindre remords de conscience ; car, pensait l'avidé prêteur sur gages, je ne puis empêcher la brave femme de se montrer aussi généreuse que son neveu.

» — De bon cœur, dit la vieille, voilà une pièce de six pence : ce cher neveu ! comme il est aimable pour sa tante !

» — Y a-t-il long-temps que vous êtes ici, ma bonne dame ? » demanda M. Benson pendant que la tante fouillait dans sa poche.

« — Mon Dieu ! non, depuis trois jours seulement, » répondit-elle.

« — Merci, ma bonne dame, et si vous avez besoin de quelque meuble encore, venez vous-même à ma boutique et vous y serez bien reçue.

» — Grâce à mon neveu, je ne prévois pas qu'il me manque grand'chose : d'autant plus que mon ancien mobilier est arrivé tout entier ce matin par le canal. Je vous souhaite une bonne nuit. »

M. Benson empocha la pièce de six pence et se retira, ne se souciant pas plus que la vieille de prolonger la conversation dans le corridor où elle l'avait prié de déposer le bahut, sans l'inviter à entrer.

Une fois chez lui, le prêteur sur gages, en homme minutieux, ralluma sa chandelle, inscrivit sa dernière recette, et s'accorda la volupté de fumer une pipe avant de se mettre au lit en se versant un petit verre d'eau-de-vie pour s'humecter les lèvres de temps en temps. Bientôt il entendit sonner minuit à l'une de ses pendules ; mais une autre ayant sonné presque aussitôt

une heure de moins, il espéra que c'était celle-ci qui pouvait avoir raison, et garnit de nouveau sa pipe pour s'en rapporter à une troisième. En ce moment une voiture s'arrête à sa porte.

« — Qui peut venir chez moi à cette heure-ci ? se demanda-t-il lorsqu'on eut frappé. On y va ! on y va ! C'est probablement quelque noble ruiné qui vient m'offrir sa vaisselle héréditaire, quelque comtesse qui a un diamant de trop dans son écrin ? » Avec cette agréable réflexion, M. Benson alla ouvrir. Il vit une dame qui descendait d'une chaise de poste dont le conducteur releva le marchepied et referma la portière, tandis que la voyageuse lui disait : « La voiture m'attendra. J'ai quelque chose d'important à vous communiquer, monsieur Benson. Entrons chez vous, si nous devons y être seuls. »

M. Benson l'introduisit dans sa boutique, et, à la lueur de sa chandelle, il remarqua que son tête-à-tête avait lieu avec une femme de très-belle taille, simplement vêtue, et évidemment sous l'influence d'une vive émotion.

« — Vous êtes bien monsieur Benson, le prêteur sur gages ? lui dit-elle.

» — Oui, madame, et marchand d'objets d'occasion, meubles, livres, statues, pendules, montres, bijoux, fusils à deux coups, pistolets et articles divers.

» — Vous avez suivi la vente chez le fermier Merrywood, mercredi de l'autre semaine?

» — Oui, madame.

» — L'avez-vous achetée?

» — Quoi?

» — Ah! j'oubliais; je ne l'ai pas dit encore, et je ne dois pas vous le dire. Qu'avez-vous payé pour tous les articles que vous avez acquis à cette vente?

» — J'y ai fait d'assez bonnes acquisitions, j'en conviens; mais j'en suis pour une trentaine de guinées.

» — Voulez-vous me montrer la note de tous vos lots, et me laisser choisir; ou, mieux encore, voulez-vous me céder le tout pour cent livres sterling, que je vais vous compter là sur ce comptoir? »

M. Benson regardait cette dame si émue, aux lèvres frémissantes.

Son offre était sérieuse.

« — Non, madame, répondit-il, cent guinées, c'est trop peu. Cela les vaut pour vous, sans doute, mais cela vaut davantage pour moi.

» — Je vous en offre deux cents, et c'est une affaire conclue. Qu'avez-vous acquis? les lits, les tables, les fauteuils, les buffets? Montrez-moi la liste. »

M. Benson détacha d'un clou de sa boutique le mémoire du commissaire-priseur, le passa à la dame qui l'examina, et, toujours avec la même agitation fiévreuse, s'écria : « A quoi bon vérifier article par article; il n'en est qu'un qu'il me faut, et le voilà. Gardez les autres, et cédez-moi cette petite armoire avec ses quatre tiroirs. Fixez-en vous-même le prix, et ne perdons pas un temps précieux.

» — Impossible, madame! dit M. Benson pâle et agité à son tour. Cette armoire, je ne l'ai plus, je l'ai vendue, je l'ai livrée, elle n'est plus ici.

» — Malheureux! s'écria encore la dame, vous m'avez ruinée et vous aussi. Cette armoire nous eût enrichis tous les deux. Pourquoi ai-je été avertie si tard de cette vente? Pourquoi étais-je si loin? Pourquoi... Mais vous pouvez ravoir l'armoire? Qui l'a achetée? L'acheteur consentira-t-il à me la céder? Dites-moi son nom et son adresse... Tout n'est pas perdu encore?

» — Je ne sais pas le nom de l'acheteur, répondit M. Benson; mais par bonheur je sais où il demeure, et

il y aurait peut-être moyen de le retrouver. Apprenez-moi d'abord, madame, pourquoi cette petite armoire vous paraît si précieuse? Je l'ai examinée avec attention, je vous assure : ce n'est qu'un meuble ordinaire; pas de double fond, pas de ressort secret... Vous faites quelque méprise.

» — Il n'y a pas de méprise. Avez-vous bien regardé les quatre tiroirs? avez-vous fait attention à leur épaisseur? N'avez-vous pas soupçonné que celui d'en haut contenait dans un de ses bords une espèce de coulisse?

» — Non... je n'ai rien vu; mais puisque vous êtes si sûre de votre fait, j'aurai mal regardé. Je suis décidément un maladroit; j'ai été joué, trompé... Je suis ruiné... »

Le prêteur sur gages parut si accablé par la conviction de sa simplicité, que la dame en fut touchée elle-même. « Écoutez-moi, dit-elle, si vous vous y prenez bien, nous pouvons tout réparer encore; mais il faut que nous agissions de concert. Voulez-vous convenir que nous partagerons tout ce que le tiroir contiendra?

» — Mais que contient-il donc? demanda M. Benson en baissant la voix. Contient-il réellement quelque chose?

» — Est-ce que je vous offrirais cent et deux cents guinées d'un pareil meuble? Mais je veux tout vous confier. Connaissiez-vous le fermier Merrywood?

» — Non, je ne puis dire que je le connusse. Je lui vendis dans le temps une selle d'occasion, et je me rappelle qu'au bout de quelques jours il revint me reprocher de l'avoir trompé sur la qualité de la bourre.

» — C'est bien lui ! esprit soupçonneux, inquiet, morose... Mais, le pauvre homme, il n'avait pas toujours été comme cela : le malheur change souvent un bon caractère. Il avait une fille dont tout le monde, il y a vingt ans, vantait la rare beauté, une fille unique... Pauvre Caroline ! c'était l'idole de son père, et Caroline avait pour lui toutes les attentions de la tendresse filiale. Reconnaisante de la brillante éducation qu'elle avait reçue, Caroline voulait consacrer toute sa vie à ce bon parent : elle lui faisait la lecture, elle lui jouait des sonates sur le piano, elle était, en un mot, l'ange de sa maison. Si aimable ! nous l'aimions tous.

» — Vous la connaissiez donc ?

» — Si je la connaissais ! c'était une amie d'enfance : j'étais une cousine du côté de sa mère, et quoique sans

fortune, j'étais sa bonne cousine ; elle avait exigé de son père que j'habitasse la ferme avec elle : je me rendais utile, sans doute, par une foule de petits services ; mais quelle délicatesse dans les procédés de ces généreux parents ! On m'aurait prise pour la sœur de Caroline : toujours vêtue comme Caroline, partageant tous ses plaisirs... allant au bal avec elle... au bal ! Vous devinez sans doute le reste...

» — Non, je vous jure ! dit M. Benson. Je vous écoute !

» — Vous n'avez donc pas entendu parler du vieux marquis de... mais laissons ce nom odieux... Il avait un fils... le jeune comte Roger... charmant jeune homme, si généreux, si gai, oubliant si bien d'être fier. Il rencontra Caroline, fut frappé de sa beauté... l'aima... comme tout le monde... Qui ne l'eût aimée?... Hélas ! il lui avoua son amour et le lui fit partager... Toujours la vieille histoire, M. Benson... l'amour et ses souriantes perspectives, puis l'amour et ses amers regrets... Un soir, c'était en septembre, il y a de cela douze ans, oui, douze ans, Caroline vint me trouver dans ma chambre... « Cousine, me dit-elle, croyez-vous que mon père soit un homme capable de par-

donner? — Sans doute, ma chère Caroline, lui répondis-je? N'est-il pas chrétien?

» — Il est chrétien; mais pardonnerait-il à une fille qui aurait eu l'ambition de s'élever au-dessus de son rang? lui pardonnerait-il, ajouta Caroline en souriant, d'être devenue une lady? lui ôterait-il volontiers son chapeau, comme à la marquise quand elle passe devant lui en carrosse pour se rendre à l'église?

» — Quelle folie! dis-je à Caroline, craignant de la comprendre; et quand elle m'eut tout confié, je lui donnai les avis d'une bonne cousine, quoique je fus séduite aussi en la voyant, ce soir-là, aller et venir dans ma chambre, prenant des airs de comtesse, s'éventant avec une de ses pantoufles, et puis relevant la queue de sa robe de cour... qui n'était encore que sa robe de chambre...

» — Et qu'arriva-t-il? elle prit une pleurésie et mourut de la poitrine?

» — Non, il arriva un enlèvement. Elle disparut un des matins de ce mois-là, et depuis ce jour fatal, le fermier Merrywood ne releva plus sa tête humiliée. Le malheureux père sembla oublier qu'il avait eu une fille. Il ne parla plus de Caroline; personne n'osa plus

lui en parler, et quand, le mois suivant, il reçut une lettre d'elle, dans laquelle Caroline lui racontait qu'elle allait être épousée, être une grande dame, grande et riche, mais toujours adorant et respectant son père... il déchira cette lettre et en jeta les fragments au vent, ne prononçant que ces mots : « L'insensée ! l'insensée ! »

» — Elle était folle, en effet, dit M. Benson ; car je devine que le jeune comte ne l'épousa pas.

» — Hélas ! non, et elle n'écrivit plus. Le fermier Merrywood monta dans la chambre que Caroline avait occupée, ouvrit violemment la petite armoire de chêne où elle tenait tout son linge et ses robes, vida les tiroirs sur le plancher, et livra aux flammes robes, linge, bonnets, fichus, etc., etc. Cette armoire était un vieux meuble de famille, qui avait appartenu à sa propre aïeule, puis à sa mère, puis à sa femme... Le tiroir du haut avait un double fond qui servait de portefeuille à Caroline, et où elle conservait toutes les lettres qu'elle avait reçues de son père quand elle était à la pension. Le fermier Merrywood ouvrit aussi ce double fond, en retira toutes les lettres, essaya d'en relire une et ne put continuer tant ses yeux se remplirent de larmes. Un mois se passa, puis un autre, puis l'année entière, et le

fermier Merrywood n'était ni moins triste, ni moins sombre, lorsqu'une lettre encore lui parvint, celle-ci avec des armoiries de marquis sur le cachet.

» Le fermier Merrywood l'ouvrit et vit qu'elle était du jeune comte Roger, dont le père, le vieux marquis, venait de mourir lui laissant tous ses domaines et tous ses titres, mais à condition qu'il épouserait l'héritière de lord Rockingham. « Caroline, écrivait le nouveau marquis, est pourvue et heureuse; mais je vous dois une réparation personnelle, car je sais que votre fortune s'est ressentie de vos chagrins. Je vous transmets donc ci-inclus, au nom de votre fille, quatre billets de banque de milles livres sterling chacun ! »

« — Dieu soit béni ! s'écria le prêteur sur gages. Quel noble et généreux seigneur ! Quatre mille livres sterling ! quelle fortune pour le fermier Merrywood !

» — Que vous le jugez mal. Ah ! si vous aviez vu comme moi la fureur concentrée avec laquelle il froissa cette lettre dans ses mains sans prononcer une parole ! Après un quart d'heure de sombre silence : « Ma chère Janet, me dit-il, montez avec moi ; je veux que vous soyez témoin de ce que je vais faire. » Je le suivis toute tremblante jusque dans la chambre de Caroline : « Voici,

me dit-il, quatre mille livres sterling que ce lâche séducteur aurait voulu me faire accepter au nom de ma fille. Dieu me préserve d'y toucher et je ne les lui renverrai point, car il pourrait s'en servir pour en séduire une autre; mais... quand je ne serai plus... si la fille qu'il m'a enlevée est jamais laissée par lui dans la misère, je ne veux pas qu'elle meure de faim : il est juste qu'elle retrouve le prix de sa honte : vous saurez où prendre ce qui lui appartient. » En disant cela il ouvrit le double fond, y glissa les billets de banque, repoussa le tiroir avec un dernier accès de sombre désespoir et me remit cette épingle d'argent qui sert à toucher le ressort secret. Le fermier Merrywood est mort; Caroline elle-même a cessé de vivre. A qui doivent revenir les quatre mille livres sterling ?

» — Et moi qui ai vendu cette armoire pour deux livres sterling ! s'écria M. Benson... Misérable que je suis, je le répète, je suis volé : êtes-vous bien sûre que vous fûtes seule mise dans la confiance ? Ah ! j'aurais dû me défier de ce jeune homme à la fausse candeur qui est venu justement choisir un pareil meuble parmi tous ceux de ma boutique !

» — Nommez-moi l'acheteur, reprit la dame ; non-

seulement je possède le secret, mais encore je possède l'épingle.

» — Remettez-moi l'épingle, dit M. Benson. Il n'est pas trop tard pour aller vérifier la chose, et j'y cours.

» — Non, non; je veux garder la clef. Retrouvez l'armoire, et une fois qu'elle sera ici nous vérifierons ensemble, nous ouvrirons ensemble, puisque nous devons partager, à moins que vous ne préféreriez me donner l'adresse de l'acheteur pour que je m'arrange avec lui.

» — Non, non, dit à son tour M. Benson, j'ai fait la faute, c'est à moi de la réparer. Soyez ici demain matin à neuf heures.

» — Demain matin à neuf heures! répéta la cousine Janet. Bonne nuit. » Et elle regagna sa voiture.

De toute cette nuit M. Benson ne ferma pas l'œil, de peur que le soleil et le jeune homme de Salisbury-Street fussent levés avant lui. Dès que le jour parut, il se dirigea vers cette rue, et six heures sonnaient quand il se trouva devant le numéro 2. Avant de mettre la main sur le marteau, il s'assura qu'il avait dans sa bourse trois rouleaux en or. « J'espère, pensait-il, que la vue de l'or séduira mon modeste jeune homme, et

surtout cette vieille tante qu'il faudra peut-être désintéresser. Très-bien ! je suis nanti. Frappons.

» — Qui va là ?

» — Mistress Truman est-elle levée ? demanda M. Benson à travers le trou de la serrure.

» — Pas encore.

» — Et son neveu ?

» — C'est moi-même, » répondit une voix en dedans, et quand la porte s'ouvrit, ce bon neveu, paraissant en personne, exprima son étonnement d'une visite si matinale.

« — Mon cher monsieur, lui dit M. Benson, on ne peut se lever trop tôt pour réparer une méprise. J'en ai fait une hier au soir en vous vendant une armoire qui me décomplète la paire. Je viens moi-même rompre notre marché ; mais je suis trop juste pour ne pas vous indemniser largement. Vous choisirez vous-même ce que vous voudrez dans toute la boutique.

» — Pas du tout, mon cher monsieur. Ma tante est enchantée de mon cadeau, et je ne crois pas qu'il y ait eu la moindre méprise. Je n'ai pas encore ouvert les tiroirs, d'ailleurs, et vous vous souvenez que j'ai tout prévu..... Si j'allais y trouver ma fortune. Ces vieux

meubles de famille, je vous le disais hier, ont enrichi plus d'un héritier. »

Il y eut un moment de silence. M. Benson faisait ses réflexions et ses calculs. Il reprit l'entretien à demi-voix, et fortifia son éloquence en tirant sa bourse de sa poche. Il paraît qu'il finit par trouver un argument victorieux, car, une demi-heure après, la gothique armoire rentrait dans sa boutique, ayant refait tout le chemin de la veille sur l'épaule du prêteur sur gages.

« — Enfin, je respire! s'écria-t-il; mais attendrai-je neuf heures? Ah! cette bonne cousine qui s'est figuré que je ne pourrais me passer de son épingle! Voici une petite hache qui a brisé bien d'autres ressorts. »

A ces mots il enlève le premier tiroir de l'armoire et voit un papier collé sur une des parois intérieures.

« Oh! oh! dit-il, serait-ce un des billets? » Il lit :

« *Pour acquit : GEORGES EVANS!* »

Dans le même moment le jeune comédien rentrait dans sa chambre de l'auberge des *Trois Pigeons*, et y restituait à sa malle deux robes de femmes. « Allons, se disait-il, le directeur de cette ville s'est trop pressé

de faire banqueroute. J'aurais pu lui faire faire quelques recettes avec mes débuts. J'ai assez bien réussi dans mes deux rôles de la tante Truman et de la cousine Janet. Quand j'aurai déduit de mes deux cent cinquante livres sterling le loyer de la maison de Salisbury-Street, les deux livres de l'armoire, ce que je dois encore pour la chaise de poste et le pourboire de six pence si généreusement donné à ce cupide M. Benson, j'aurai encore les deux cents livres sterling de mon père avec les intérêts depuis dix ans. Je désire que la conscience de mon débiteur soit aussi légère que la mienne. »

LA FORTUNE DU NAIN

ÉPISODE DE L'HISTOIRE D'UNE MAISON A LOUER ¹

A une époque de ses revers, la Maison à louer avait été occupée temporairement par le directeur d'un de ces spectacles qui réunissent toutes sortes de curiosités vivantes, par un *showman*, comme on appelle en Angleterre ces exhibiteurs de phénomènes. Il figurait à ce titre sur les registres de la paroisse et il ne s'agissait

1. Rien n'est plus difficile que de traduire un récit placé par l'auteur dans la bouche d'un directeur de spectacle forain, qui parle un jargon où un peu d'emphase et d'affectation se mêle aux tournures de phrases les plus vulgaires. Les équivalents qu'on pourrait substituer en français seraient insuffisants, alors surtout que dans le texte anglais les mots les plus saillants sont volontiers orthographiés de manière à en rendre le sens double ou douteux.

plus que de le retrouver lui-même, ce qui n'était pas si facile, car il avait mené une vie errante. Les personnes établies dans le quartier l'avaient perdu de vue, et les personnes jalouses de leur respectabilité ne se souciaient pas de convenir qu'elles l'eussent jamais connu. Enfin, au milieu de ces plages qui s'étendent près du niveau de la Tamise, entre Deptford et les jardins maraîchers voisins, on découvrit un particulier à tête grisonnante, en veste de velours de colon, avec un visage dont le teint avait subi le hâle de tant de saisons différentes qu'il semblait tatoué : ce particulier fumait sa pipe à la porte d'une maison de bois roulante. La maison de bois était fixée là pour l'hiver, au bord d'une crique vaseuse, et tous les objets environnants, la rivière, les marais, les jardins exhalaient leurs émanations vaporeuses, fumaient de compagnie avec l'homme gris. Au milieu de cette compagnie, la maison roulante fumait elle-même à l'unisson par le tuyau de sa cheminée.

Lorsqu'on lui demanda s'il n'avait pas autrefois habité la Maison à louer, l'homme gris, d'un air étonné, répondit : Oui. — Ne s'appelait-il pas Magsman? — Oui encore. Toby Magsman, c'est-à-dire Robert Mag-

smān, comme disait son certificat de baptême; mais depuis son enfance il répondait au nom de Toby.

« J'espère, ajouta-t-il, qu'il n'y a rien contre Toby Magsman, et s'il y a quelque chose, voyons, qu'est-ce ? »

» — Rassurez-vous, lui répondit-on, il n'y a rien contre vous; mais on fait des recherches sur cette maison. Auriez-vous quelque objection à nous apprendre quand vous l'avez quittée ? »

» — Aucune, et pourquoi en aurais-je ? Je l'ai quittée avec un nain.

» — Avec un nain ! »

M. Magsman répéta résolument et en accentuant :

« Oui ! avec un nain ! »

» — Pourriez-vous, sans trop de répugnance, nous faire la faveur d'entrer dans quelques détails ? »

M. Magsman entra dans les détails suivants :

LE RÉCIT DE M. MAGSMAN.

« Il y a longtemps de cela, pour commencer... Avant que les loteries et bien d'autres choses eussent été supprimées, je cherchais un bon emplacement et, en

voyant cette maison, je me dis à moi-même : Je t'aurai si on peut t'avoir; si on peut t'avoir avec de l'argent, je t'aurai.

» Les voisins firent la grimace et se plaignirent; mais que voulaient-ils donc? Je les laissai se plaindre et faire la grimace : la maison était magnifiquement décorée par mes enseignes. Et d'abord il y avait la grande toile représentant le portrait du Géant en haut-de-chausses à l'espagnole et avec une fraise, le Géant dont la taille égalait presque la hauteur de la maison elle-même et qui, grâce à une poulie fixée au toit, dépassait de toute la tête le premier étage; il y avait ensuite la toile représentant le portrait de la Dame albinos qui montrait sa chevelure blanche à messieurs les militaires en uniforme de l'armée de terre et de la marine; puis il y avait la toile représentant le portrait du sauvage indien scalpant le prisonnier d'une tribu ennemie; il y avait encore la toile représentant le portrait de l'enfant d'un planteur anglais, saisi par deux boas constricteurs, — quoique *nous* n'eussions jamais eu ni enfant, ni boas constricteurs. Egalement, il y avait la toile représentant le portrait de l'âne sauvage des prairies, quoique *nous* n'eussions jamais eu d'ânes

sauvages ni ne voudrions en avoir, nous les donnerait-on. Enfin, il y avait la toile représentant le portrait du Nain, et très-ressemblant encore, avec George IV, qui paraissait aussi étonné à sa vue que pouvait le paraître Sa Majesté, polie comme elle était. Bref, la façade de la maison était si couverte de toiles qu'il n'y avait pas un rayon de lumière qui pût y pénétrer de ce côté. Sur la porte d'entrée et le long des fenêtres du salon s'étendait une inscription de quinze pieds de long et de deux pieds de large qui annonçait **LE SPECTACLE AMUSANT DE MAGSMAN**. On passait pour entrer par un porche en toile verte, décoré de feuillages; un orgue de Barbarie jouait continuellement, et l'on payait trois pence à la porte... Qui oserait dire que mon spectacle n'était pas comme il faut?

» Trois pence..., oui; mais le nain seul valait l'argent, et c'est de lui qu'il s'agit, n'est-ce pas? Son nom écrit était **LE MAJOR TPSCHOFFSKI**, de la brigade impériale de Belgrade. Personne ne pouvait prononcer ce nom, et il n'était pas fait pour que personne le prononçât. Le public, règle générale, en faisait le nom de Chopski. Parmi nous on appelait le nain Chops, en partie pour se rapprocher de Chopski et en partie

parce que son vrai nom, si jamais il eut un vrai nom (chose douteuse), était Steakes¹.

» C'était un nain extrêmement petit, oui, très-petit, pas si petit certainement que l'annonçait l'affiche, mais où est le nain qui le serait? — Ce n'en était pas moins un très-petit homme, avec une très-énorme tête, et ce qu'il y avait dans cette tête nul jamais n'en sut rien que lui-même, en supposant qu'il eût lui-même cherché à le savoir, ce qui n'eût pas été facile chose pour lui.

» Le meilleur petit homme qu'il y ait jamais eu au monde : vif et ardent, mais pas fier. Quand il voyageait avec l'Enfant tacheté, quoiqu'il se piquât d'être un nain naturel et sût très-bien que les taches de l'enfant étaient artificielles, il avait pour l'enfant les soins d'une mère. Vous ne l'entendiez jamais adresser un gros mot au Géant. Il se permettait, il est vrai, quelquefois de parler outrageusement de la Dame obèse de Norfolk; mais c'était une affaire de cœur, et quand le cœur d'un homme a été traité légèrement par une

1. *Chops* et *Steaks* sont presque des synonymes dans la gastronomie anglaise, pour signifier des côtelettes de mouton, des tranches de bœuf. On dit *chophouse*, une maison à côtelettes; *beefsteak* est devenu un mot européen de la langue culinaire.

dame qui lui a préféré un Indien, cet homme n'est plus maître de lui, ma foi !

» Il était toujours amoureux, nécessairement ; tous les phénomènes naturels de l'espèce humaine le sont, et il était toujours amoureux d'une grande femme : je n'ai jamais connu de nain qui pût devenir amoureux d'une petite ; ce qui contribue à leur originalité curieuse.

» Il avait une singulière idée à lui dans sa grosse tête, une idée qui devait avoir un sens et qui ne se fût pas logée là sans cela. C'était son idée qu'il était prédestiné à une fortune. Il n'aurait jamais signé aucun papier. Il avait appris à écrire, et son maître avait été le jeune homme sans bras qui gagnait sa vie avec ses orteils (excellent maître d'écriture, et qui fit des élèves par vingtaines parmi nous) ; mais Chops se serait plutôt laissé mourir de faim que de consentir à gagner un morceau de pain en mettant son nom sur un papier. Ceci est d'autant plus curieux à remarquer que Chops n'avait ni fortune, ni espérance de fortune, excepté sa maison et sa soucoupe. Quand je dis « sa maison, » je veux dire la boîte peinte figurant une maison à six chambres dans laquelle il se glissait habituellement,

avec un diamant au doigt (ou ce qui ressemblait à un diamant), pour agiter une petite cloche par ce que le public croyait être la fenêtre du salon; et quand je dis « une soucoupe, » je veux dire une soucoupe de porcelaine avec laquelle il faisait la collecte pour lui à la fin de chaque exhibition. C'était moi qui lui avais fait sa petite phrase à cette fin : « Mesdames et messieurs, » le petit homme va maintenant faire trois fois le tour » de la caravane avant de se retirer derrière le rideau. » Quand il disait quelque chose d'important dans la vie privée, il répétait volontiers cette phrase à son usage, et c'étaient généralement les dernières paroles qu'il m'adressait à moi-même quand il allait se coucher.

» Il avait ce que je considère comme une belle âme, une âme poétique. Son idée sur la fortune ne lui revenait jamais plus vivement que lorsqu'il était assis sur l'orgue de Barbarie et qu'on tournait la manivelle. Après que la vibration l'avait secoué un peu de temps, il se mettait à me crier : « Toby, je sens ma fortune » venir; tournez, tournez, je compte mes guinées par » milliers; Toby, tournez, tournez; Toby, je serai un » homme riche; je sens la Monnaie tinter en moi,

» Toby, et je m'enfle jusqu'à égaler la Banque d'An-
» gleterre. »

» Telle est l'influence de la musique sur une âme
poétique, non toutefois qu'il préférât toute autre mu-
sique à l'orgue de Barbarie; au contraire, il la dé-
testait.

» Il avait une sorte de rancune contre le public
(chose que vous pouvez observer chez presque tous les
phénomènes qui vivent de la curiosité du public); ce
qui l'irritait le plus dans son état de nain, c'était que
cet état l'excluait de la société, et il répétait incessam-
ment : « Toby, mon ambition est d'aller en société. Le
» malheur de ma position, à l'égard du public, c'est
» que je me vois hors de la société. Cela n'est rien
» pour une brute d'Indien, il n'est pas fait pour la so-
» ciété. Cela n'est rien pour un enfant tacheté, il n'est
» pas fait pour la société... Je suis fait pour la société,
» moi. »

» Personne ne pouvait savoir ce que Chops faisait
de son argent; il avait un bon salaire qui lui était
compté en espèces sonnantes tous les samedis soirs,
sans parler de sa nourriture qui lui était fournie par
moi, et il mangeait de grand appétit, comme tous les

nains. La soucoupe seule était un petit revenu pour Chops, car elle lui valait une somme ronde en monnaie de cuivre, qu'il portait nouée toute la semaine dans son mouchoir de poche.

» Et cependant il n'avait jamais d'argent. Ce ne pouvait être, ce qu'on supposa une fois, le fait de la Dame obèse de Norfolk, parce qu'il est bien clair que lorsque vous en voulez à un Indien jusqu'à grincer des dents en le regardant et en ayant toutes les peines du monde à vous retenir pour ne pas le traiter d'oie tout haut lorsqu'il exécute sa danse guerrière, — il est clair, dis-je, que vous n'iriez pas vous dépouiller de votre argent pour entretenir cet Indien dans le luxe avec la femme qui le préfère à vous.

» Tout à coup, le mystère se découvrit un jour aux courses d'Egham. Le public se faisait tirer l'oreille pour entrer et Chops agitait sa petite cloche par la fenêtre de son salon, d'où il me regardait en ricanant, les genoux fléchis, car il ne pouvait tenir autrement dans sa maisonnette : il ricanait donc et me disait tout en carillonnant : « Voilà un joli public pour vous, » Toby ! Qu'a-t-il, diable ! à ne pas se presser à la » porte ? » Voilà tout à coup un homme qui, du milieu

de cette foule indécise, se met à crier, en montrant un pigeon voyageur qu'il tenait à la main : « S'il y a quel-
» qu'un qui ait un billet de la loterie, elle vient d'être
» tirée, et le gros lot est aux numéros 3, 7 et 42, —
» 3, 7 et 42. » Je donnais moi-même au diable l'homme
et ses numéros, parce qu'il suffit d'un rien pour dé-
tourner l'attention du public pour qui vous faites des
frais, — et si vous en doutez, quand vous êtes parvenu
à réunir un public prêt à vous écouter, faites entrer
dans la salle deux personnes retardataires, et vous ver-
rez si ces deux personnes-là n'attirent pas sur elles
tous les regards à votre préjudice... J'en voulais donc
à cet homme avec ses numéros, et je l'aurais volontiers
envoyé au diable, quand tout à coup Chops lance par la
fenêtre sa petite cloche au nez d'une vieille femme, se
relève, repousse sa maisonnette d'un coup de pied, li-
vrant tout le secret de notre spectacle, et, me saisiss-
ant par les jambes, il me dit :

« Transportez-moi dans notre char de voyage, Toby,
» et versez-moi un seau d'eau sur la tête, ou je suis
» un homme mort, car je suis enfin arrivé à ma for-
» tune. »

» Chops avait gagné le gros lot, — douze mille

cinq cents livres sterling. C'était lui qui avait acheté les numéros 3, 7 et 42, et ils étaient sortis !

» Le premier emploi qu'il fit de sa fortune fut d'offrir de parier cinq cents livres sterling qu'il serait le vainqueur de l'Indien dans un duel où l'Indien combattait avec sa massue et lui avec une aiguille à tricoter trempée dans un poison ; mais personne ne voulant fournir l'enjeu de l'Indien, l'affaire en demeura là.

» Après être resté comme fou pendant une semaine, — et dans une telle exaltation d'esprit que, si je l'avais laissé seulement s'asseoir deux minutes sur l'orgue, je crois qu'il aurait crevé, mais nous avons soin de tenir l'orgue hors de sa portée, — M. Chops revint à plus de calme et se conduisit envers nous tous avec une noble libéralité. Il envoya ensuite chercher un jeune homme de sa connaissance, un jeune homme très-élégant de figure et de manières, qui était employé dans un de ces jeux de hasard qu'on rencontre dans les foires. Ce jeune homme prenait le nom de Normandy, mais ce n'était pas son nom ; il avait été bien élevé par son père, un fameux maquignon qui, dans le trouble d'une crise commerciale, avait eu le malheur de peindre un vieux

cheval gris en cheval bai et de le vendre avec une généalogie.

» — Normandy, je vais entrer dans la société, lui dit M. Chops, voulez-vous venir avec moi?

» — Comment dois-je l'entendre, monsieur Chops? répondit Normandy. Voulez-vous dire que toutes les dépenses de ce changement d'état seront supportées par vous?

» — C'est exactement cela, dit M. Chops, et vous aurez de plus une rétribution princière. »

« Normandy prit M. Chops et, après l'avoir mis sur une chaise pour échanger avec lui une poignée de main, lui répondit par ces vers, avec les larmes aux yeux, tant il paraissait ravi :

« Ma barque est sur le rivage ;
Elle va sillonner la mer,
Et je n'en veux pas davantage
Pour te suivre, ami qui m'es cher. »

» Pour aller en société, ils partirent dans une voiture à quatre chevaux, quatre chevaux gris et une livrée de soie. Ce fut à Londres qu'ils prirent un appartement, dans Pall-Mall, et ils menèrent une vie splendide.

» Au mois de septembre de l'année suivante, pen-

dant que je tenais la foire de Saint-Barthélemy, une lettre me fut apportée par un domestique tout chamarré d'aiguillettes et en belles bottes : c'était une invitation de M. Chops, qui me pria d'aller passer la soirée avec lui dans Pall-Mall. Je me fis propre, je m'habillai et m'y rendis. Ces messieurs étaient au dessert et dégustaient les vins. Je remarquai tout d'abord que les yeux de M. Chops étaient plus fixes dans sa grosse tête que je ne l'aurais voulu pour lui. Ils étaient trois à table et je ne reconnus que trop bien le troisième. La dernière fois que je l'avais rencontré, il avait une tunique blanche à la romaine, une mitre d'évêque recouverte d'une peau de léopard, et il jouait faux de la clarinette dans la musique d'une ménagerie de bêtes féroces.

» Celui-là fit semblant, lui, de ne pas me connaître. et M. Chops me présenta en disant : « Messieurs, c'est » un ami, un ami des anciens jours. » Alors Normandy me regarda à travers un lorgnon et dit : « Magsman ! » enchanté de vous voir ! — enchanté ! » Je jurerais qu'il ne l'était pas du tout. M. Chops, pour être plus commodément à table, avait sa chaise sur un trône (d'une forme pareille à celui de George IV dans la toile de son portrait), mais il me parut n'être guère roi à

tous les autres points de vue, tandis que ses deux compagnons donnaient leurs ordres comme des empereurs. Ils étaient vêtus en vrais dandies, et quant aux vins, ils vidaient toutes sortes de bouteilles.

» Je passai d'un vin à un autre (pour dire que je faisais comme eux), et puis encore je les mêlai deux par deux. Somme toute, la soirée fut agréable, et je la trouvai telle quoique je sentisse que la tête me tournait un peu; cependant je crus de bon goût de quitter la partie le premier, et, me levant, je dis à M. Chops :

» — Monsieur Chops, les meilleurs amis doivent tôt ou tard se séparer. Je vous remercie de la variété des vins étrangers que vous nous avez fait connaître; je bois à votre santé avec ce dernier verre de vin rouge et je prends congé.

» M. Chops répondit :

» — Veuillez seulement me placer sur votre bras droit, Magsman, et me porter jusqu'au bas de l'escalier pour que je vous voie partir.

» Je voulus me refuser à pareille chose, mais il insista et je dus l'enlever de son trône. Quand il fut appuyé contre mon épaule, il me parut sentir fortement le madère et je ne pus m'empêcher de penser, en le

portant, que je portais une large bouteille de vin surmontée d'un gros bouchon sans proportion avec la bouteille.

» Quand je le déposai sur le tapis du seuil, dans le vestibule, il se cramponna au collet de mon habit et me dit à l'oreille :

» — Je ne suis pas heureux, Magsman.

» — Qu'est-ce qui vous fait du chagrin? monsieur Chops, lui demandai-je.

» — Ils ne me traitent pas bien; ils ne sont pas reconnaissants; ils me mettent sur le manteau de la cheminée quand je refuse de faire servir du vin de Champagne, et ils m'enferment dans le buffet quand je ne veux pas donner mon argent.

» — Débarrassez-vous d'eux, monsieur Chops.

» — Je ne le puis. Nous sommes dans la société ensemble, et que dirait la société?

» — Abandonnez donc la société elle-même.

» — Je ne puis. Vous ne savez pas ce dont vous parlez. Quand une fois vous êtes entré dans la société, vous ne devez plus en sortir.

» — En ce cas, si vous voulez excuser ma franchise, monsieur Chops, lui dis-je en hochant la tête grave-

ment, je crois que vous êtes à plaindre d'être entré dans la société.

» M. Chops hocha à son tour sa grosse tête, se frappa cinq ou six fois le front, et il reprit :

» — Vous êtes un bon garçon, Magsman, mais vous ne comprenez pas. Bonsoir, adieu. Maintenant, Magsman, le petit homme va faire trois fois le tour de la caravane avant de se retirer derrière le rideau.

» Cela dit, je le vis regrimper seul son escalier, marche par marche, en s'aidant des genoux et des mains. Il n'aurait jamais pu monter ainsi tout seul s'il avait été à jeun ; mais, exalté par le vin, il ne voulut pas que personne vînt à son secours.

» Ce fut peu de temps après cette soirée que je lus dans le journal que M. Chops avait été présenté à la cour. Le journal disait : « On se rappellera (j'ai remarqué dans ma vie que les journaux ne manquent jamais d'imprimer qu'*on se rappellera*, qu'on se rappelle ou non), on se rappellera que M. Chops est ce particulier de petite taille dont le succès, à la dernière loterie, fit tant de sensation. » Eh bien ! me dis-je en moi-même, telle est la vie. Il y est parvenu à la fin et tout de bon. Il a étonné George IV.

» Cette présentation me donna l'idée de faire repeindre cette toile où vous le voyez encore, avec un sac d'argent à la main et l'offrant à George IV, une dame en plumes d'autruche tombant amoureuse de lui, dans son costume de cour, l'épée au côté, des culottes à boucles et coiffé d'une perruque à bourse.

» Ce fut aussi à cette époque que je pris la maison qui est le sujet de la présente enquête, — quoique je n'aie pas l'honneur de savoir qui m'interroge, — et, pendant le cours de treize mois, j'y installai mon *Spectacle amusant de Magsman*, — spectacle qui offrait au public tantôt un phénomène et tantôt un autre, mais toujours avec toutes les toiles en dehors. Un soir que nous venions de terminer notre dernière séance, ayant renvoyé nos spectateurs un peu malgré eux, parce qu'une grosse pluie était survenue, je fumais ma pipe dans une arrière-pièce de la maison, en compagnie du jeune homme qui dessinait avec ses orteils, que j'avais engagé pour un mois (quoiqu'il ne dessinât réellement que sur l'affiche). Tout à coup, j'entendis qu'on frappait du pied à la porte de la rue. « Holà hé! qu'est-ce donc? » demandai-je au jeune homme, qui se frotta les sourcils avec ses orteils et me répondit : « Je ne peux

imaginer ce que c'est, monsieur Magsman, » — mais il ne pouvait jamais s'imaginer rien ; compagnie monotone s'il en fut.

» Le bruit continuant, je déposai ma pipe, pris une chandelle et allai ouvrir la porte. Je regardais dans la rue sans pouvoir y rien apercevoir, quant tout à coup je me retournai vivement, parce que je sentis une créature vivante qui se glissait entre mes jambes : c'était M. Chops.

» — Magsman, me dit-il, voulez-vous me prendre aux anciennes conditions ? je suis à vous. Est-ce fait ? dites que c'est fait.

» J'étais tout abasourdi, mais je répondis :

» — C'est fait.

» — C'est fait, répéta-t-il, et doublement fait. Avez-vous un morceau pour souper, dans la maison ?

» Me souvenant de l'éblouissante variété des vins étrangers que nous avons bus ensemble dans Pall-Mall, j'étais honteux de lui offrir des saucisses froides et du gin avec de l'eau ; mais il accepta les saucisses et le gin avec de l'eau de très-bon cœur, une chaise lui servant de table et un tabouret de chaise, comme dans l'ancien temps.

» Ce fut après qu'il eut nettoyé tout le plat de saucisses (deux livres et un quart, si je ne me trompe) que la sagesse qui était dans ce petit homme commença à en sortir comme par transpiration.

» — Magsman, me dit-il, regardez-moi. Vous voyez devant vous un homme qui a été dans la société et qui maintenant n'y est plus.

» — Oh! vous n'y êtes plus, monsieur Chops? Et comment vous en êtes-vous retiré, monsieur Chops?

» — VENDU! s'écria-t-il.

» Vous n'avez pas l'idée de la sagesse qu'exprima sa grosse tête quand il prononça ce mot.

» — Mon ami Magsman, continua-t-il, je vous communiquerai une découverte que j'ai faite : elle vaut son prix. Elle m'a coûté douze mille cinq cents livres sterling, et elle peut vous être utile. Le secret de la chose, c'est que lorsqu'une personne croit entrer dans la société, c'est plutôt la société qui entre dans cette personne.

» Sans comprendre très-exactement le sens de ces paroles, je hochai la tête et lui dis :

» — Vous avez bien raison, monsieur Chops.

» — Magsman, reprit-il en me tirant par la jambe,

la société est entrée en moi sur l'air de toute ma fortune.

» Je sentis que je pâlistais, et, quoique naturellement prêt toujours à parler, je bégayai en demandant à M. Chops :

» — Où est Normandy?

» — Envolé ! avec l'argenterie, répondit M. Chops.

» — Et l'autre ? — voulant parler de celui que j'avais connu coiffé d'une mitre d'évêque.

» — Envolé ! avec les bijoux, répondit M. Chops.

» Je m'assis pour le regarder, et M. Chops se leva pour me regarder aussi.

» — Magsman, dit-il, — et il me sembla parler avec plus de sagesse encore, en même temps que d'une voix plus enrouée : — Magsman, la société, dans son ensemble, se compose de nains. A la cour de Saint-James, ils exercent tous mon ancien métier, — faisant tous trois fois le tour de la caravane ; et ainsi font-ils tous dans les cours de justice. Partout ils font tinter leurs petites cloches à la fenêtre de prétendues maisons ; partout la soucoupe fait le tour de la salle... La soucoupe, Magsman, est l'institution universelle.

» Je m'aperçus alors, vous le devinez, que M. Chops

était aigri par ses malheurs, et je fus peiné pour lui.

» — Quant aux dames grasses, poursuivit-il en frappant de sa grosse tête contre la muraille, — il en est des milliers dans la société, et pires que l'original que j'ai connu chez vous. Celle-ci n'avait commis qu'un outrage contre le goût, — simplement un outrage contre le goût, — un outrage qui ne méritait que le mépris, et elle subissait sa juste punition sous la forme d'un Indien (ici M. Chops donna encore un épouvantable coup de tête contre la muraille); mais celles de la société, Magsman, celles-là commettent des outrages mercenaires. Procurez-vous des châles de cachemire, achetez des bracelets, répandez-les avec de riches éventails et autres belles choses dans votre appartement, et qu'on sache que vous en ferez des cadeaux à toutes celles qui viendront vous admirer..., les dames grasses accourront de tous les points de l'horizon pour vous entourer, qui que vous soyez. Des femmes grasses qui ne sont pas nées pour se montrer aux badauds de la foire viendront faire des trous à votre cœur, Magsman, comme avec une vrille, puis, quand vous n'aurez plus rien à donner, elles vous riront au nez et vous

laisseront dépouiller jusqu'aux os par les vautours, comme l'âne sauvage des prairies quand il est mort...
âne vous-même.

• Ici il se frappa la tête contre la muraille une troisième fois avec une telle violence qu'il tomba étourdi.

• Sa tête était si lourde et le coup qu'il venait de se donner eut un tel retentissement que je crus réellement qu'il avait trépassé; mais il se releva bientôt tout doucement, s'assit par terre et me dit avec le regard le plus intelligent qu'on puisse imaginer :

• — Magsman, savez-vous la différence matérielle qui distingue les deux états d'existence par lesquels a passé votre malheureux ami?

• Avant de répondre lui-même à cette question, il leva sa pauvre petite main et ses larmes coulèrent sur sa moustache, — il avait fait tout ce qu'il avait pu pour faire pousser sa moustache, mais il n'est pas donné aux mortels de réussir toujours.

• La différence est celle-ci : Quand j'étais hors de la société, j'étais payé très-faiblement pour me faire voir. Quand je fus entré dans la société, je payai chèrement pour me faire voir. Je préférerais la première de ces deux existences, quand bien même je ne serais pas

forcé d'y revenir. Annoncez-moi demain avec la trompette, comme autrefois.

» Dès le lendemain, il était entré dans nos rangs et s'y trouvait aussi bien que s'il n'en était jamais sorti. Mais l'orgue fut tenu hors de sa portée et, quand nous avions du monde, il n'était fait aucune allusion à sa fortune. Il devint plus sage de jour en jour. Ses opinions sur la société et le public étaient lumineuses, étourdissantes, imposantes : sa tête devint aussi de plus en plus en grosse, à mesure que sa sagesse lui donnait de l'expansion.

» Les choses allèrent de mieux en mieux pendant neuf semaines. Au bout de ce temps-là, sa tête était curieuse à voir. Un soir, la dernière fournée de spectateurs étant sortie et les portes fermées, M. Chops exprima le désir d'avoir un peu de musique.

» — Monsieur Chops, lui dis-je (je lui disais toujours *monsieur*; d'autres pouvaient s'en dispenser, jamais moi), monsieur Chops, êtes-vous bien certain d'être dans un état de corps et d'esprit qui vous permette de vous asseoir sur l'orgue?

» Sa réponse fut celle-ci :

» — Toby, lorsque je rencontrerai celle que vous sa-

vez avec l'Indien, je leur pardonnerai à tous les deux...

Me voilà !

» Ce fut en tremblant de crainte que je commençai à tourner la manivelle, mais il resta doux comme un agneau. Je ne pourrai cependant jamais m'ôter de l'esprit que je vis sa tête grossir encore, et vous pouvez juger par là de l'expansion de ses idées. Quand il eut écouté tous les airs de l'orgue les uns après les autres, il descendit.

» — Toby, me dit-il avec un calme sourire, le petit homme va faire maintenant trois fois le tour de la caravane avant de se retirer derrière le rideau. »

» Lorsque nous voulûmes le réveiller, le lendemain matin, nous trouvâmes qu'il était allé dans une meilleure société que la mienne et celle de Pall-Mall. Je fis faire à M. Chops des funérailles aussi confortables que cela me fut possible : je suivis moi-même le cercueil, comme chef de l'établissement, et la toile qui représentait la présentation de M. Chops à George IV précédait le cortège en guise de bannière. Mais, après cet événement, la maison me parut si triste que je la quittai pour reprendre la maison roulante. »

LES NAINS DE LA FOIRE

Le nain Chops est-il un personnage inventé par M. Charles Dickens? Nous ne saurions répondre à cette question d'une manière précise et positive. Mais justement, dans une curieuse histoire de l'ancienne foire de la Saint-Barthélemy de Londres ¹, qui vient de paraître, nous trouvons mentionnés par l'auteur, M. Morley, deux ou trois précurseurs de notre illustre contemporain Tom Pouce, auxquels le conteur semble avoir emprunté quelques-uns des traits caractéristiques attribués à M. Chops. C'est d'abord M. Simon Paap, « le fameux nain hollandais, âgé de vingt-six ans, pesant vingt-sept livres, haut de vingt-huit pouces, qui eut l'honneur d'être présenté au prince régent et à toute la famille royale, le 5 mai 1815, puis présenté aussi au lord-maire, le 1^{er} septembre de la même année, par

1. *Memoirs of Bartholomew fair*, by Henry Morley. Londres, 1859. Ce volume est richement orné du *fac-simile* des gravures sur bois des phénomènes populaires du temps. Il contient un chapitre sur les Jongleurs et saltimbanques, un autre sur les monstres, un autre sur les spectacles de la foire, etc., etc., etc.

M. Daniel Gyngel. » M. Morley nous donne son portrait en pied et un *fac-simile* de son écriture, — ce qui prouverait que M. Simon Paap n'avait pas la répugnance de M. Chops pour mettre son nom sur une feuille de papier.

Puisque nous citons l'ouvrage de M. Morley, ajoutons qu'il nous fait connaître un nain savant. Celui-ci était un Écossais qui n'avait que deux pieds de haut et était âgé de soixante ans. Il était marié et sa femme l'avait rendu père de deux fils, dont l'un dansait et chantait avec lui à la foire. « Il avait autrefois tenu une école de grammaire. Il discourait très-sagement sur les saintes Écritures et l'histoire profane, à la grande satisfaction de tous les spectateurs. »

Ce qui est plus rare, c'est l'exhibition d'un nain et d'une naine à la fois. On montrait sous la reine Anne un nègre et une négresse qui n'avaient que trois pieds de haut; le nègre, surnommé le *Prince noir*, avait trente-deux ans. La négresse, appelé la *Reine des fées*, charmait les spectateurs par sa danse, quoiqu'elle fût dans une *situation intéressante*, c'est-à-dire enceinte. Un autre spectacle du même genre fut donné, en 1792, aux badauds de la foire, dans une *caravane* où figu-

raient M. Thomas Allen, le plus étonnant petit homme qui eût paru devant le public, et miss Morgan, que le roi George daigna appeler *lady* Morgan. Cette naine, âgée de trente-cinq ans, ne pesait que dix-huit livres. Elle paraissait sous les auspices de sa mère, afin que la décence fut respectée quand, pour justifier les termes de l'affiche, elle prouvait aux spectateurs qu'elle était admirablement faite, une vraie Vénus en miniature. Au nom de M. Allen et de lady Morgan, un poète de la foire avait fait ce quatrain royaliste inscrit sous leurs portraits :

D'autres peuvent vanter leur taille et leur naissance :
 Nous pouvons dire, nous, avec toute assurance,
 Que nous sommes tous deux, homme et femme à la fois,
 Les plus *petits* sujets du plus *grand* de nos rois.

Ajoutons que, dans l'ouvrage de M. Morley, se retrouvent les divers phénomènes que M. Toby Maggsman énumère dans la composition de sa caravane, — l'Enfant tacheté, celui qui écrit avec ses orteils, l'Indien sauvage, dont M. Chops est si outrageusement jaloux, etc., etc.

LE SECRET DU PENDU¹

Peu importe de quelle manière j'ai appris ce qui va suivre, peu importe de qui je le tiens... Il suffit qu'il fut pendu et que voici son histoire :

« — Et comment se fit-il, *lui* demandai-je, que vous fûtes?... » Je n'osai pas prononcer le mot *pendu*, de peur de blesser sa délicatesse et sa susceptibilité; mais j'y suppléai par un geste expressif.

« — Comment se fit-il que je fus pendu? répondit-il avec l'accent d'un rauque enrrouement? Vous voulez tout savoir, tout, n'est-ce pas? »

Il était assis en face de moi à l'autre bout de la table de noyer, en manches de chemise, les pieds nus sur le

1. Ce récit d'un pendu anglais a paru primitivement dans les *Household Hords*. Il a quelque analogie avec les *Aventures d'un pendu français*.

parquet. Il y avait un cercle couleur bistre autour de ses yeux, plutôt sphériques qu'ovales, dont les prunelles fixes, brillant d'un lustre vitreux au centre de leurs orbites, ressemblaient plutôt aux prunelles d'un animal farouche qu'à celles d'un homme. Son front rappelait aussi le front d'un spectre, bleu, violet, jaune, comme une contusion qui a cinq jours de date. Une sueur visqueuse coulait de son menton et des lobes de ses oreilles. Quand la brise de mer, qui s'introduisait par moments à travers les jalousies entr'ouvertes de ma fenêtre (car cette nuit il faisait une chaleur étouffante), soulevait les longs anneaux de sa rude chevelure, vous auriez pu croire voir se tortiller devant vous les serpents des Euménides. Les doigts de ses mains amalgamées se courbaient légèrement en dedans par l'effet de quelque rigidité musculaire indépendante de sa volonté, et je remarquai enfin que tous ses membres tremblaient d'un frisson spasmodique, avec le caractère de l'agitation qui précède ou suit une attaque de tétanos.

Je lui avais donné un cigare. Après en avoir mouillé l'extrémité entre ses lèvres, il reprit, en tournant de mon côté ses regards, mais plutôt dirigés vers le mur

que vers les miens : « C'est inutile. Vous pouvez me torturer, m'écorcher vif, me râper la peau avec des limes rouillées..... puis me tremper dans le vinaigre et me frotter les paupières avec de la poudre à canon... je ne pourrais vous dire où est l'enfant. Je ne le sais pas, je ne l'ai jamais su ! Comment vous convaincre que je ne le sais pas et que je ne l'ai jamais su ?

» — Mon cher ami, lui dis-je alors, vous ne paraissez pas remarquer que loin de vous prier de me faire savoir où est l'enfant auquel vous faites allusion, je n'ai pas la moindre curiosité de rien savoir concernant cet enfant ou tout autre. Permettez-moi de vous faire observer que je n'aperçois pas la moindre connexité entre un enfant et le fait de votre pendaison.

» — Aucune connexité ? répéta-t-il avec véhémence. Mais justement... c'est la cause. Si ce n'était cet enfant je n'aurais jamais été pendu. »

Il marmotta encore quelques paroles au sujet de cet enfant, et je poussai près de sa main la bouteille de bordeaux (exposé à être réveillé et appelé dehors à toutes les heures de la nuit, je trouve dans ce vin une boisson plus légère qu'aucune autre). Il en remplit un grand verre qu'il vida dans sa gorge plutôt qu'il ne le

but, — et j'observai que ses lèvres étaient si sèches que le liquide ingurgité y laissa des globules comme les gouttes d'eau qui se forment sur un taffetas huilé. Enfin, il commença son récit :

« — J'eus le malheur de naître, dit-il, il y a environ trente-sept ans. J'étais l'héritier d'une double infortune; car ma mère était récemment veuve quand je naquis et elle mourut en me mettant au monde. Quel était mon vrai nom avant le faux nom qui a été la fatale malédiction de ma vie? Je ne vous le dirai pas; mais ce n'était pas un de ces noms sonores relevés par un titre aristocratique; car mon père était un petit commerçant, et ma mère avait été une domestique à gages avant de devenir sa femme. Deux parents vinrent au secours de l'orphelin. Ils étaient mes oncles : l'un, frère de mon père, l'autre, frère de ma mère. Le premier était un marin retiré du service, riche et célibataire; l'autre, un épicier qui continuait son commerce, veuf avec une fille unique, ne faisant pas de brillantes affaires. Ils se détestaient cordialement l'un l'autre avec cette espèce d'aversion froide et vigilante qu'éprouve un chat farouche pour le chien qu'il n'ose attaquer le premier.

• Pendant quatorze années ces deux oncles jouèrent au volant avec leur pauvre neveu, se le renvoyant sans cesse et le maltraitant avec la même cruauté. Misérable jeu ! tantôt c'était mon oncle Collerer qui découvrait que j'étais condamné à mourir de faim par mon oncle Morbus, et qui me prenait sous sa protection ; tantôt c'était mon oncle Morbus qui s'indignait contre mon oncle Collerer quand celui-ci m'avait battu, et qui insistait pour que je retournasse sous son toit. J'étais battu et affamé par l'un, affamé et battu par l'autre. Avec cette ruse instinctive qu'un traitement brutal inspire au plus stupide enfant, je faisais de son mieux pour ménager mes deux oncles. Je n'y pouvais réussir qu'en entretenant la haine qu'ils s'étaient vouée mutuellement. Je ne me rendais l'oncle Collerer propice qu'en médissant de l'oncle Morbus ; je ne me réconciliais avec l'oncle Morbus qu'en parlant plus mal encore de l'oncle Collerer ; mais je ne crois pas que je fusse coupable d'une grande injustice à leur égard : car c'étaient deux méchants vieillards ; ils m'auraient laissé réellement périr au coin de la borne, si chacun d'eux n'avait pensé qu'en paraissant me protéger il faisait naturellement enrager son ennemi.

» Lorsque j'eus quinze ans, je m'avisai que je devais choisir une fois pour toutes entre mes deux oncles, de peur qu'à force d'aller de celui-ci à celui-là, je ne finisse par tomber seul par terre. Il était assez naturel que je choisisse l'oncle riche, le marin retiré, M. Collerer, et, quoiqu'il se doutât bien que je ne m'attachais à lui qu'à cause de son argent, il parut, à défaut de mon affection, se contenter parfaitement de l'antipathie cordiale que j'exprimais pour mon oncle Morbus. J'évitai même de voir ce dernier ; pendant trois ans, je ne mis plus les pieds chez lui, et si je le rencontrais dans la rue, je passais de l'autre côté du ruisseau, en le laissant me menacer du poing et m'appeler chien d'ingrat !

» Si mon oncle Collerer avait renoncé à la mer, il n'avait pas renoncé à gagner de l'argent sur terre. Il prêtait à usure et par hypothèque. Je devins bientôt son bras droit, l'aidant à pressurer les gens besogneux, à escompter les billets des petits négociants et à faciliter aux fils de famille prodigues les moyens de dévorer d'avance l'héritage paternel. Mon oncle reconnaissait que je n'étais pas sans intelligence ; il lui échappa même de déclarer que je méritais de lui suc-

céder après sa mort. Il n'en était pas plus généreux de son vivant, et je souffrais personnellement de sa parcimonie ; mais l'espoir de l'avenir me donnait la patience du présent. J'attendais. Je dois ajouter que d'ailleurs un autre espoir que celui d'hériter seul de mon oncle me justifiait à mes propres yeux.

» J'ai dit que mon oncle l'épicier avait une fille. Je ne confondais pas Marie Morbus avec son père. Dans notre enfance, je ne me doutais pas moi-même de toute mon affection pour ma cousine, car cette affection ne contenait pas toujours mes mauvais instincts, alors qu'abusant de ma force sur une petite fille délicate, je la tourmentais et je lui dérobaï ses joujoux ; mais en grandissant, je m'aperçuz qu'elle était belle, et très-belle ; je l'aimai, je le lui dis et je m'en fis aimer. J'étais alors établi chez mon oncle Collerer. Je donnais à Marie des rendez-vous dans le parc qui touchait à la maison de son père, et Marie y venait en cachette. Je n'avais guère de quoi plaire à une jeune fille avec mon visage blême, mes cheveux ébouriffés et mon parler sans élégance ; mais il y avait chez Marie Morbus un secret besoin d'aimer ; son cœur crut facilement à la sincérité du mien. Cet amour partagé jeta une sorte

d'auréole sur toute mon existence : je vivais de cet amour et pour cet amour ; j'avais foi à toutes les espérances qu'il éveillait en moi, et, malgré notre dépendance absolue, Marie de son père, moi de mon oncle Collerer, malgré la haine féroce que nourrissaient ces deux hommes, malgré l'obstacle insurmontable que cette haine semblait élever entre Marie et moi, nous nous aimions, nous espérions toujours, nous avions confiance dans la fortune..... nous l'attendions ensemble.

» Un soir, à l'heure du souper, — repas qui consistait généralement en un morceau de fromage et en croûtons de pain arrosés avec une pinte de petite bière, — je remarquai que mon oncle Collerer avait l'air à la fois plus sombre et plus malicieux qu'à l'ordinaire. Il parlait peu et mordait sur son pain comme s'il satisfaisait une rancune sur lui. Le souper fini, il alla à un vieux bureau vermoulu où il serrait ses papiers et ses valeurs commerciales. Il y prit une paperasse, en dénoua le ruban et se mit à lire ; je ne m'en préoccupai guère, car sa lecture favorite de chaque soir consistait à la révision de ses billets à ordre et de ses créances hypothécaires. Les veilles d'échéance il passait des

heures entières à vérifier les acceptations et les endossements, continuant cette vérification dans ses rêves de la nuit. Ce soir-là, je supposai qu'il ne faisait pas autre chose ; mais quand il eut classé ces documents, que je prenais pour des papiers timbrés, il me jeta le paquet, puis sortit sans prononcer un mot, et, au bruit de ses pas dans l'escalier, je reconnus qu'il se dirigeait du côté de ma chambre, située à l'étage le plus élevé de la maison.

» J'ouvris le paquet d'une main tremblante et un pressentiment dans le cœur. J'y retrouvai toutes les lettres que j'avais écrites à Marie Morbus. Tout sembla tourner autour de moi, et les caractères de ces lettres se mêlèrent à mes yeux dans une danse infernale ; j'essayai en vain d'en relire une ligne, d'y retrouvai la phrase qui était depuis des années stéréotypée au fond de mon cœur... Ma propre écriture était de l'arabe pour moi...

» Mon oncle rentra : il traînait après lui un petit porte-manteau noir où je tenais tout ce qu'il m'était permis de croire mien : « J'ai une clef qui l'ouvre, me dit M. Collerer, et j'avais lu toutes les charmantes lettres que cette folle jeune fille vous a adressées. Mais

j'ai été beaucoup plus édifié par les vôtres, que j'ai reçues seulement hier au soir de la main de votre bon oncle Morbus... que le diable l'étrangle ! Je suis un vieil avare, n'est-ce pas ? Vous vivez d'espérance, hein ? l'espérance est une bonne nourrice et une aimable flatteuse, mon jeune ami... Je n'ai que deux mots à vous dire, poursuivit mon oncle après quelques minutes de silence pendant lesquelles il jouit tranquillement de ma consternation : Toutes vos guenilles sont dans ce porté-manteau. Ou renoncez à Marie Morbus, renoncez à elle pour toujours et écrivez-lui une lettre que je vais vous dicter, ou tournez-moi les talons et ne vous montrez plus ici. Décidez-vous tout de suite, je vous prie. »

» A ces mots, il bourra sa pipe, et l'ayant allumée, il s'assit en fumant, tandis que je me morfondais en sa présence. L'amour, la crainte, l'intérêt, l'avarice..... maudite avarice ! — se disputaient mon âme et l'emportaient tour à tour ; enfin, une lâche inspiration me conseilla de gagner du temps, de dissimuler. « Je puis, pensai-je, feindre de renoncer à Marie et l'assurer secrètement de ma courtoisie. Par ce double jeu, ne pourrai-je pas espérer encore l'héritage de mon oncle ? »

— A ma honte, cet expédient satisfit à la fois mon amour et ma lâcheté; je me déclarai prêt à souscrire aux conditions de mon oncle.

« — Écrivez donc, dit-il en me jetant une feuille de papier et une plume, écrivez.

» Je pris la plume, et machinalement j'écrivis ce qu'il me dicta, sans que je puisse me rappeler aujourd'hui les termes... quelques phrases abjectes, je suppose, qui exprimaient ma résolution d'oublier mon amour pour Marie.

« — C'est très-bien, mon neveu, dit mon oncle quand j'eus fini; nous n'avons besoin ni de plier la lettre, ni de la cacheter, ni de l'envoyer par la poste; car... hi, hi, hi! nous pouvons la remettre en mains propres. »

» La pièce où ceci se passait n'était séparée d'une autre que par une porte à deux battants; mon oncle Collerer poussa cette porte, l'ouvrit, et en même temps, avec un salut moqueur, il introduisit mon oncle Morbus, accompagné de ma cousine.

« — Voici une lettre pour vous, ma chère, dit mon vieil avaré; une lettre de votre *amant fidèle*; mais vous n'aurez guère besoin de la lire: vous avez pu tout entendre, n'est-ce pas, et admirer la docilité de ce cher

neveu... J'ai parlé assez haut, j'espère, quoique je sois asthmatique et que *que tout cela ne doive pas durer longtemps...* Eh ! neveu ?

» Cette dernière phrase était une citation de mes lettres.

» En prenant la lettre des mains de mon oncle Col-lerer, Marie tremblait ; mais quand, déjà troublée par le remords, je la suppliai de me regarder, quand je la conjurai, avec l'accent le plus passionné, de croire que je lui demeurais fidèle, elle m'accabla par un regard de dédaigneuse incrédulité ; puis, froissant le papier entre ses doigts, le rejeta avec mépris.

» Ce fut le tour de mon oncle Morbus, avec sa voix de fausset : « — Vous, épouser *ma fille*, s'écria-t-il ; vous ? Votre père, au moment où il mourut, devait plus qu'il n'avait. Il me devait à moi-même et il me doit encore. Que n'y a-t-il une loi pour forcer les fils à payer les dettes des pères ? Vous, épouser ma fille ! Pensez-vous que j'accepterais pour gendre le fils de votre père... le neveu de votre oncle ? »

» Ce dernier trait me révélait que mes deux oncles, un moment d'accord, n'allaient pas tarder à reprendre leurs hostilités. Un éclair d'espérance jaillit à mes yeux.

« — Sortez de ma maison, vous et votre fille ! s'écria mon oncle Collerer. Vous m'avez secondé, et je vous l'ai rendu, nous sommes quittes. Sortez. »

» J'entendis encore les deux ennemis se quereller dans le couloir, j'entendis les sanglots de Marie, puis la porte de la rue se ferma violemment et mon oncle Collerer revint à moi.

» — J'espère que vous êtes satisfait à présent, mon oncle ? lui dis-je.

» — Satisfait ! s'écria-t-il en saisissant la grande jarre de terre où il tenait son tabac, comme s'il voulait me la jeter à la tête. Satisfait !... Je vous satisferai vous-même, drôle. Partez, et que je ne revoie plus votre chienne de figure.

» — Vous n'avez certainement pas l'intention de me mettre dehors, mon oncle ? lui demandai-je en bégayant.

» — Décampez avec armes et bagages ! répéta-t-il. Si vous demeurez une minute de plus, je vais chercher la police. Partez ! et il me montrait la porte.

» — Mais où dois-je aller ? demandai-je.

» — Allez mendier, dit mon oncle, ou allez vous

humilier aux pieds de votre cher oncle Morbus... Allez au diable.

» En parlant ainsi, il ouvrit la porte, poussa du pied mon porte-manteau dans le vestibule, me jeta par les épaules dans la rue, le porte-manteau après moi, et quand je voulus me retourner, il me ferma la porte au visage.

» Je me trouvai seul dans la rue à l'heure de minuit.

» J'allai dormir dans un café. J'avais quelques shillings dans ma poche, et, le lendemain matin, j'allai me loger au fond d'une ruelle entre Gray's-Inn et Leather-Lane, dans le quartier d'Holborn, où je louai une petite chambre au faite de la maison, moyennant quatre shillings par semaine. Cette ruelle fourmillait de sales enfants en haillons ; ma chambre était plutôt un grenier, et, quand j'ouvris la fenêtre, je ne pouvais apercevoir qu'une étroite bande du ciel avec un chaos de cheminées fumeuses, de plombs, de gouttières et de toits noirs de suie, avec le grand clocher en briques d'une église qui dominait le tout... Où était le vaisseau de l'église, je ne l'ai jamais su.

» J'écrivis lettre sur lettre à mes oncles et à Marie, sans jamais recevoir une ligne de réponse. J'errais tout

le long de la journée dans les rues, faisant tous mes repas avec des pains d'un penny et des viandes froides. J'allais retrouver mon lit avant la fin du jour, et j'y invoquais les ténèbres; puis, les ténèbres venues, j'appelais en gémissant le retour de la lumière. Je ne connaissais personne à qui m'adresser pour obtenir de l'emploi. La maison que j'habitais était remplie de réfugiés étrangers et de saltimbanques dont je ne pouvais comprendre le jargon. Mon petit pécule s'épuisa peu à peu, et, au bout de dix jours, mon esprit fut mûr pour le suicide. On n'acquiert que graduellement cette maturité. Il faut se sentir isolé dans une ville populeuse, y chercher vainement un ami, palper sa bourse à peu près vide, après avoir vendu au fripier un gilet et un habit... bientôt vous vous reconnaîtrez cette disposition d'esprit que les juges d'instruction et les jurés appellent l'insanité temporaire. Je pris donc la résolution de mourir. Je me servis de ma dernière pièce de monnaie pour acheter du laudanum à différentes pharmacies, en demandant la valeur d'un penny chez chaque apothicaire, sous prétexte d'apaiser un mal de dents. Quand j'eus réuni le tout dans une bouteille qui était sur mon lavabo, je fermai ma porte, je

m'assis sur ma valise, et j'essayai de prier... Je ne le pus pas.

Il était à peu près neuf heures du soir, au mois de juillet, et dans ma chambre régnait cette demi-obscurité qu'on appelle vulgairement entre chien et loup. Soudain, du côté de ma fenêtre toute grande ouverte, éclate un bruit confus avec un tumulte de voix dans une langue entièrement inintelligible pour moi. A ce bruit succède la décharge d'un pistolet; je l'entends aujourd'hui aussi distinctement que je l'entendis il y a vingt ans, et, après ce premier coup de pistolet, un second. Je regardai du côté de la fenêtre, et vis deux mains sanglantes qui en saisissaient le rebord; en même temps, une voix implorait du secours pour l'amour du ciel. Sachant à peine ce que je faisais, j'attirai à moi dans la chambre le corps d'un homme dont le visage n'était plus qu'un horrible masque rouge. Quand je l'eus aidé à entrer, il se tint debout, fixant sur moi des yeux qui ressemblaient à la tache ardente qu'on croit voir après avoir arrêté un moment sa vue sur le soleil. Puis il commença à chanceler et roula dans la chambre, s'accrochant aux rideaux de la fenêtre, à la table, à la muraille, laissant partout des traces de son sang,

et moi le suivant avec angoisse, jusqu'à ce qu'il tombât la face la première sur le lit.

» J'allumai une chandelle comme je pus. Cet homme était mort ; son visage était si meurtri, qu'il n'était pas possible de distinguer un seul trait de sa physionomie. Il fallait que le pistolet lui eût été tiré au milieu de la face ; il tenait lui-même de la main gauche un pistolet qui venait d'être récemment déchargé.

» Je restai une vingtaine de minutes auprès de ce cadavre, m'attendant aux suites de l'alarme que devait naturellement provoquer un pareil événement et réfléchissant à ce que je ferais ; mais tout resta silencieux comme la tombe. Personne, dans la maison, ne semblait avoir entendu l'explosion du pistolet ; personne, au dehors, ne semblait y avoir fait attention. Je regardai par la fenêtre ; je n'aperçus aucun mouvement, et la nuit enveloppait de son ombre la plus épaisse la masse des cheminées et des toits. Seulement, la lumière de ma chandelle se refléta sur une mare de sang dans les plombs de la toiture.

» Je commençai à penser que je pourrais être accusé du meurtre de cet inconnu. Moi qui tout à l'heure me préparais à une mort violente, moi qui voulais me la

donner à moi-même, je me mis à trembler comme la feuille à la pensée du gibet. Je cherchai ensuite à me persuader que tout cela n'était qu'un horrible rêve... Mais non, là, sur mon lit, était l'homme assassiné, et autour de ma chambre les empreintes de ses mains sanglantes.

» J'examinai le corps plus minutieusement : le mort était presque exactement de ma taille et de ma force. Je ne pouvais juger de son âge, mais il avait des cheveux longs et noirs comme les miens. Dans une de ses poches, je trouvai un portefeuille qui contenait plusieurs feuilles de papier couvertes de caractères qui me parurent appartenir à un autre alphabet que le nôtre ; mais, à côté, un paquet de billets de la banque d'Angleterre. Une montre d'or garnissait le gousset de son pantalon, et une ceinture de soie contenait 200 *souverains* en or avec quelques louis d'or de France.

» Quel démon se tenait à mon côté pendant que je fis cette inspection, je l'ignore ; mais j'eus bientôt arrêté le plan qui me séduisit. Je résolus de remplacer le mort par le vivant et le vivant par le mort. En moins de temps que je n'en mets à vous le raconter, je dépouillai le cadavre de son portefeuille, de son or et de

sa montre. Je lui pris aussi son habit, et, glissant ma chandelle allumée sous le lit, je descendis rapidement l'escalier; je ne rencontrai personne à la porte ni dans la ruelle; personne ne me poursuivit, et je gagnai la grande rue d'Holborn sans être remarqué. Après avoir erré pendant une heure, je revins sur mes pas, curieux de savoir ce qui se passait dans le quartier. Le cri au feu l'avait enfin réveillé : les pompiers accouraient avec leur machine qui roulait bruyamment sur le pavé. « — Où s'est déclaré l'incendie? demandai-je avec un air d'indifférence. — Dans une maison de la ruelle de Gray's-Inn, » me répondit-on. Le lendemain, je n'eus garde de reparaitre aux environs d'Holborn; je passai toute la journée à errer d'une taverne à l'autre dans le faubourg de Surrey. Ce fut là que le surlendemain je lus ce paragraphe dans un journal :

AFFREUX SUICIDE ET INCENDIE DANS GRAY'S-INN-LANE.

« Dans la nuit de mercredi à jeudi, les habitants de Gray's-Inn-Lane ont été alarmés par des tourbillons de fumée qui s'échappaient des croisées de la maison n° 5, Hustle-Street, tenue en garni. Le maître du garni,

M. Plose, ayant forcé la porte d'une mansarde du troisième étage, y a trouvé que le locataire M..... s'était suicidé en se brûlant la cervelle avec un pistolet. L'infortuné serrait encore l'arme fatale dans sa main. Soit par l'ignition de la bourre, soit par toute autre cause, le feu s'était communiqué aux draps de lit, aux couvertures et enfin aux matelas : le tout a été consumé ainsi qu'une partie des meubles de la chambre. Les pompiers de la brigade de la Compagnie du Sud s'étaient rendus de bonne heure sur le théâtre de l'incendie, et ils sont parvenus à borner ses ravages. Le corps et le visage de la victime étaient horriblement défigurés, en partie par la décharge du pistolet, en partie par les flammes ; mais ce qui est resté intact de ses papiers et de ses effets a suffi pour établir son identité. On ne connaît aucune cause de ce suicide. M.... n'était pas dans une position brillante ; mais il avait des parents qui ne l'auraient pas laissé dans le besoin, et si son existence se fût prolongée quelques heures de plus, il eût appris le matin même à son réveil qu'il héritait d'une fortune de 30,000 livres, son oncle Gripple Col-lerer, Esq., de Raglan-Street, décédé deux jours auparavant, l'ayant constitué son légataire universel. Le

surveillant de la paroisse, M. Pybus, avec son intelligence et son activité ordinaires, a immédiatement recueilli ces diverses circonstances, et le coroner, s'étant rendu sur les lieux, a constaté le décès. »

« J'avais tout perdu, mon nom, mon existence propre, trente mille livres sterling, et tout cela pour quatre cents livres en or ou en billets de banque !

» — Je devine le reste, dis-je à celui qui avait été pendu, pendant qu'il s'interrompait pour reprendre haleine. Vous vous êtes livré vous-même pour recouvrer votre identité, et, au lieu d'y parvenir, vous avez été condamné comme assassin ou incendiaire. »

J'attendais sa réponse. Il avait allumé un second cigare, et il fumait. En le voyant si calme, je crus prudent de ne pas l'exciter par de nouvelles questions, et j'attendis patiemment qu'il reprit la parole. Il ne tarda pas à poursuivre son récit en ces termes :

« — Vous vous trompez, me dit-il ; ce que j'étais devenu cette fatale nuit, je le suis encore, si je suis quelque chose. Je m'y résignai de peur de pire. Le jour même où le journal m'annonçait que mon suicide était

consommé, je partis de Londres, résolu à fuir le sol de l'Angleterre. Je me rendis à Hull où, trouvant un navire qui mettait à la voile pour Hambourg, je m'embarquai pour cette ville. J'y vécus six mois dans un hôtel, frugalement, solitairement, cherchant à apprendre l'allemand ; car j'avais fini par savoir que les papiers manuscrits du portefeuille étaient en cette langue. Je n'étais pas un écolier à faire des progrès rapides ; mais au bout de six mois j'en avais fait assez cependant pour savoir que le mort auquel je m'étais substitué s'appelait Müller, et qu'il avait voyagé en Russie, en France et en Amérique. Je commençai par essayer de traduire les fragments d'un journal qu'il avait rédigé dans ce dernier pays ; mais il ne contenait guère que ses impressions de voyage. Il faisait bien çà et là quelques allusions à son secret, à la mission dont il était chargé ; mais ce secret, cette mission, impossible à moi de découvrir ce que ce pouvait être. Il y était encore fait mention d'une bergère, d'une antilope et d'un tigre bleu, désignations probablement de certaines personnes avec lesquelles il était en rapport. La grande masse des documents était en chiffres dont la clef me manquait.

» Je pris le nom de Müller, puisque c'était celui de

l'homme que je représentais désormais dans le monde des vivants ; mais il y avait des centaines de Müllers à Hambourg : qui pouvait faire attention à un Müller de plus ?

» J'avais pour habitude d'aller tous les soirs fumer ma pipe dans un grand café à bière situé hors la ville. A la même table s'asseyait volontiers avec moi un gros petit homme en redingote grise, qui fumait et buvait continuellement. Je regardais tout le monde avec une défiance soupçonneuse ; cependant on ne se rencontre pas tête à tête impunément pendant une quinzaine dans le même lieu : entre ce gros petit homme et moi peu à peu se forma une sorte de liaison de taverne.

» Un jour, après quelques libations un peu copieuses, il me demanda si j'avais jamais goûté la fameuse bière bavaroise ou baërische, ajoutant qu'elle était bien supérieure à toutes les bières allemandes. Il finit par m'offrir d'en payer une bouteille. J'étais d'assez joyeuse humeur, et je consentis. On nous servit donc une bouteille de bière bavaroise, puis une seconde, puis une troisième, jusqu'à ce qu'à force de vider mon verre et de fumer ma pipe j'éprouvai un peu de vertige et m'en plaignis.

« — La tête vous tourne, me dit mon compagnon ; je sais ce que c'est. Après la bière baërischer, je prends toujours une chopine d'eau-de-vie. Nous irons en boire une à la Grüne-Gans, ici près : c'est une honnête maison tenue par Max Rombach, fils d'une veuve. »

« J'étais dans cet état où l'homme qui a déjà trop bu croit avoir besoin de boire encore, et je suivis mon ami à la redingote grise. Je ne sais combien de chopines d'eau-de-vie je bus pour ma part à la Grüne-Gans ; mais je me réveillai le lendemain matin, dans mon lit, avec un violent mal de tête. Mon premier mouvement fut de sauter en bas de mon lit pour vérifier si mon portefeuille était dans la poche de mon habit. Il n'y était plus. Je fis monter mon hôte et ses garçons ; mais aucun d'eux ne put m'en donner des nouvelles. J'avais été ramené à mon logement en voiture par l'homme à la redingote grise qui s'était dit mon ami, m'avait aidé à me déshabiller et s'était éclipsé après m'avoir mis au lit. Mes investigations me confirmèrent que mon prétendu ami était le voleur. Evidemment il n'avait pas été tenté par la cupidité, car tout ce qu'il me restait de billets de banque se retrouva dans le gousset de mon gilet avec ma montre.

» Le même soir, je me rendis à l'établissement où je rencontrais habituellement mon *ami*, — sans le moindre espoir de l'y retrouver, mais pour obtenir quelques informations à son sujet.

» A ma grande surprise, il était assis, fumant et buvant comme la veille. Je lui adressai un salut assez sec.

« — J'espère, me dit-il avec un agréable sourire, que l'eau-de-vie d'hier ne vous a pas laissé la tête trop lourde aujourd'hui?

» — J'ai à vous parler, sortons, lui répondis-je.

» — Avec plaisir, répliqua-t-il. Puis mettant son chapeau à larges bords, il me suivit dans le jardin derrière la maison avec un empressement extraordinaire.

» — J'étais ivre, hier au soir, dis-je pour commencer.

» — Zo, répondit-il avec un flegme imperturbable.

» — Et pendant mon ivresse on m'a volé mon portefeuille.

» — Zo, répéta-t-il avec la même assurance.

» — Et j'ose ajouter que c'est vous qui me l'avez pris.

» — Zo. Vous avez raison, mon fils, dit-il sans se déconcerter davantage. C'est moi qui vous ai pris votre portefeuille. Je l'ai ici.

» Et ce disant, il se frappa le sein à l'endroit où la poche de sa redingote annonçait, par un renflement très-visible, qu'en effet elle contenait l'article réclamé. Je m'élançai immédiatement sur lui avec l'intention de le lui arracher; mais il fit un écart assez lesté malgré sa rotondité, éluda mon assaut, et approchant un sifflet de ses lèvres, en tira un son aigu. Presque au même instant, je me sentis jeter sur la tête un manteau ou un drap : on me lia les mains, et, avant que j'eusse le temps de faire un effort pour me défendre, j'étais enlevé et emporté au milieu d'une obscurité complète. A cent pas plus loin, je fus assis sur une banquette, j'entendis le bruit d'une portière, et un bruit de roues me convainquit que j'étais dans une voiture.

» Mon voyage put bien durer quelques heures. Nous nous arrêtons de temps en temps pour changer de chevaux, je suppose. D'abord, j'avais voulu résister, faire des efforts convulsifs pour me dégager et crier au secours. Mais j'étais bâillonné et garrotté si étroitement que je désespérai d'y réussir et me soumis à ma desti-

née. Nous nous arrêtâmes enfin tout de bon. On me fit sortir de la voiture, on me transporta encore à bras l'espace de dix minutes ; je crus deviner, au changement d'air, que nous entrions dans une maison, peut-être dans un passage souterrain, puis nous montâmes et descendîmes des escaliers : on ouvrit et l'on referma des portes. Finalement, je fus dressé sur mes pieds, le bâillon tomba de ma bouche, les menottes de mes mains et le bandeau de mes yeux : mais je ne voyais rien, et l'obscurité qui régnait autour de moi m'inspira la crainte qu'on ne m'eût privé de la vue par quelque machination infernale.

» Grande fut ma joie d'apercevoir un rayon de lumière qui m'arrivait par un orifice placé au-dessus de ma tête. Je n'étais pas aveugle, je n'étais que dans un lieu sombre dont en tâtonnant je cherchai à reconnaître les limites. Mes mains ne rencontrèrent que les froides murailles d'une prison dont j'aurais bien voulu trouver la porte. Mais inutilement. Je poussai des cris auxquels répondit l'écho seul, et personne ne parut.

» Deux jours et deux nuits s'écoulèrent ainsi... il me le sembla du moins, quand les angoisses de la faim et de la soif me firent supposer que l'on avait résolu de

me laisser mourir d'inanition. Ce ne fut que le troisième jour, d'après mon calcul, qu'un bruit de clefs, de cadenas et de serrures charma agréablement mon oreille. L'invisible porte s'ouvrit, la lumière pénétra jusqu'à moi assez abondante pour m'éblouir, et une voix bien connue me dit : « Venez ici, » comme on aurait dit à une bête en cage.

» Je me trainai vers la porte et, le seuil franchi, je me trouvai debout dans une petite cour avec mon *ami* devant moi : l'homme à la redingote grise.

» C'est-à-dire la redingote grise avait disparu, et il m'apparaissait sous un autre costume, une veste rouge, richement brodée d'or, qui lui serrait si étroitement la taille, qu'en toute autre circonstance j'aurais ri de ce gros petit homme en uniforme de hussard ou de jockey. Il n'eut pas l'air de m'avoir vu de sa vie, mais se contenta de faire un geste me concernant à deux laquais, en livrée rouge comme lui, qui me saisirent sous les bras et m'emportèrent comme trois jours auparavant.

» Je traversai ainsi plusieurs petites cours et franchis plusieurs portes : à l'architecture des bâtiments environnant $\text{\textcircled{S}}$ il me parut que nous étions dans un château

gothique. Derrière une fenêtre grillée, je crus distinguer des hommes en vestes blanches et bonnets blancs. Un bruit de casseroles et un parfum délicieux me firent conjecturer que nous étions tout près de la cuisine. Nous fîmes halte là un peu de temps, par suite de quelque malicieux calcul ; car mon *ami* regarda par-dessus son épaule avec une expression sardonique, quand il me vit, surexcité par la faim, essayer en vain de me débarrasser de mes porteurs, qui étaient aussi mes gardes. Enfin, nous gravîmes un petit escalier étroit qui nous conduisit à une longue et splendide galerie de tableaux aboutissant à un appartement somptueusement meublé, moitié bibliothèque, moitié salon.

Un joyeux feu de bois petillait dans le foyer de la cheminée, contre le manteau de laquelle se tenait debout un grand vieillard dont la chevelure rare était soigneusement ramenée sur son front. Il était vêtu de noir, avec une cravate blanche et un ruban multicolore à la boutonnière. A quelques pas de lui, je remarquai une table couverte de papiers où était assis dans un grand fauteuil un autre vieillard, d'une corpulence énorme, en robe de chambre richement doublée de

fouffure et coiffé d'une toque en velours noir qui avait pour appendice une hideuse visière de soie verte. Les deux laquais me déposèrent au pied de cette table, sans cesser de me tenir par les bras.

» — Monsieur Müller, me dit poliment l'homme en noir et me parlant un excellent anglais, comment vous trouvez-vous ?

» — Je répondis avec indignation : Il ne s'agit pas de ma santé ; c'est moi qui vous demande pourquoi j'ai été arrêté, volé, emprisonné et condamné au supplice de la faim ?

» — Monsieur Müller, reprit l'homme en noir avec une imperturbable politesse, vous devez excuser la façon en apparence peu courtoise dont vous avez été traité. La vérité est que notre maison n'a pas été bâtie pour faire une prison mais un palais, et, à défaut d'un lieu de réclusion convenable, nous avons été forcés d'utiliser momentanément une pièce basse qui fut destinée, je crois, jadis, à servir de cellier. J'espère que vous ne l'aurez pas trouvée trop humide.

» L'homme à la visière verte secoua ses grosses épaules, comme s'il se livrait à un rire muet.

• — D'abord, monsieur, poursuivit l'autre me fai-

sant signe poliment de le laisser parler, car j'allais prendre la parole, nous avions pensé que, pour arriver à notre but, il suffirait de nous mettre en possession des papiers de votre portefeuille (et il toucha du doigt ce portefeuille maudit); mais une partie de la correspondance est en chiffres : vous en avez seul la clef. Le plaisir de vous entretenir est devenu absolument indispensable.

» — Je ne connais pas plus que vous le chiffre et sa clef, m'écriai-je, et je jure devant Dieu que je ne possède aucun secret qui puisse vous concerner.

» — Vous devez avoir appétit, monsieur Müller, reprit l'homme en noir, sans plus faire attention à ce que j'avais dit que si je n'avais pas parlé du tout. Carol, apportez le déjeuner.

• L'homme anciennement en gris répondit à ce nom de Carol par un salut respectueux, sortit et revint apportant un plateau sur lequel étaient divers mets savoureux et deux flacons de vin. Le deux laquais lâchèrent à moitié mes deux bras, et j'allais me précipiter sur le plateau, dont la vue m'avait fait battre le cœur, lorsque l'homme en noir leva la main :

» — Un moment, monsieur Müller, dit-il, avant de

réparer vos forces, obligez-moi de répondre à une seule question : Où est l'enfant ?

» — *Ya!* où est l'enfant, répéta l'homme à la visière verte.

» — Je ne le sais pas, répondis-je avec animation; sur mon âme! je l'ignore. Vous me le demanderiez pendant cent ans, je ne pourrais vous le dire.

» — Carol, dit l'homme en noir avec son impassibilité impitoyable, enlevez le plateau. Monsieur Müller n'a pas appétit... à moins, ajouta-t-il en se retournant vers moi, que vous ne vouliez répondre à cette petite question.

» — Je ne le puis, je ne sais rien, je n'ai jamais rien su ! répondis-je.

» — Carol, dit mon interrogateur prenant un journal et me tournant le dos, emportez le plateau. Monsieur Müller, je vous souhaite le bonjour.

» En dépit de mes cris et de mes efforts, je fus emmené par les deux laquais. Nous traversâmes la galerie des tableaux ; mais, au lieu de descendre l'escalier, nous entrâmes dans une autre enfilade d'appartements. Nous passions par un long vestibule éclairé avec des lustres et mes gardes m'avaient relâché un moment, — l'un

d'eux cherchant à ouvrir une porte tandis que l'autre fouillait dans ses poches pour en trouver la clef, — lorsque je vis un panneau des lambris glisser sur une coulisse : une dame en noir, belle et pouvant avoir trente ans, se pencha par cette ouverture : « Vous avez noblement agi, me dit-elle rapidement avec la demi-voix d'un à-parté : Continuez, et Dieu récompensera votre dévouement. »

» Je n'aurais pas eu le temps de répondre si la surprise me l'eût permis, car le panneau se referma immédiatement, je fus ressaisi par les deux laquais et conduit précipitamment à une petite chambre simple mais propre. On m'y laissa et l'on ferma la porte sur moi. Je trouvai là un petit pain noir et une cruche d'eau. Je satisfis avidement ma faim et ma soif, sans qu'il restât une miette du pain, une goutte de l'eau.

» Ce fut mon unique repas pendant vingt-quatre heures. De ma fenêtre, qui était grillée, je pus reconnaître la cour de la cuisine. La vue des cuisiniers et l'odeur des rôtis me rendaient à moitié fou.

» Le second jour, je fus encore ramené devant l'homme en noir et l'homme à la visière verte. La scène

infernale recommença : la tentation du plateau irrita de nouveau ma faim, et sur mon refus de satisfaire à la question : « Où est l'enfant ? » l'homme en noir dit à Carol : « Enlevez le plateau, monsieur Müller n'a pas appétit. »

» — Arrêtez, m'écriai-je dans un accès de désespoir et pensant que je pourrais contenter mes bourreaux avec un mensonge : je vais tout avouer, tout dire.

» — Parlez donc, dit l'homme en noir, où est l'enfant ?

» — A Amsterdam, répondis-je au hasard.

» — A Amsterdam ! quelle naiserie ! dit avec impatience l'homme à la visière verte. Qu'y a-t-il de commun entre Amsterdam et le tigre bleu ?

» — Ai-je besoin de vous rappeler, dit avec un accent de sarcasme l'homme en noir, que ce n'est pas répondre à la question que de nous nommer un pays ou une ville ? Vous savez aussi bien que moi que la *clef* de l'endroit où est l'enfant se trouve là, et il me montra du doigt le portefeuille.

» — Oui, là, répéta l'homme à la visière verte avec le même geste indicateur.

» — Mais, monsieur... disais-je d'une voix suppliante.

» — Bien le bonjour, monsieur Müllert »

Interrompu par cette simple réplique, je fus reconduit à ma prison ; je rencontrai une seconde fois la dame en noir, qui m'administra au passage la stérile consolation *que Dieu récompenserait mon dévouement* ; je retrouvai le pain noir et la cruche d'eau, puis, au bout de vingt-quatre heures encore, je fus ramené devant mes questionneurs, tenté par le plateau couvert de viandes, renvoyé au pain sec et à l'eau claire.

« — Peut-être, remarqua l'homme en noir à la cinquième de ces entrevues, peut-être est-ce quelque chose de plus substantiel que désire monsieur Müller ? Voyez. Et ce disant, il ouvrit un bureau garni de sacs d'argent en m'invitant à y puiser.

» En vain, je protestai que tout l'or du monde ne m'arracherait pas un secret que je ne possédais point ; en vain je déclarai que Müller n'était pas mon nom ; en vain je révélai la ruse fatale qui m'avait fait renoncer au mien, l'homme en noir ne fit que hocher la tête avec un sourire d'incrédulité ; puis, me complimentant sur mon admirable imagination, il ajouta que

la fable inventée par moi confirmait sa conviction que je savais où était l'enfant.

» Après la sixième entrevue, la dame en noir, qui avait évidemment les deux laquais pour elle, trouva le moyen de m'arrêter au passage et de me dire : « Prenez courage, votre délivrance approche : vous serez transféré ce soir dans une maison d'aliénés. »

» Je me demandais encore comment je serais délivré en changeant ma chambre de prisonnier affamé contre une cellule d'aliéné, lorsque deux robustes gaillards me mirent un gilet de force et me transportèrent dans une voiture qui partit aussitôt d'un train rapide. Nous voyageâmes toute la nuit et nous arrivâmes le lendemain matin à un vaste édifice. Là, je fus dépouillé de mes habits, examiné des pieds à la tête, plongé dans un bain et revêtu d'une casaque de toile grise. Je demandai où j'étais, on me répondit : « Au refuge des aliénés du grand-duché de Sachs-Pfeigiger. »

» — Puis-je voir le directeur de l'établissement? dis-je en me modérant pour paraître calme.

» — On va vous conduire à son cabinet, me répondit-on.

» Le herr-ober-direktor était un petit homme chauve qui montrait en parlant une rangée de belles dents blanches. Il me reçut poliment et me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi. Je lui racontai mon vrai nom, mon histoire, ma persécution : je lui dis que j'étais Anglais et que je réclamais ma liberté : il sourit et appela : — Où est Kraus ?

» — Ici, Herr, répondit le gardien.

» — Quel est le numéro de monsieur ?

» — Numéro quatre-ving-douze.

» — Quatre-vingt-douze, répéta le herr-direktor écrivant à son aise : « Cataplasmes sur la plante des pieds ; vésicatoire derrière les oreilles ; emplâtre de moutarde sur la poitrine et glace sur la tête... glace de la mer Baltique. »

» L'abominable ordonnance me fut exactement infligée. Le méchant Kraus me tortura de toutes les façons et, au milieu de mes tortures, il me demandait : « Apprenez-moi où est l'enfant, Müller, et vous aurez votre liberté dans une demi-heure. »

» Je restai six mois dans cette maison de fous. Si je me plaignais au docteur des mauvais traitements et des tentations que Kraus me faisait subir, il m'ordonnait

immédiatement des cataplasmes, des sinapismes et de la glace de la mer Baltique. Les contusions que je montrais étaient attribuées à des coups que je me donnais moi-même dans les accès de ma frénésie. Les maniaques avec lesquels j'étais enfermé déclaraient, comme c'est l'habitude de tous les maniaques, que j'étais fou à lier.

» Un soir que je gémissais étendu sur mon lit, Kraus entra dans ma cellule. « Levez-vous, me dit-il, vous êtes libre. J'avais reçu dix mille thalers de Prusse pour vous arracher votre secret si je le pouvais ; mais on m'assure vingt mille florins d'Autriche si je vous relâche, et vous avouerez que cette somme en vaut la peine. Je perdrai ma place et serai forcé de prendre la fuite ; mais j'irai ouvrir à Francfort un hôtel pour les Anglais qui feront ma fortune. Venez vite. » Il me conduisit jusqu'au bas de l'escalier, me fit passer par la petite porte du jardin et, me remettant un paquet d'habits avec une bourse dans la main, me souhaita bonne nuit.

» Je jetai l'odieuse casaque des aliénés et me mis à marcher jusqu'au matin. Quand le jour parut je me trouvai sur la frontière d'un autre grand-duché. Il y

avait dans une des poches de mon nouveau costume un passe-port parfaitement en règle et je ne fus nullement inquiété ni par la douane ni par la police. Le matin même, je me rendis aux bureaux de la diligence dans la première ville où je parvins et y retins ma place pour Bruxelles.

» Le voyage dura quatre jours. J'arrivai encore faible et bien maigre après six mois de torture et de privations ; mais j'eus bientôt recouvré ma santé et mes forces, d'autant plus que je me dédommageai de ma longue abstinence en fréquentant les meilleurs restaurants, à Bruxelles d'abord, et ensuite à Paris, où je me dirigeai en quittant la Belgique.

» J'entrai un soir au Palais-Royal, chez *les Frères Provençaux*, dont j'étais, depuis une quinzaine, un habitué : le garçon me remit la carte, qui forme un livret paginé et que je parcourais, selon mon usage, avec la réflexion d'un gastronome, lorsque je remarquai un billet à mon adresse, glissé entre deux feuillets. Voici ce que j'y lus : — *Demandez du poisson ; mais faites semblant de le manger et ne le mangez pas. Restez à table aussi longtemps que d'ordinaire pour désarmer le soupçon ; mais aussitôt après votre dîner, partez pour*

l'Angleterre. Rappelez-vous, en traversant Londres, que vous devez rendre visite à Hildeburger.

» J'avais commandé une sole au gratin ; mais, quand elle me fut servie, je la jetai par petits morceaux sous la table. Quand j'eus achevé le reste de mon dîner, j'appelai le garçon et lui demandai ma carte.

» — Vous êtes prié de payer au premier garçon, me dit-il, et je vais l'avertir.

» Le premier garçon vint. J'aurais vu apparaître un centaure, un sphinx ou tout autre monstre, je n'aurais pas été frappé de plus d'horreur... C'était Carol, l'homme à la redingote grise, puis à la livrée rouge, Carol, la serviette sous le bras !

» — Müller, me dit-il, froidement penché sur la table, votre sole était empoisonnée ; apprenez-moi où est l'enfant, et voici un antidote avec 100,000 fr. »

» Pour toute réponse, je saisis la carafe et en frappai Carol au milieu du front avec toute la force de mon bras. Le vieux coquin tomba comme une pierre au milieu des exclamations des femmes, des jurements des hommes et des cris : *A la garde ! à la garde !* Je m'esquivai du restaurant et puis du Palais-Royal par un des passages qui s'ouvrent sur ses quatre galeries.

» Carol mourut-il du coup ? se releva-t-il ? me poursuivit-on ? ne me poursuivit-on pas ? je n'en ai jamais rien su. Je gagnai mon logement, fis ma malle et partis le lendemain matin pour Boulogne-sur-Mer par la diligence.

» Je traversai le canal et me rendis à Londres ; mais je ne vis pas Hildeburger et ne cherchai pas à le voir, par une bonne raison : j'ignorais où et qui était Hildeburger. D'ailleurs, le soir même de mon arrivée dans cette capitale, je partis pour Liverpool, décidé à passer en Amérique. J'avais peur de rester à Londres et en Angleterre, à cause non-seulement de mes amis et de mes ennemis, mais encore par la véritable terreur que m'inspirait le spectre du véritable Müller.

» J'arrêtai mon passage pour New-York sur un brick qui devait mettre à la voile huit jours après mon arrivée à Liverpool. Nous étions déjà au vendredi, et le départ était fixé au lundi de l'autre semaine. Je me promenais aux environs de la Bourse, me félicitant de pouvoir bientôt mettre l'Atlantique entre mes persécuteurs et moi. Tout à coup, j'entends prononcer le nom de Müller. Je me retourne, et mes regards rencontrent ceux d'un grand jeune homme à petite moustache, ha-

billé à la dernière mode et qui semblait sucer la pomme d'une canne d'ébène.

» — Monsieur Müller, me dit-il avec un signe de tête.

» — Mon nom n'est pas Müller, répondis-je hardiment.

» — Vous n'avez pas encore vu Hildeburger ? ajouta-t-il en relevant légèrement les sourcils.

» Je sentis un frisson qui me courut par tout le corps, et je bégayai : N-n-non.

» — Ce n'est pas sans beaucoup de peine que nous avons retrouvé vos traces, dit-il avec sang-froid ; la dame à qui vous devez votre liberté et votre vie restait muette. Nous avons employé en vain les écrous et l'eau ; mais à la fin, par un emploi judicieux de la corde et des poulies, nous avons réussi à la faire parler.

» Je frissonnai de plus belle.

» — Voulez-vous voir à présent Hildeburger ? reprit-il vivement ; il est ici près.

» — Pas à présent, non... bégayai-je ; un autre jour.

» — Eh bien ! demain.

» — Oui, demain, répondis-je.

» — C'est demain samedi. Vous me trouverez ici à quatre heures de l'après-midi. C'est bon ; n'oubliez pas. Au revoir, monsieur Müller. »

» A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il tourna sur ses talons et disparut parmi la foule des marchands et des agioteurs.

» Je ne doutais pas, puisqu'il fixait le rendez-vous au lendemain, qu'il connaissait mon prochain départ. Quoique j'eusse payé mon passage pour New-York, je résolus d'en perdre le prix et de dérouter mes persécuteurs en prenant une autre direction. J'entrai dans un bureau de paquebots, et j'appris qu'un bon bâtiment à vapeur quittait le dock Saint-Georges pour Glasgow, ce soir-là même à dix heures.

» — Provisoirement, pensai-je, allons à Glasgow.

» Le quart avant dix heures, j'étais au dock avec mon bagage ; il faisait un brouillard épais.

« — Vous allez au paquebot de Glasgow, me dit un matelot en chemise rouge : par ici, je vais porter votre malle. »

» Sans attendre mon assentiment, il chargea ma malle sur son épaule et me conduisit à travers les ponts de deux ou trois navires, jusqu'à un quatrième où se

trouvait un homme en moustaches noires, tenant à la main une lanterne allumée.

» — Est-ce ici le paquebot pour Glasgow? demandai-je.

» — Cela va bien, dit l'homme à la lanterne. *All right!* attention, la cloche du départ va sonner.

» — Quelque chose pour avoir porté votre malle, dit le matelot qui m'avait servi de commissionnaire et de guide.

» Je lui donnai un demi-shelling et m'installai à l'arrière, remarquant que le navire était assez sale et encombré de colis. Déjà la cloche sonnait; l'équipage allait et venait, déroulant les câbles et empilant les bagages. Au bout de dix minutes, nous étions hors du bassin et descendions le cours de la Mersey.

» — Combien durera le passage de Liverpool à Glasgow, mon brave? demandai-je à l'homme du gouvernail. Il me regarda comme s'il ne me comprenait pas et prononça quelques mots inintelligibles. Je répétai ma question.

» — Il ne parle pas anglais, dit une voix à côté de moi; ni lui, ni personne à bord, excepté vous et moi, monsieur Müller.

» Je me retournai et vis, avec un sentiment d'effroi, le jeune homme à la canne d'ébène et à la petite moustache.

» — Je suis la victime d'une erreur ou d'un complot, m'écriai-je. La chaloupe, s'il vous plait ! Où est le capitaine ?

» — Voici le capitaine, justement, répondit le jeune homme en me montrant un marin barbu qui s'avancait vers nous. C'est le capitaine Miloschvich, de la marine impériale russe, commandant le pyroscaphe, et faisant route pour Saint-Pétersbourg. Monsieur Müller, comme le capitaine Miloschvich ne parle pas anglais, vous me permettrez de vous servir d'interprète.

» Quoique sa présence même ne me dit que trop qu'il n'y avait guère d'espoir pour ma délivrance, je le suppliai d'expliquer au capitaine qu'une méprise avait été commise à mon détriment, que je voulais me rendre à Glasgow et désirais être débarqué immédiatement.

» — Le capitaine Miloschvich, dit le jeune homme quand il eut traduit mon discours et reçu la réponse du capitaine, vous prie de remarquer, monsieur Müller, qu'il n'y a pas de méprise et que vous allez, non pas à

Glascow, mais à Saint-Pétersbourg. Il lui est tout à fait impossible de vous débarquer ici, attendu que ses instructions positives lui enjoignent de vous débarquer à Cronstadt. En outre, il considère comme son devoir de vous déclarer que si, par actes ou paroles, vous cherchiez à troubler l'équipage ou les passagers, il serait forcé de vous mettre aux fers et de vous enfermer à fond de cale.

» Le capitaine hocha plus d'une fois la tête pendant ces explications, comme s'il les comprenait parfaitement, et pour mieux me faire comprendre à moi-même ses intentions par une pantomime expressive, il se toucha les poignets et les chevilles.

» Si j'avais eu tout mon bon sens, je me serais résigné à mon sort; mais la persécution m'avait tellement irrité, que je m'élançai sur le jeune homme, espérant le tuer ou le précipiter dans la mer, et moi avec lui. On m'enchaîna, on me battit, on me jeta à fond de cale, où je demeurai à moitié asphyxié au milieu de l'horrible odeur des caisses de suif, sans parler du mal de mer qui ne m'épargna pas dans cette épouvantable atmosphère. Nous arrivâmes enfin à Cronstadt.

» Tout ce que je puis vous dire de la Russie et tout

ce que j'en sais, en vérité, c'est qu'il y existe quelque part une rivière, sur cette rivière une forteresse, dans cette forteresse un cachot, dans ce cachot un knout. Dans ce cachot se sont passées sept années de mon existence, sous le coup de ce knout, avec l'éternelle question à mon oreille : « Où est l'enfant ? »

» Comment je m'échappai pour subir des tortures pires encore, c'est une longue histoire dont je ne vous fatiguerai pas. J'ai balayé les rues de Palerme sous le costume jaune du galérien ; j'ai languï dans les prisons de l'Inquisition à Rome ; j'ai été enfermé aux Sept-Tours à Constantinople, où la populace m'assiégea à coups de pierres ; j'ai été marqué à l'épaule au bague de Toulon, et partout ma liberté m'était offerte avec de l'or si je voulais répondre à la question : « Où est l'enfant ? » Enfin j'ai été accusé d'un crime que je n'avais pas commis et j'ai été condamné à mort. Sur le gibet on m'a demandé : « Où est l'enfant ? » Naturellement je n'ai pu répondre et j'ai été..... »

En ce moment Margery, ma servante, qui n'a jamais l'esprit de me dire absent quand vient une visite importune, vint frapper à la porte pour m'annoncer qu'on avait besoin absolument de moi dans mon cabinet de

chirurgie. Je descends et trouve Mrs. Walkingshaw, femme de Johnny Walkingshaw; elle venait me chercher pour son mari qui avait une attaque. Johnny Walkingshaw est membre d'un club dont je suis le docteur depuis la fondation. A ce titre il a droit à mes soins pour la somme de quatre shellings par an. Chaque fois que Johnny a pris une dose de cidre de trop, il est sûr d'avoir une attaque et sa femme vient me chercher. Je fus d'autant plus contrarié d'aller chez Johnny à cette heure indue, que mon infortuné narrateur était interrompu dans son histoire juste au moment où il allait m'expliquer sans doute l'étrange problème de sa résurrection après avoir été pendu. Quand je revins, il s'en était allé et je ne l'ai pas revu depuis. Reviendra-t-il? Était-ce un fou qui s'était pendu lui-même? ou jouissait-il de son bon sens et avait-il été pendu d'après une sentence légale? Avait-il été pendu réellement? Ces questions je me les adresse encore moi-même, et je promets de satisfaire la curiosité du lecteur dès qu'elles auront été résolues par le retour du pendu.

LE CŒUR DU MARCHAND

Mathias, marchand levantin, avait, depuis l'enfance, passé sa vie à voyager pour faire sa fortune, parcourant l'Occident et l'Orient, le Nord et le Midi jusqu'aux îles de la mer du Sud. Quand il revint enfin se fixer à Tarse, sa ville natale, il était encore dans la vigueur de l'âge et avait amassé une richesse considérable. En homme prudent, sa première visite fut pour le gouverneur turc, à qui il fit présent d'une bourse et d'un collier de perles fines, afin de se ménager sa bienveillance. Il se bâtit ensuite un magnifique palais, choisissant pour l'emplacement un jardin situé sur le bord d'une eau courante. Ce fut là qu'il résolut de se reposer pour le reste de ses jours, après les fatigues de sa vie nomade. La plupart de ses concitoyens le regar-

daient comme le plus heureux des mortels; mais ceux qui avaient accès dans son intimité savaient que sa compagne constante était une pensée mélancolique. Quand il avait quitté Tarse dans sa jeunesse, il y avait laissé son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, tous bien portants, quoique pauvres. Il s'était souvent dit : « Dès que j'aurai fait ma fortune, j'enrichirai aussi tous les miens. » Hélas ! la main de la mort s'était appesantie sur tous, les uns après les autres. Il ne retrouvait plus personne pour partager sa prospérité... Voilà pourquoi son cœur se sentait triste.

Le riche marchand Mathias était quelquefois le sujet des conversations des petits industriels bavards du bazar. Un soir, Hanna, le tailleur chrétien, s'adressant à son voisin le changeur juif, lui cria : « Voisin, je parie la valeur de ma boutique que le marchand Mathias se consolera dans le mariage; je parie qu'il choisisse la plus belle de nos jeunes filles et qu'il fonde une famille qui se perpétuera dans notre ville de Tarse aussi longtemps que Tarse aura des habitants. » A cela le juif répondit : « Quelle est la valeur de ta boutique? Tu possèdes deux ou trois vestes que les pratiques t'ont rendues, une paire de ciseaux qui se

rouillent, un vieux tabouret, quelques écheveaux de fil... et puis quoi encore ? c'est tout, je le crois ; tu ne cours pas grand risque à faire une pareille gageure ! »

Le tailleur chrétien se mordit les lèvres et murmura en lui-même une prière pour ne pas céder à son envie de maudire son voisin, puis il répliqua :

« — Tu sais que j'ai acheté, ce printemps, une jeune négresse pour accompagner ma femme quand elle va aux jardins avec notre petit Georges. Je te parie Zarc-fath, c'est son nom, contre l'enjeu que tu voudras. Veux-tu tenir la gageure ? »

Le juif réfléchit quelques minutes en appuyant sa barbe grise sur sa poitrine. Il se rappela que, quarante ans auparavant, il était revenu, lui aussi, de ses voyages avec des sacs remplis d'argent, et avait trouvé sa maison déserte ; mais que depuis lors il avait vécu seul avec lui-même, triste et occupé sans cesse à accumuler sequin sur sequin, *mahboud* sur *mahboud*.

Il était donc confirmé dans sa conviction que, lorsqu'est arrivé l'âge moyen de la vie, il ne reste plus d'autre amour que celui de l'or dans un cœur de chrétien, comme dans un cœur de juif ou un cœur de musulman. Il dit au tailleur :

« — Égalisons les enjeux. Je parierai cinq cents piastres contre cinq cents, que dans cinq années d'ici le marchand Mathias n'aura pas pris une femme.

» — C'est convenu ! » s'écria le tailleur.

Les voisins furent appelés comme témoins, et chacun d'eux rit d'une gageure si absurde.

Mathias ne tarda pas à savoir ce qui s'était passé à son sujet entre le changeur juif et le tailleur chrétien. En traversant le bazar il s'arrêta devant la boutique de ce dernier et lui dit d'un air sévère : « Imprudent que tu es, pourquoi as-tu risqué plus que tu ne possèdes sur un avenir qui n'est connu que du ciel ? J'ai regardé toutes les jeunes filles de notre religion et aucune émotion ne m'a fait battre le cœur. En vérité, tu seras la proie de ce juif.

» — Seigneur, répondit le tailleur en souriant, il est impossible à un honnête homme de rester seul toute sa vie. Si tu veux venir dans ma maison et y voir ma femme avec le petit Georges, que Zarefath, la négresse, fait danser entre ses bras, tu changeras d'avis et tu voudras être aussi heureux que je le suis. Peut-être n'as-tu pas bien regardé autour de toi ; je ne te citerai que Nirian, la fille de notre boulanger, qui est belle,

grande et majestueuse comme une reine; elle te conviendrait merveilleusement, et si tu le désires, ma femme ira ce soir lui faire une proposition de ta part. »

Mathias fronçait d'abord les sourcils, mais il finit par hocher la tête en s'en allant, avec l'air d'un homme qui ne revient pas sur ce qu'il a prononcé. Le juif riait dans sa barbe, et il dit au tailleur : « Hanna, pour quelle somme veux-tu annuler la gageure? Allons, compte-moi cent pièces d'argent et je te tiens quitte du reste. » Mais le chrétien reparti : « Au bout de cinq ans, sainte Philotée usa avec ses baisers et ses larmes une pierre aussi grosse que ce tabouret.... En cinq ans, le cœur du marchand Mathias peut se fondre. »

Cependant Mathias était moins sûr de lui-même qu'il n'avait affecté de l'être. A la suite de cette conversation il commença à penser que peut-être le tailleur avait raison et que sa vie se passait bien tristement dans la solitude. « Dieu n'a pas créé l'homme pour rester ainsi tout seul, se dit-il; je pourrais avoir plus tard des regrets; je ferais mieux de prendre une compagnie; mais où la trouver? Parmi toutes les filles fri-

voles de Tarse, en est-il une avec qui je ne me sentira pas plus isolé encore qu'en présence de moi-même? leurs mères ne leur ont enseigné que l'amour de la toilette et l'amour de leur propre personne. Comment ces natures égoïstes et capricieuses trouveraient-elles le moindre plaisir à la société d'un homme qui, après avoir été si cruellement éprouvé par les chagrins de ce monde, voudrait attendre l'autre dans une vie patiente et calme? »

Ces réflexions émurent Mathias, mais sans le rendre plus malheureux. Ce fut même une distraction pour son âme, trop absorbée jusque-là dans la même pensée monotone. Il ne s'occupa plus exclusivement des mêmes idées, il promena autour de lui des regards plus curieux, il fréquenta la maison de ses amis, et, une seconde fois, il étudia les perfections et les imperfections de leurs filles. On devina son but et l'on en plaisanta. « Il veut, disait-on en riant, préserver le tailleur chrétien de sa ruine. » Le juif eut à subir sa part des plaisanteries quand on venait changer de l'argent à son comptoir. Mais quoique Mathias rencontrât plus d'une jeune et charmante fille qui lui adressait une œillade encourageante, il n'en vit aucune qui

pût parler à son cœur. Tout à coup il se retira de la société, s'enferma dans son palais, et, n'y recevant personne pendant toute une année, il se livra de nouveau à son humeur mélancolique.

Cependant, à la fin, Mathias éprouva encore l'ennui de la solitude. Il voulut au moins s'accorder la distraction de la promenade, et tous les matins, faisant seller sa mule, il s'en allait jusqu'aux montagnes. Là, mettant pied à terre, il errait parmi les rochers et les ravins, attendant, pour s'en retourner, que le soleil déclinât vers le couchant. Une fois, séduit par un frais vallon, il alla si loin qu'il ne put regagner avant le soir le lieu où il avait laissé sa monture à la garde de son domestique. Après avoir reconnu qu'il s'était égaré, il se vit réduit à entrer dans une caverne pour y passer la nuit. Il s'y endormit pour ne se réveiller que lorsque, au matin, les rayons du soleil levant vinrent jouer, à travers une fîssure du roc, sur ses paupières. S'étant levé et ayant dit sa prière, il descendit dans une belle plaine de verdure qu'arrosait une petite rivière, dont la source sortait d'une gorgo voisine. Pendant que Mathias cherchait des yeux à reconnaître sa route, il aperçut une jeune fille occupée à pour-

suivre une vache qui lui avait échappé et qui courait dans la direction de la caverne avec sa corde roulée autour de ses cornes. « Ah! se dit Mathias, puisque cet animal vient de mon côté, je veux l'arrêter, et celle qui le garde me remettra dans la route de Tarse. » Il releva donc sa robe orientale et, comme il était vigoureux, il ne craignit pas de se mettre à la poursuite de la vache, qui s'était échappée plutôt pour folâtrer que pour fuir, et qui finit par se laisser saisir par lui.

« — Que le ciel te bénisse, étranger! s'écria la jeune fille essoufflée, qui déroula la corde des cornes de la vache pour la ramener. Si j'avais perdu Naharah, ils m'auraient battue.

» — Et qui aurait le cœur de te battre, mon enfant? lui demanda Mathias en la regardant et admirant sa beauté délicate.

» — Les moines, répondit-elle en tirant à elle Naharah. Encore une fois, je te remercie, robuste et complaisant étranger. »

Mathias oublia de s'informer de la route de Tarse et se mit à marcher à côté de la jeune fille, lui adressant maintes questions. Il apprit qu'elle était la fille d'un serf

appartenant à un monastère situé dans ces montagnes, et qu'elle y avait pour fonction d'y conduire tous les matins les vaches au pâturage.

« — Ne me suis pas plus loin, dit-elle quand ils furent à l'entrée de la gorge où la petite rivière prenait sa source; car il m'est défendu de parler à ceux que je puis rencontrer. »

Mathias hésita un moment dans ses réflexions; il demanda son chemin, dit adieu à la jeune vachère et retourna à son palais, mais l'âme remplie d'une seule image.

« — En vérité, j'ai oublié de demander le nom de cette jeune fille, se dit-il le lendemain matin; il faut que je le sache pour lui envoyer une récompense. » Sous ce frivole prétexte, il monta sur sa mule, la dirigea vers la montagne, fit sa promenade ordinaire, retrouva la caverne, y passa la nuit encore, et il était debout, dans la prairie, avant le lever du soleil.

Mathias vit bientôt quatre ou cinq vaches qui sortaient de la gorge et la jeune fille qui les poussait devant elle, conduisant par la corde la folâtre Naharah. Dès que la vachère le reconnut : « Étranger, lui dit-elle en riant, je n'aurai pas besoin de toi ce matin, à

moins que tu ne veuilles mener mes vaches à l'abreuvoir.

» — Volontiers, répondit Mathias, prenant la proposition au sérieux.

« — Doucement, dit-elle; si réellement tu t'en chargeais, il faudrait prendre garde à la noire, qui doit toujours passer la première; autrement elle harcèlerait les autres avec ses cornes. »

Là-dessus Mathias coupe une baguette à un arbre et commence à crier : Hou ! hou ! comme un vrai pâtre; mais à peine eut-il touché les flancs de la vache noire, celle-ci fit une escapade et l'entraîna à sa poursuite tout autour de la prairie, de telle sorte que, lorsqu'il revint essoufflé, les autres vaches avaient bu et la jeune fille, assise sur le bord de l'eau, riait en tressant une guirlande de fleurs pour les cornes de Naharah.

« — Tu ne sais pas ton nouveau métier, » dit-elle à Mathias. Un peu honteux, Mathias maudit la vache noire qui l'avait fait courir, s'imaginant qu'il venait de se rendre ridicule aux yeux de la jeune fille. Cependant, au bout de quelques instants, il s'assit auprès d'elle, causa gaiement et apprit que la vachère s'appelait Carine.

Déjà Mathias avait formé secrètement la résolution de l'épouser... si elle voulait de lui... car il avait beau comparer sa richesse à la pauvreté de Carine, telle était sa modestie, qu'il n'osa pas encore, ce jour-là, lui parler de son amour. Ils se séparèrent avant le soir, et Mathias promit de revenir le lendemain.

Il revint, et pendant plusieurs semaines continuèrent ces entrevues, qui firent goûter à Mathias le vrai bonheur, le seul qu'il eût connu depuis sa première jeunesse. A la fin, un jour il prit courage et déclara à Carine qu'il avait l'intention de l'emmener avec lui, de l'épouser et de la rendre maîtresse de toute sa richesse. « Seigneur, répondit-elle avec surprise et simplicité, est-ce que tu as perdu la raison ? Ne sais-tu pas que je suis née fille d'un serf, que je suis esclave moi-même et qu'aucun pouvoir humain ne peut m'affranchir ?

» — L'argent peut t'affranchir, ma fille, dit Mathias.

» — Nullement, reprit-elle, car c'est un ancien privilège du monastère que ses serfs et ses serves lui appartiennent à tout jamais. Si un homme libre jette les yeux sur une de nous et veut l'épouser, il faut qu'il renonce à son état et devienne l'esclave du monastère, lui et ses descendants, pour toujours. Voilà pourquoi

je n'ai pas été épousée, l'année dernière, par Skandar, le porcher, qui offrait vingt pourceaux pour prix de ma liberté, mais qui refusa d'abandonner la sienne. »

Mathias remercia le ciel, au fond du cœur, d'avoir donné au porcher Skandar cet esprit d'indépendance, et dit en souriant : « Crois-moi, Carine, les Pères aiment l'argent... tout le monde l'aime... et je t'achèterai pour faire de toi ma femme.

» — Quelle absurdité! reprit-elle en hochant la tête... ils ont refusé vingt pourceaux.

» — Je donnerai vingt sacs d'or, mon enfant! » s'écria Mathias irrité de son obstination. Carine dit qu'elle ne valait pas une pareille somme, et que d'ailleurs, la vaudrait-elle, ce serait perdre son temps que de la marchander : les Pères ne la vendraient pas.

« — Par saint Maron! s'écria Mathias, je puis acheter tout le couvent. »

Il se trompait. Le monastère de Selafka était le plus riche de tout l'Orient, et le prieur qui le gouvernait le plus entier des hommes. Il coupa court aux propositions du marchand, qui alla le trouver ce jour-là, ne lui disant qu'à aucun prix la liberté de Carine ne pourrait être rachetée.

« — Si tu veux l'épouser, ajouta-t-il avec un regard qui parut satanique à Mathias, il te faut nous donner toute ta richesse et devenir notre serf. »

A cette déclaration, le pauvre amoureux s'en retourna tout triste à Tarse, se disant à lui-même : « Il m'est impossible de me dépouiller, non-seulement de toute la fortune que j'ai amassée si péniblement, mais encore de ma liberté, pour l'amour de cette jeune vachère. J'essayerai de l'oublier. »

Il l'essaya en retournant parmi ses amis et en se promenant dans les bazars. Lorsque le juif le vit, il lui cria : « Salut à l'homme sage qui ne veut pas s'embarasser de la compagnie d'une femme ! » Mais Mathias le regarda en fronçant le sourcil et se détourna ; puis, à la surprise de tous les voisins, il alla s'asseoir à côté du tailleur chrétien et, lui prenant la main, il lui dit à demi-voix : « Ferme ta boutique, mon ami, et conduis-moi chez toi pour me montrer, comme tu me l'offris autrefois, ta femme et ton enfant.

» — Lequel ? répondit le tailleur ; j'en ai trois à présent : Georges, Lisbeth et Anna.

» — Tu me les montreras tous les trois, dit Mathias, et aussi la négresse Zarefath.

» — Oh ! reprit le tailleur, je lui ai donné sa liberté et elle est mariée au marchand de riz, à celui qui tient le coin de la rue...

» — Il semblerait, se dit Mathias à lui-même, que c'est une loi du ciel que tout le monde se mariera. »

Le tailleur ferma sa boutique, emmena Mathias à son logis, lui montra son trésor domestique, c'est-à-dire sa jolie femme avec ses trois enfants vermeils ; — une nouvelle négresse nommé Zarah, remplaçant la première, était occupée à pétrir le pain dans la cour.

« — Mon ami, demanda le riche marchand au tailleur, que ferais-tu si les puissants te disaient qu'il faut choisir entre tous ces objets chéris et ta liberté, renoncer à vivre avec eux ou vivre esclave !

» — La liberté est douce, répondit le tailleur avec un mouvement d'épaule, cependant on vit encore sans elle ; mais personne ne peut vivre sans affection. »

Là-dessus le riche marchand retourna à son palais, monta sur sa mule et se rendit au monastère, où il trouva une foule assemblée dans la cour. Un des Pères était sous le porche :

« — Je suis venu, lui dit Mathias, pour renoncer à ma richesse et à ma liberté afin d'épouser Carine.

» — C'est trop tard, répondit le moine, Skandar le porcher vient d'amener tous ses porcs, on lui met la chaîne au cou dans la chapelle, et tous ceux que tu vois là réunis sont venus pour être témoins de son mariage avec Carine. »

Mathias se frappa la poitrine avec douleur, et mettant pied à terre, il fendit les rangs de la foule, disant qu'on ne ferait d'esclave que lui-même ce jour-là. Le prieur du monastère accourut au bruit, et apprenant ce dont il s'agissait, dit en souriant :

« — Le porcher est le premier en date. »

Mais les moines qui, peut-être, calculaient quels avantages le monastère retirerait de la richesse de Mathias, suggérèrent ingénieusement que celui-là avait le plus de droits qui avait le moins longtemps hésité. D'ailleurs l'opinion de Carine devait être consultée. On demanda donc à Carine ce qu'elle pensait... Carine, voyant les deux rivaux également décidés, condamna l'infortuné porcher à rester libre et dit : « Que la chaîne soit attachée au cou du marchand. »

La cérémonie eut lieu sans remise, et tandis que le prieur en personne se préparait à célébrer les rites religieux du mariage, frère Boag, le trésorier, partit pour

aller faire l'inventaire des biens qui entraient sous sa juridiction.

On dit que Mathias ne donna pas un seul regret à sa richesse perdue, étant trop absorbé dans la contemplation des charmes de la belle Carine. La seule stipulation qu'il avait faite, fut qu'on lui permettrait d'aller au pâturage avec elle. Le lendemain de son mariage, il se trouva sérieusement occupé à conduire Naharah et les autres vaches à l'abreuvoir de la vallée.

Cependant le gouverneur de Tarse apprit ce qui était arrivé à Mathias; il en eut un accès de colère, fit seller sa mule, appela ses gardes et, militairement escorté, il arriva au monastère, où il fit comparaître le prieur devant lui.

« — Sache, moine, dit-il, que Mathias est mon ami et qu'il ne peut être ton esclave, pour que ses biens passent de la ville où je commande à ton monastère. Mathias est un citoyen libéral et je ne puis le perdre comme cela. »

Le gouverneur reconnaissant parlait ainsi à cause de la bourse et du collier de perles dont Mathias lui avait fait cadeau, mais plus encore à cause de certains emprunts qu'il avait obtenus depuis lors sans intérêts du

riche marchand, à qui il espérait bien avoir recours de nouveau dans l'occasion. Le prier du monastère vit qu'il avait affaire à plus fort que lui, et il se cacha les mains en signe d'humiliation. Mais après une courte conférence, le gouverneur et le prier prirent congé l'un de l'autre parfaitement d'accord.

En conséquence, au bout d'un mois de servitude Mathias et sa femme furent mandés devant une assemblée de tous les moines, et ils apprirent que les conditions imposées à leur mariage n'étaient qu'une épreuve. Presque toute la richesse du marchand lui fut restituée avec sa liberté, et il rentra dans son palais de Tarse au milieu d'une foule accourue pour l'applaudir. Naturellement il fit une donation libérale au monastère, en fermant les yeux sur une somme assez ronde que frère Boag, le trésorier, ne s'était pas senti le cœur de rendre avec le reste. Homme généreux et juste, non-seulement il indemnisa le juif de la perte de sa gageure, mais encore il envoya un si beau présent au tailleur chrétien que celui-ci ne fut plus obligé d'avoir recours à son aiguille pour vivre.

La tradition aime à vanter la félicité terrestre dont Carine combla son époux, qui répétait souvent : « Avec

ou sans richesse, avec ou sans liberté, Carine, ma femme, suffit pour entretenir le bien-être dans une maison et rendre heureux le cœur le plus mélancolique. »



LES SANPIETRINI

« Je suis Français de naissance et m'appelle François Thierry. Je ne vous ennuierai pas de l'histoire de mes premières années. Il suffira de vous dire que je commis un délit politique, qu'on me condamna aux galères et que j'ai vécu exilé depuis lors. La marque n'était pas abolie encore, et je pourrais, si je voulais, vous montrer les fatales lettres sur mon épaule.

» Étourdi, stupéfait de ma sentence, je ne puis rien me rappeler du voyage que je fis de Bicêtre à Toulon. Je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien que ces mots terribles qui retentissaient nuit et jour à mon oreille : *Travaux forcés ! travaux forcés ! travaux forcés à perpétuité !* Lorsque je descendis à l'arsenal, je fus

interrogé par un surintendant militaire et inscrit dans un gros registre à agrafes de fer, un vrai registre de galère.

» — Numéro 207, vert ! dit le surintendant.

» On me poussa dans une pièce contiguë, où je fus déshabillé et plongé dans un bain froid, au sortir duquel on me revêtit de la livrée des forçats : chemise de toile grossière, pantalon de serge grise, blouse de serge rouge, souliers ferrés et bonnet vert. Sur chaque jambe des pantalons, sur le devant et le derrière de la blouse se lisaient les sombres lettres T. F., et sur la plaque de cuivre fixée au bonnet le chiffre 207. De ce moment, j'avais perdu mon individualité ; je n'étais plus François Thierry, j'étais le numéro 207. Le surintendant, frisant sa longue moustache entre son pouce et son index, me dit :

» — Il se fait tard, et il faut que vous soyez marié avant souper.

» — Marié ! répétai-je.

» Le surintendant se mit à rire en allumant un cigare, et son rire eut pour écho celui des gardeschourmes. On me poussa dans une autre pièce à travers un autre corridor, et je me trouvai au milieu de

sombres figures qui faisaient résonner les chaînes dont elles étaient chargées.

» — Qu'on amène le numéra 206 avec le prêtre, dit le surintendant, qui m'avait suivi de près.

» Le numéro 206 sortit d'un coin obscur, et avec lui un serrurier bras nus et en tablier de cuir.

» — Couche-toi là, dit le serrurier en me lançant un dédaigneux coup de pied.

» Je me couchai. Un lourd cercle de fer, attaché à une chaîne de dix-huit anneaux, fut alors adapté à ma cheville et rivé d'un seul coup de marteau. Un second cercle, qui reçut ensuite les deux anneaux vides de la chaîne de mon compagnon et de la mienne, fut rivé de la même manière.

» — Très-bien, dit le surintendant, tirant de sa poche un petit carnet rouge. Numéro 207, écoutez le Code de l'arsenal : Si vous cherchez à vous évader sans y réussir, vous aurez la bastonnade. Si vous réussissez à sortir du port et vous laissez reprendre, trois ans de double chaîne en plus. Aussitôt que votre évasion sera signalée, on tirera trois coups de canon, et des pavillons d'alarme seront hissés à tous les bastions. Le télégraphe vous dénoncera à tous les gardes-côtes et à la

police des dix départements les plus voisins. Votre tête sera mise à prix. On affichera votre signalement sur les portes de Toulon et de toutes les villes de l'empire. On pourra tirer sur vous si on ne peut vous arrêter vivant.

» Ayant lu cet avertissement avec une sorte de farouche complaisance, le surintendant reprit son cigare, remit le carnet dans sa poche et s'éloigna.

» C'en était fait de moi. Adieu ma stupéfaction d'incrédulité et tout ce qu'il y avait de fausse espérance dans le trouble d'esprit où j'avais passé les jours précédents. Ma sentence était réelle et accomplie : j'étais un forçat, un forçat enchaîné, enchaîné à un autre forçat. Quand je levai les yeux, mon regard rencontra le regard de mon compagnon de chaîne fixé sur moi. C'était un homme au front déprimé, à la lourde mâchoire, de ma taille à peu près, mais solidement bâti et fortement musclé, qui pouvait avoir une quarantaine d'années.

» — Vous voilà donc condamné à vie ? me dit-il. Moi aussi.

» — Comment savez-vous que je suis condamné à vie ? lui demandai-je d'un air abattu.

» — Par cela, répondit-il en touchant mon bonnet avec le dos de la main. Vert, c'est à vie. Rouge, c'est à terme. Pourquoi vous a-t-on condamné?

» — J'avais conspiré contre le gouvernement!

» Il haussa les épaules avec mépris :

» — Messe du diable! dit-il; vous êtes un monsieur, je suppose! Est-ce bête de ne pas mettre à part les hommes de cet acabit... Nous autres pauvres forçats, nous n'aimons pas les beaux messieurs.

» — Y a-t-il ici beaucoup de condamnés politiques? demandai-je après un moment de silence.

» — Il n'y en a pas dans notre département, reprit mon compagnon, et puis, devinant ma pensée, il ajouta avec un juron : Je ne suis pas innocent, moi. Voici la quatrième fois que je viens ici! Avez-vous ouï parler de Gaspard?

» — Gaspard le faux monnayeur?

» Il fit un signe affirmatif.

» — Qui s'évada d'ici il y a quatre ou cinq mois, et...

» — Et jeta le factionnaire par-dessus les remparts au moment où il allait donner l'alarme. C'est moi-même.

» J'avais, en effet, entendu parler de lui comme d'un

condamné qui, après un long emprisonnement solitaire dans un sombre cachot, en était sorti criminel plus endurci et devenu une vraie bête fauve. Je frissonnai, et, en frissonnant, je vis que son œil vindicatif m'observait avec malignité. De ce moment il me prenait en haine, et de ce moment je le prenais en horreur.

» La cloche sonna : un détachement de condamnés revenait du travail de la journée. Un argousin les fouilla et les enchaîna deux par deux à une plate-forme en planches, disposée en plan incliné. C'était le lit commun où nous primes tous notre place et où dormirent ceux qui purent s'endormir, après avoir roulé autour d'eux une couverture. Ainsi fit mon compagnon de chaîne, lequel, je dois le dire, avait profité de ma ration du souper ; car, ce premier jour, je n'avais encore ni appétit ni sommeil, et je ne fermai l'œil que pendant la dernière heure de la nuit.

» Le lendemain commença ma tâche. Gaspard et moi, nous fûmes employés, avec deux cents autres forçats, à extraire des pierres dans une carrière située à quelque distance du port. Ce travail dura sans interruption pendant tout le printemps, tout l'été et tout l'automne.

Nous avions à subir les variations et les intempéries de ce ciel brûlant de Toulon, qui n'est guère rafraîchi que par des pluies d'orage. Plus d'une fois je rentrai le soir à l'arsenal trempé jusqu'aux os, après avoir été brûlé par le soleil de midi.

» Mon plus grand supplice était mon compagnon lui-même, dont le contact me causait toujours la même répugnance, dont le souffle m'empestait la nuit. J'aurais voulu vainement dissimuler mes sentiments pour lui, il les aurait devinés et aurait triomphé de ma peur sans renoncer à sa haine instinctive, qui se satisfaisait par tous les moyens possibles. Grâce à sa force supérieure, sa tyrannie s'exerçait irrésistiblement sur moi. C'était d'abord en m'imposant la part la plus pénible de notre travail commun; c'était ensuite en révoltant tous mes sens par tout ce qui répugnait à ma délicatesse naturelle; c'était aussi par les caprices les plus odieux, m'imposant un repos forcé quand mes membres étaient paralysés par une crampe, ou une marche redoublée quand j'étais excédé de lassitude. Il se faisait un plaisir de me chanter les refrains les plus atroces, de me raconter les histoires les plus hideuses, de me confier les pensées les plus épouvantables qu'il

avait conçues autrefois dans ses heures de réclusion. J'avais alors vingt-deux ans : j'avais toujours été d'une santé faible; comment aurais-je pu résister à ce misérable, tour à tour voleur, faussaire, incendiaire, et en dernier lieu assassin? Me plaindre au surintendant n'eût fait que rendre sa tyrannie plus barbare. Il était d'ailleurs bien connu comme un despote par tous les condamnés du bagne.

» Un jour vint cependant où sa haine parut s'être ralentie. Il me laissa goûter une heure de sommeil paisible : au lieu de répéter ses affreux refrains, il se livra à une longue rêverie; le matin enfin, quelques minutes après notre travail commencé, il se pencha à mon oreille et me dit à demi-voix :

» — François, veux-tu t'évader?

» Je sentis que le sang me montait au visage : je joignis les mains sans pouvoir parler.

» — Sauras-tu garder le secret?

» — Jusqu'à la mort.

» — Écoute donc. Demain, un maréchal de France vient visiter l'arsenal. Il inspectera le port, les bassins, la carrière. On ne ménagera pas la poudre des saluts, et si deux condamnés s'évadent, deux coups de

canon de plus ou de moins n'exciteront pas beaucoup d'attention autour de Toulon. Comprends-tu?

» — Vous voulez dire que personne ne distinguera les signaux?

» — Pas même les factionnaires aux portes de la ville, pas même les gardes-chiourmes. Messe du diable! Quoi de plus aisé que de briser notre chaîne avec la pioche lorsque l'argousin ne regardera pas et qu'on saluera le grand personnage! Veux-tu risquer la chose?

» — Dussé-je y perdre la vie!

» — C'est convenu. Touche la main.

» C'était la première fois que je touchais cette main fraternellement, et le contact glaça la mienne. Je vis à son farouche regard que mon compagnon ne s'y méprenait pas.

» Le lendemain matin nous fûmes réveillés une heure plus tôt que de coutume, et nous passâmes une inspection générale dans l'arsenal. Avant de nous conduire à la carrière, on nous distribua double ration de vin. A une heure de l'après-midi les canons du port firent entendre les premiers saluts. Cette détonation me fit éprouver un choc électrique. Le signal fut répété par tous les forts successivement. La fumée obscurcit l'air.

» — Au premier coup de canon qui va être tiré là-bas, me dit Gaspard, me montrant une caserne, frappe le dernier anneau de ma chaîne, près de la cheville.

» Un soupçon me traversa rapidement l'esprit.

» — Si je le fais, dis-je, qui me garantit que vous me rendrez la pareille? Non, Gaspard : vous frapperez le premier.

» — Comme il te plaira, répondit-il avec un juron.

» Au même instant résonna le signal prévu et qui fut répercuté par les échos de la montagne. Gaspard frappa, et ma chaîne fut brisée. Au second coup, je frappai à mon tour, mais je fus obligé de frapper deux fois de ma main plus faible pour rendre le même service à Gaspard. Quand nous fûmes ainsi libres comparative-ment, nous continuâmes à travailler ensemble aussi rapprochés l'un de l'autre qu'auparavant, de peur d'avoir été remarqués; mais on n'avait rien vu, et, au troisième coup de canon, toutes les têtes des argousins comme toutes celles des condamnés se tournèrent vers un coude de la route où apparaissait un groupe d'officiers. Le travail fut suspendu; les soldats présentèrent les armes. A ce moment, Gaspard et moi, jetant nos bonnets et nos pioches, nous escaladâmes un rebord

du rocher aux flancs duquel nous avions travaillé jusque-là, nous sautâmes dans le ravin de l'autre côté, et nous mîmes à courir aussi vite que nous le pouvions, encore embarrassés par l'anneau rivé autour de la cheville. Le sentier tortueux que nous suivîmes au hasard nous conduisit juste à un petit corps de garde où deux factionnaires montaient la garde. La retraite était impossible. « Rendez-vous ! » nous crièrent les soldats en nous couchant en joue. Gaspard se retourna sur moi comme un loup aux abois.

» — Malédiction ! s'écria-t-il en m'assénant un terrible coup de poing ; reste là, et sois repris. Je t'ai toujours détesté !

» Je tombai comme assommé par une massue, j'entendis un coup de fusil, et puis je ne vis ni n'entendis plus rien.

» Quand je revins à moi, je me trouvai dans le corps de garde. J'y étais seul, et la première pensée qui me vint à l'esprit fut de fuir encore, si je le pouvais. La pièce où j'étais ne recevant de jour que par une lucarne, il s'agissait de grimper jusqu'à cette ouverture, et je le fis, après avoir pratiqué dans le plâtre de la muraille quatre trous échelonnés, à l'aide de la boucle

de ceinture à laquelle ma chaîne pendait encore le matin. De la lucarne, je me laissai tomber dans un petit jardin derrière le corps de garde, et j'allai m'étendre dans un fossé rempli d'une eau bourbeuse, où j'attendis l'ombre du soir en cachant ma tête sous l'eau au moindre bruit, risquant de m'y asphyxier. La journée finit par une averse qui changea le fossé en torrent, et j'en suivis le cours pour descendre dans une vallée. De là, je gagnai la montagne et traversai ces bois verts qu'on appelle les *Maures*. Ayant marché toute la nuit, j'avais, le lendemain matin, mis six lieues au moins entre Toulon et moi. Je restai caché toute une journée dans les *Maures*, pour voyager de nouveau la nuit, et le surlendemain, ayant franchi le Var, je reconnus que j'étais sur le sol de la Sardaigne. J'osai alors entrer dans un village et m'y procurai une lime qui me débarrassa du dernier signe des galères.

» Grâce à quelques bonnes âmes qui me firent l'aumône et à un curé charitable qui voulut bien accompagner d'un secours plus substantiel ses exhortations religieuses, j'arrivai à Gênes et j'y travaillai sur les quais comme portefaix jusqu'à ce que j'eusse amassé un petit pécule suffisant pour payer mon passage à bord

d'un bâtiment chargé d'huile et de vin qui, un soir du mois de mars, me débarqua sur le quai Ripetta. — J'étais à Rome.

» Je vous épargne le détail des vicissitudes et des épreuves par lesquelles j'avais passé avant d'arriver à Rome. Je croyais d'abord que là une meilleure destinée allait commencer pour moi. Dans une grande ville, que mon imagination faisait plus grande encore qu'elle ne l'est réellement, je pouvais espérer d'échapper à toutes les poursuites, de vivre en toute sécurité, d'oublier même ma sentence et mes jours d'emprisonnement funeste. J'espérais bien davantage. Rome devait m'offrir d'honorables moyens d'existence; je devais y utiliser mon éducation libérale, le goût que j'avais toujours eu pour les lettres et les arts. Parmi les nombreux étrangers qui visitent la ville éternelle, je trouverais, pensai-je, d'anciens amis, ou je m'en ferais de nouveaux. Les fêtes de Pâques approchaient. Je pris un modeste logement sur le quai même où j'avais abordé; je donnai deux jours entiers à ma curiosité, heureux d'errer sans inquiétude d'un monument à un autre; puis je m'occupai de chercher un emploi, un travail régulier.

» Hélas ! un emploi, un travail régulier... Ce n'était pas si facile à trouver. Je tombais justement dans une saison malheureuse. La récolte de l'été avait manqué ; l'hiver avait été dur ; le printemps s'était annoncé fort mal. Il y avait eu des troubles à Naples et le carnaval n'avait pas attiré l'affluence ordinaire sur les bords du Tibre. Il s'en manquait de plus d'un millier d'étrangers que les Romains fussent contents et bien disposés pour ceux qui, comme moi, leur arrivaient les mains à peu près vides. Les peintres n'avaient pas vendu leurs toiles, les sculpteurs leurs marbres. Les mosaïstes et les marchands de camées se plaignaient de mourir de faim. A cette plainte des artistes faisaient écho les hôteliers, les cicerone, tous les métiers et toutes les professions qui vivent du touriste et de l'amateur. Je vis donc de jour en jour mon horizon se rembrunir, mes espérances s'envoler, mes scudi, peu nombreux, se fondre dans mes mains. J'avais eu l'ambition d'offrir ma plume et mon intelligence à un littérateur qui aurait eu besoin d'un secrétaire, ou à un érudit qui aurait voulu copier quelques manuscrits dans les bibliothèques. Au bout de deux semaines, je me serais estimé très-heureux de balayer un atelier. Le mois n'était pas

expiré que je me vis sans un scudo, et même sans un baïoque. Mon logeur me mit à la porte pour faire place à un locataire moins indigent. Je me demandai où j'irais coucher ce soir-là et surtout où j'irais souper. C'était le vendredi saint... le plus dévot catholique n'observa pas un jeûne plus sévère que moi. Je visitai je ne sais combien d'églises, dont les tentures lugubres étaient en harmonie avec ma situation personnelle. Quand j'entrai dans celle de Sainte-Martine on y chantait un *Miserere*, et ce lamentable psaume me sembla l'expression pathétique de mon désespoir. La nuit venue, j'allai m'étendre sous une arcade près du théâtre de Marcellus.

» Le samedi saint fut éclairé par une magnifique aurore et par un magnifique soleil... mais sa douce chaleur ne dissipa nullement les frissons de tous mes membres. J'avais surtout froid à l'estomac, et ces premières atteintes de la faim m'inspirèrent la pensée d'en prévenir les dernières angoisses en me précipitant dans les eaux du Tibre.

» Mourir si jeune cependant! c'était bien dur. Après avoir tant souffert, après avoir rêvé un avenir honorable, et qui aurait pu l'être, grâce à mes cruelles

épreuves elles-mêmes qui m'avaient rendu plus réfléchi moralement, plus robuste physiquement, j'avais grandi, mes muscles s'étaient développés. Je me sentais plein d'activité, d'énergie, propre à l'étude ou au travail manuel... et il me fallait mourir, mourir de faim !

» Je quittai mon abri de la nuit pour aller errer encore dans Rome comme la veille. Je tendis une fois la main..., l'aumône me fut refusée. Je suivis alors machinalement un de ces flots de voitures et de gens à pied qui se dirigent incessamment du côté de Saint-Pierre pendant la semaine de Pâques. Je m'arrêtai devant une porte où deux curieux lisaient une pancarte écrite à la main et fixée avec un pain à cacheter.

» — Bon Dieu ! disait l'un deux, est-il possible qu'un homme risque sa vie pour quelques pauls ?

» — Oui ! reprit l'autre, et cela quoique sachant bien que, de quatre-vingts de ceux qui la risquent ainsi, il y en a chaque fois six à huit qui tombent pour ne plus se relever.

» — Horrible ! c'est une moyenne de dix sur cent.

» — Tout juste. Quel service de désespéré !

» — Oui, mais quel beau spectacle ! dit le premier

interlocuteur d'un air stoïque; et ils s'éloignèrent l'un et l'autre.

» Je lus à mon tour l'affiche manuscrite. Sous ce titre : ILLUMINATIONS DE SAINT-PIERRE, on annonçait que quatre-vingts ouvriers étaient demandés pour allumer les lampions du dôme et trois cents pour les corniches, la colonnade, etc. L'*amministratore* était autorisé à faire appel aux hommes de bonne volonté, qui recevraient, ceux du dôme, un dîner avec vingt-quatre pauls; ceux de la colonnade, un tiers seulement de cette somme.

» Service de désespéré, en effet; mais j'étais un désespéré. Je pouvais périr certainement si je l'entreprenais; mais mieux vaut mourir après un bon dîner que mourir de faim. Je me rendis immédiatement au bureau de l'*amministratore*, me fis inscrire sur la liste, reçus un couple de pauls comme arrhes, et signai l'engagement d'être ponctuel le lendemain à onze heures du matin. — Ce soir-là je calmai ma faim dans une *tratoria* à un paul par tête, et, moyennant quelques baiques, j'obtins la faveur de passer la nuit sur un tas de paille dans le grenier d'une écurie située Via del Arco.

» Le lendemain, jour de Pâques, le dimanche 16 avril, je me trouvai à onze heures précises à la porte de l'*amministratore* avec une bande de pauvres diables, la plupart aussi malheureux que moi. La piazza devant la basilique était une vraie mosaïque vivante. Le soleil resplendissait, les fontaines jaillissaient, les drapeaux et les banderoles se déroulaient sur le fort Saint-Ange. C'était un beau spectacle, mais je ne pus en jouir qu'un moment. Les portes s'ouvrirent pour les hommes engagés qu'on appelle à Rome les *sanpietrini* : nous fûmes introduits dans une salle où deux tables longues étaient servies pour notre banquet; une espèce d'huissier ou de sacristain nous fit asseoir, et un prêtre prononça le *Benedicite*.

» A peine avait-il fait le signe de la croix, qu'une étrange sensation s'empara de moi. Ce fut comme une fascination qui me força de regarder la table dressée parallèlement à celle où j'avais pris place, et je reconnus..., oui, Dieu miséricordieux!... je reconnus Gaspard.

» Il me regardait lui-même; mais pour la première fois ses yeux ne purent soutenir les miens, et je le vis devenir d'une pâleur livide. Le souvenir de tout ce

qu'il m'avait fait souffrir et du coup que le traître m'avait asséné le jour de notre évasion l'emporta sur ma surprise. Je fus saisi d'un mouvement d'irritation indicible; ah! si je l'avais rencontré tête à tête, là où il n'y aurait pas eu un prêtre prononçant une prière!...

» Après le *Benedicite*, le dîner commença, et la haine n'avait pas émoussé mon appétit après mes jeûnes des jours précédents. Je ne fus pas le seul qui dévora comme un loup. Le repas était abondant, mais sans vin, et les portes étaient fermées, pour qu'il n'en entrât pas une seule bouteille: — sage règlement, attendu l'œuvre que nous allions accomplir. — Nous n'en fûmes pas moins bruyants; il est des circonstances où le danger cause l'ivresse comme ferait le vin. Nous étions là quatre-vingts sanpietrini prêts à nous exposer avant la nuit, au risque d'avoir le crâne brisé sur les plombs de la coupole: cette idée n'empêcha aucun des quatre-vingts de manger, de bavarder, de plaisanter et de rire avec une folle gaieté... qui avait quelque chose d'effrayant.

» Le banquet se prolongea; on ne desservit les deux tables que quand chacun parut en avoir assez. La plupart des convives s'étendirent sur leurs bancs ou sur le

sol et s'endormirent; Gaspard fut de ceux-là. Je ne pus me retenir plus longtemps, et j'allai le secouer rudement avec la pointe du pied.

» — Gaspard ! tu me reconnais ?

» Il releva la tête d'un air farouche.

» — Messe du diable ! Je te croyais à Toulon.

» — Ce n'est pas ta faute, si je n'y suis pas. Écoute-moi bien. Si toi et moi nous sommes vivants ce soir, tu me payeras ta scélératesse.

» Il me lança un de ses plus farouches regards et se retourna comme pour dormir.

» — *Ecco un maledetto!* dit un des sanpietrini avec un haussement d'épaules significatif.

» — Le connaissez-vous ? demandai-je vivement.

» — *Cospetto!* Tout ce que je connais de lui, c'est que la solitude en a fait une bête féroce.

» Ce fut toute la réponse, et je m'étendis à mon tour par terre pour dormir.

» A sept heures du soir, les soldats pontificaux qui avaient monté la garde aux portes de la salle réveillèrent ceux qui dormaient encore et versèrent à chacun un verre de vin. Nous fûmes ensuite alignés sur deux rangs et conduits par un escalier à la toiture qui est

immédiatement sous le dôme. De là nous montâmes par d'autres escaliers et passages tournants jusqu'au double mur du dôme même, un certain nombre d'entre nous étant détachés de distance en distance pour occuper un poste spécial. Je fus détaché à peu près à mi-chemin, et je vis Gaspard monter plus haut. Quand nous fûmes tous placés, les surveillants vinrent nous communiquer nos instructions. A un signal donné, chaque homme devait passer à travers l'ouverture ou croisée devant laquelle il était posté pour s'asseoir, les jambes écartées, sur une étroite planche suspendue par une forte corde. Cette corde sortait de la croisée et s'entortillait autour d'un rouleau. A un second signal, on nous mettrait dans la main droite une torche allumée, et nous devions saisir fermement la corde de la main gauche. Au troisième signal, un auxiliaire, placé exprès en dedans de la fenêtre, déroulerait la corde, et, rapidement descendus le long de la coupole, nous irions allumer tous les lampions que nous rencontrerions sur notre passage.

► Ayant reçu ces instructions, nous attendîmes le signal.

► Il se faisait nuit; ce qu'on appelle l'*illumination*

d'argent avait été allumée depuis sept heures. Toutes les grandes côtes du dôme, toutes les corniches et les frises de la façade en bas, toutes les colonnes de la grande colonnade étaient dessinées en reliefs brillants par des lampions entourés de cette lanterne de papier qui, en tempérant la lumière, lui prête la teinte argentée. Entre ces rangs de *lanternoni*, des petites coupes en fer ou *padelle*, remplies de suif et de térébenthine, devaient produire l'illumination d'or lorsqu'elles seraient allumées par les sanpietrini, à qui était confiée la tâche périlleuse de glisser d'un lampion à l'autre, suspendus le long de la coupole.

• Le murmure de l'immense foule qui se pressait sur la place et dans les rues adjacentes montait de plus en plus sonore à mon oreille. Telle était l'émotion de mon attente, que je croyais en même temps entendre aussi les battements de mon cœur et sentir le souffle de celui qui, de l'autre côté de la croisée, tenait déjà la torche dont il devait m'armer. Enfin, le premier signal courut de bouche en bouche comme un choc électrique, puis le second, puis le troisième. Je saisis la torche d'une main et la corde de l'autre; j'assure mon assiette sur la planche, je me sens descendre et j'allume toutes

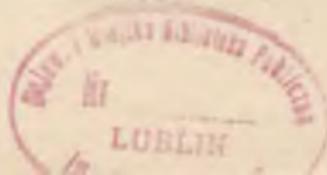


TABLE DES MATIERES

Avant-propos.....	1
Souvenirs de voyage.....	1
Souvenirs d'un enfant perdu. — Whittington et son chat.....	69
Petit bonhomme vit encore, ou Cent cinquante ans de l'histoire d'Angleterre.....	111
La vieille armoire de chêne, épisode de l'Histoire de mon oncle.	135
La fortune du nain, épisode de l'Histoire d'une maison à louer.	161
Le secret du pendu.....	189
Le cœur du marchand.....	237
Les sanpietrini.....	255

TABLE DES MATIÈRES

1	Avant-propos.....
1	Sommaire des volumes.....
68	Sommaire d'un volume par lui-même. — Un volume et son état.....
111	Le livre de l'homme et son état, ou l'état de l'homme et de l'histoire.....
135	La vieillesse de l'homme et son état, ou l'état de l'homme et de son état.....
161	La jeunesse de l'homme et son état, ou l'état de l'homme et de son état.....
189	Le secret du peuple.....
207	Le secret du peuple.....
235	Le secret du peuple.....

les padelle le long desquelles je glisse. Quand huit heures sonnent, Saint-Pierre n'est plus qu'un dôme de feu qui verse sa rayonnante lumière sur la multitude, dont l'immense acclamation exprime l'enchantement. De la hauteur où je reste suspendu je puis distinguer, grâce à cette merveilleuse illumination, les traits de toutes les figures des curieux, sur la place, sur le pont Saint-Ange et jusque sur les barques qui sillonnent les eaux du Tibre.

• J'étais encore assis en toute sécurité au bout de ma corde entièrement déroulée et jouissant de ce spectacle inouï, lorsque je sens tout à coup vibrer cette corde à laquelle j'étais suspendu. Je lève les yeux, et je vois un homme se cramponnant d'une main à la tige de fer qui soutient les padelle, et de l'autre... Miséricorde! c'était Gaspard qui, avec sa torche, mettait le feu à ma corde...

• L'instinct de la conservation personnelle me sauva. Je me hissai avec la vivacité d'un chat, je jetai ma torche à la face du misérable bandit, et saisis des deux mains la corde au-dessus de l'endroit où le chanvre brûlait déjà. Aveuglé et déjoué ainsi, Gaspard poussa un cri atroce..., il tomba comme une pierre jusqu'au

toit de plomb. Le bruit de sa chute mortelle, que je pus entendre au-dessus du murmure de cet océan de têtes humaines qui remplissaient tous les abords de Saint-Pierre, a plus d'une fois encore retenti dans mes rêves.

» Frissonnant d'horreur, je serais bientôt tombé moi-même et je me serais brisé le crâne comme Gaspard, si je n'avais été remonté à temps avec la partie supérieure de la corde. Je me sentais défaillir, et je m'évanouis dès que j'eus mis le pied dans le corridor. Le lendemain, j'allai trouver l'*amministratore* et lui racontai tous les détails de l'événement. L'*amministratore* répéta mon récit à un prélat qui, à son tour, le confia à tous les dignitaires du Vatican, y compris notre saint-père le pape. La sympathie que j'inspirai ne fut pas stérile. Je reçus un secours pécuniaire qui me tira d'embarras. J'ai depuis vu bien du pays et j'ai eu d'autres aventures, mais je n'ai promis de vous raconter que celle-ci. »

#78163.

FIN.





ALEXANDRE DUMAS FILS
Antoine. Avent. de 4 femmes. La Boîte d'argent. Bains aux Camélias. Dams aux Perles. Diane de Lys. Docteur Servans. Le Régent Mutil. Le Roman d'une Femme. 3 Hommes forts. La Vie à 20 ans.

PAUL DELTUF
Aventures parisiennes. Petits Mémoires d'une jeune Femme.

CH. DICKENS (Trad. A. Pichot)
Contes de Noël. Neveu de ma Tante.

OCTAVE DIDIER
Fille de roi. Mad. Georges.

MAXIME DU CAMP
Mémoires d'un Suicide. Salon de 1857. Six Aventures.

M. EDGEWORTH (Trad. Joussetin)
Dames!

GABRIEL D'ENTRAGES
Histoires d'Amour et d'Argent.

ERCKMANN-CHATRIAN
L'Œuvre docteur Mathews.

XAVIER EYMA
Aventuriers et Corsaires. Femmes du Nouveau-Monde. Les Peaux Noires. Les Peaux Rouges. Roi des Tropiques. Le Trône d'argent.

PAUL FEVAL
Affaire Pauli. Les Amours de Paris. Berceau de Paris. Blanchesœur. Bossu ou le petit Parisien. Campagn. du silence. Dernières Fees. Faisceaux du roi. Fils du Diable. Tueur de Tigres.

GUSTAVE FLAUBERT
Madame Bovary.

PAUL FOUCHÉ
La Vie de plaisir.

ARNOLD FRÉMY
Les Confessions d'un Bohémien. Mémoires parisiennes.

GALOPPE D'ONQUAIRE
Diable boiteux à Paris. — En province. — Au village. — Au château.

THÉOPHILE GAUTIER
Constantinople. Les Graciques.

SOPHIE GAY
Anatole. Comte de Guiche. Comt. d'Égmont. Duch. de Châteauroux. Éléonore. Faus Freres. Laure d'Estel. Léonie de Montreux. Math. d'un Amant heureux. Mariage sous l'Émir. Marie de Mancini. Marie-Louise d'Orléans. Moqueur amoureux. Physiologie du Biducule. Salons célèbres. Souv. d'une vieille Femme.

JULES GÉRARD
La Chasse au lion. Orné de 12 dessins de Gust. Doré.

GÉRARD DE NERVAL
La Bohème galante. Les Filles du Roi. Le Marquis de Payolle. Souvenirs d'Allemagne.

ÉMILE DE GIRARDIN
Belle.

M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN
M^{me} d'une Vieille Fille à ses mémoires de Bony (avec Th. Gau-

tier, Méry et J. Sandeau.) Marguerite. M. le marquis de Pontange. Nouvelles. Poésies complètes. Le vic. de Launay — Lettres parisiennes.

GOETHE (Trad. N. Fournier)
Werther. Notices de H. Heine. — Hermann et Dorothea. Notice de H. Stuss.

LÉON GOZLAN
Baril de Poudre d'or. Comédie et les Comédiens. Dera. Sœur grise. Dragon rouge. Emotions de Polydore Marasquin. Famille Lambert. Folle du logis. Médecin du Peq. Notaire de Chantilly. Nuit du Parc-Larbaise.

M^{me} MANDEL DE GRANDFORT
L'autre Monde.

LEON HILAIRE
Nouvelles fantaisistes.
HILDEBRAND (Trad. Worguier)
Chambre obscure. Scènes de la Vie hollandaise.

ARSÈNE HOUSSAYE
L'Amour comme il est. Femmes comme elles sont. La Vertu de Rosine.

CHARLES HUGO
Béhème doré. Chaise de paille.

F. VICTOR HUGO (traducteur)
Le Faust anglais de Marlowe. Sonnets de Shakespeare.

F. HUGONNET
Souv. d'un Chef de bureau arabe.

JULES JANIN
L'Âne mort. Le Chemin de traverse. Cour pour 2 amours. La Confession.

CHARLES JOBEY
L'Amour d'un Nègre.

PAUL JUILLERAT
Les Deux Balcons.

ALPHONSE KARR
Agathe et Cécile. Chemin le plus court. Clotilde. Clovis Gosselin. Contes et Nouvelles. Devant les Tisons. Famille Alain. Les Femmes. Encore les Femmes. Feu Bressier. Les Fleurs. Geneviève. Guépe. Hortense. Menus propos. Midi à 14 heures. Pêche en eau douce et en eau salée. La Pénélope Normande. Poignée de Vertes. Prom. hors de mon Jardin. Raoul. Roses noires et Roses bleues. Les Soirées de Sainte-Adresse. Sous les Orangers. Sous les Tilleuls. 306 pages. Voyage autour de mon Jardin.

KAUFFMANN
Brûlé le Menuisier.

L. KOMPERT (Trad. D. Stauben)
Juifs de la Bohême. Saïn. du Ghetto.

DE LACRETTELLE
La Poste au Chevaux.

M^{me} LAFARGE, née M. Capelle
Heures de Prison.

G. DE LA LANDELLE
Les Passagers.

CHARLES LAFONT
Les Légendes de la Chabrière.

STEPHEN DE LA MADELAINE
Le Secret d'une Renommée.

JULES DE LA MADELAINE
Ames en peine. Marquis des

A. DE LAMARTINE
Antar. Bossuet. Christ. Colonne. Cérémon. Confidences. Le Consolateur. Le Peuple. Cromwell. Fénelon. G. de Ve. Graciosa. Guillaume Tell. Jean et Abelard. Homère et Socrate. Jean d'Arc. Jacquard. Mme de Sévigné. Nelson. Regins. Rustem. Tootou. Louverture.

L'ABBÉ DE LAMENNAIS
Le Livre du Peuple. avec et M. E. Besan. Paroles d'un avec étude de M. Sainte-Beuve.

VICTOR DE LAPRADE
Psyché.

CHARLES DE LA ROUNAY
La Comédie de l'amour.

THÉOPHILE LAVALLÉE
Histoire de Paris.

CARLE LEHOUY
Capit. d'Aventures. Le

LÉOUZON LE DUC
L'Empereur Alexandre II.

LOUIS LURINE
Le Fou aime.

FÉLICIEN MALLEFILLE
Le capit. Larose. Marcel. Mém. de don Juan. Monsieur Corbeau.

CH. MARCOTTE DE QUIVÈRES
Deux Ans en Afrique.

MARIVAUD
Théâtre. Notice de F. de St-Victor.

X. MARMIER
Au bord de la Nava. Drames. Femmes. Grande Dame russe. Hist. modes et scandaleuses.

LE DOCTEUR FÉLIX MAYNARD
Un Drama dans les mers boréales. Journal d'une Dame anglaise. Voyages et Aventures au Chili.

CAP. MAYNE-REID (Tr. A. Bureau)
Les Chasseurs de chevaliers.

MÉRY
André Chénier. Chasse au Chamois. Chât. des 3 Tours. Chât. vert. Compagnon au Louvre. Demande de Plaid. Hist. de famille. Une Nuit de Nuit anglaise — d'Orient — de Parisiennes. — Salons et Souvenirs de Paris.

PAUL MEURICE
Les Tyrans de village.

PAUL DE MOLÈNES
Avant du Temps passé. Chroniq. Rév. du temps. Chroniq. contemp. Hist. intimes. Hist. sentim. et morales. Mem. d'un Gentil. du monde dernier.

MOLIÈRE
Œuvres complètes, publiées par Bibliothèque Chacot.

Catalogue complet de la maison Michel Lévy frères sera envoyé (franco) à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie

324045

1000072886

